N° 4528 87ME ANNÉE

14 Décembre 1929

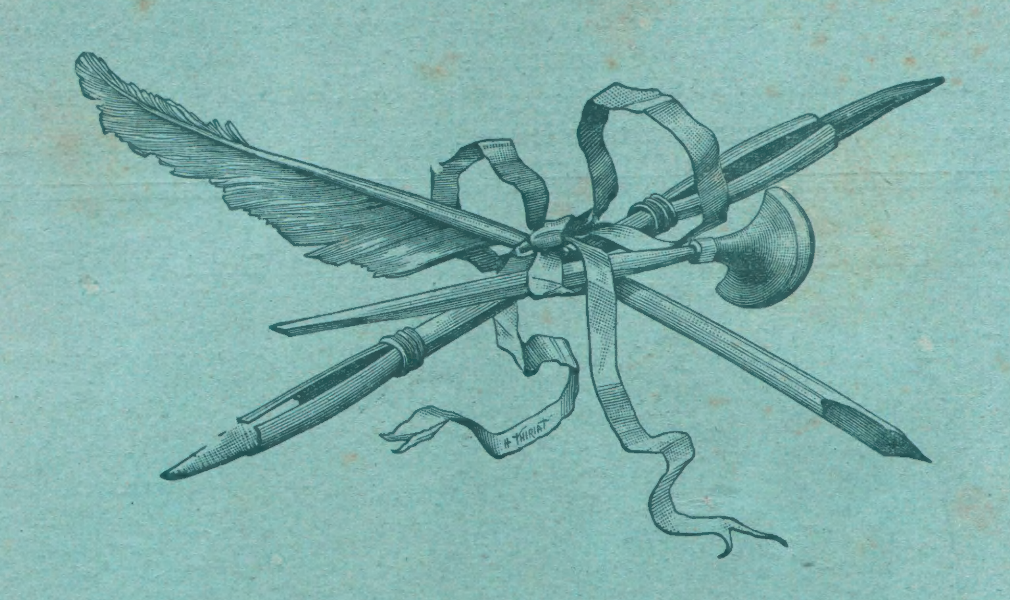
AVEC CE NUMÉRO
La Petite Illustration
CONTENANT
LA VEINE D'OR
Pièce en trois actes, de Guglielmo ZORZI
Traduite de l'italien, par Mme J.-J. BERNARD

PRIX DE CE NUMÉRO :
(Avec le supplément-théâtre)
FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES
4 Francs
ETRANGER
Le prix de France majoré des frais de port.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

Un An. . . . 175 fr. — 6 mois. . . . 90 fr. — 3 mois. . . . 46 fr.

Règlement par mandats, chèques postaux (compte 2.101, Paris) ou chèques à l'ordre de L'Illustration *sur une banque de Paris.*

ETRANGER :

Prix établis dans la monnaie nationale ou usuelle de chaque pays et basés sur les frais d'affranchissement variant suivant les pays destinataires.

Voir à la page 2 de cette couverture les tarifs et modes de règlement.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Les demandes de renouvellement doivent être accompagnées d'une bande.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande et de la somme de UN franc en timbres-poste.

TÉLÉPHONE : TRINITÉ 82-54 ; 82-55 ; 82-56

13, Rue Saint-Georges,

PARIS (9e)

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :

I. — PAYS OU LES TARIFS POSTAUX ONT ÉTE DOUBLÉS EN APPLICATION DE LA CONVENTION DE STOCKHOLM

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou toute banque du pays du tireur, et, pour les Colonies, par chèques sur leur Métropole.*

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Angleterre et ses colonies et Dominions, Canada excepté	Liv. sterl.	3.2/0	1.12/0	0.16/6
Danemark	Couronnes	56.00	20.00	15.00

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Dantzig	Florins	79.00	41.00	21.00
Etats-Unis	Dollars	15.00	7.75	4.00
Erythrée e. Col. italien.	Lire	280.00	144.00	73.50
Colonies hollandaises	Florins	37.00	19.00	19.00

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Norvège	Couronnes	56.00	29.00	15.00
Palestine	Liv. egyp.	3.00	1.60	0.85
Suède	Couronnes	56.00	29.00	15.00

Pour tous les pays non mentionnés dans le tableau ci-dessus ou dans celui qui suit et dont les monnaies nationales n'ont pu être adoptées par suite de difficultés d'encaissement : *paiement en livres ou en dollars, au gré du souscripteur, à raison de :* Un an, £ 3.2/ ou $ 15.00. — 6 mois, £ 1.12/ ou $ 7.75. — 3 mois, £ 0.16/6 ou $ 4.00.

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE REDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT DE 50 o/o

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou sur la banque habituelle du tireur dans son pays.*

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Albanie	Fr. alban.	59.50	30.50	16.00
Allemagne	Mark	48.00	24.50	12.50
Argentine	Piastres-papier	27.00	14.00	7.25
Autriche	Schillings	81.00	42.00	21.50
Brésil	Milreis	98.000	50.000	25.500
Bulgarie	Leva	1.600.00	820.00	417.00
Canada	Doll. can.	11.50	5.90	3.00
Chili	Pesos	94.00	48.00	24.50
Colombie	Dollars	11.50	5.90	3.00
Egypte	Liv. égyp.	2.30	1.20	0.65
Equateur	Dollars	11.50	5.90	3.00
Esthonie	Mark	4.740.00	2.432.00	1.236.00
Finlande	Mark	458.00	235.00	119.00
Grèce	Drachmes	890.00	457.00	232.00
Hollande	Florins	28.50	14.50	7.50
Hongrie	Pengoe	65.50	33.50	17.25
Lettonie	Lats	60.00	31.50	16.00
Lithuanie	Litas	120.00	61.50	31.2[illegible]
Mexique	Pesos	23.00	12.00	6.50
Nicaragua	Dollars	11.50	5.90	3.00
Pologne (1)	Zlotys	100.00	51.50	26.25
Roumanie	Lei	2.000.00	1026.00	5[illegible]2.00
Tchécoslovaquie	Couronnes	388.00	199.00	101.00
Turquie	Liv. turq.	22.50	11.50	6.00
U. R. S. S. (Russie)	Dollars	11.50	5.90	3 00
Uruguay	Pesos	11.50	5.90	3.00
Venezuela	Dollars	11.50	5.90	3.00
Yougoslavie	Dinars	650.00	330.00	170.00

Règlement par chèques sur Paris, Londres, New-York ou, pour les Colonies, sur leur Métropole.

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Afrique du Sud (Union)	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4
Congo belge	Fr. belges	413.00	212.00	107.50
Cuba et Costa-Rica	Dollars	11.50	5.90	3.00
Rép. Dominicaine	Dollars	11.50	5 90	3.00
Ethiopie	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Guatémala	Dollars	11.50	5.90	3.00
Haïti et Honduras	Dollars	11.50	5.90	3.00
Libéria	Dollars	11.50	5.90	3.00
Maroc espagnol	Pesetas	60.00	31.00	16.00
Paraguay et Panama	Dollars	11.50	5.90	3.00
Colonies portugaises	Escudos	240.00	123.00	62.50
Perse	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Salvador	Dollars	11.50	5.90	3.00
Terre-Neuve	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4

L'Illustration accepte aussi, pour tous pays, le règlement en livres ou en dollars sur Paris, Londres ou New-York aux prix ci-après suivant le cas :

PAYS OU L'AFFRANCHISSEMENT A ÉTÉ DOUBLÉ :

Un an, £ 3.2/ ou $ 15.00 ; 6 mois, £ 1.12/ ou $ 7.75 ; 3 mois, £ 0.16/6 ou $ 4.00.

PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX LE TARIF POSTAL REDUIT

Un an, £ 2.7/ ou $ 11.50 ; 6 mois, £ 1.4/ ou $ 5.90 ; 3 mois, £ 0.12/4 ou $ 3.00

III. — PAYS LIMITROPHES

BELGIQUE :
Un an, 295 francs belges ; 6 mois, 152 fr. b. ; 3 mois, 77 fr. b. 50.

ESPAGNE :
Un an, pesetas 60.00 ; 6 mois, pes. 31.00 ; 3 mois, pes. 16.00.

LUXEMBOURG :
Un an, 288 francs belges ; 6 mois, 148 fr. b. ; 3 mois, 75 fr. b. 50.

ITALIE :
Un an, lire 215.00 ; 6 mois, lire 110.50 ; 3 mois, lire 56.50.

PORTUGAL :
Un an, escudos 198.00 ; 6 mois, esc. 102.00 ; 3 mois, esc. 52.50.

SUISSE (2) :
Un an, 55 francs suisses ; 6 mois, 29 fr. s. ; 3 mois, 15 fr. s.

PRINCIPAUTE DE MONACO : Tarif français.

(1) Possibilité de règlement par chèque postal polonais : P K O Varsovie Nr 14.390.

(2) Possibilité de règlement par chèque postal suisse : compte IV B 557, La Chaux-de-Fonds.

LES CROQUIS DE LA SEMAINE, par Henriot.

Voir la suite des "Croquis de la Semaine" page VI des annonces.



— Du temps où j'étais joli garçon...
— Eh bien vrai... il y en a des années de ça !
— Mais non... c'est à l'époque où tu pouvais être une jolie femme.



— Que d'assassinats ! que de crimes !... Décidément il n'y a plus qu'une chose de bon marché.
— Quoi donc ?
— La vie des autres.



— Ça ne fait rien... je ne peux m'habituer à ce qu'un franc ne vaille plus qu'environ cinq sous.
— C'est pourtant bien simple... Va donc seulement acheter une côtelette.



— Où c'est que ça commence, ton cours d'histoire ?
— Au roi Pharamond.
— Eh ben vrai... tu en as du travail avant d'arriver à M. Doumergue.



— Et vous vous appelez ?
— Victoire, madame.
— Il faudra changer de nom... C'en est un qui nous a causé trop de déceptions.

AVIS DIVERS

Nos publications.

Tous nos lecteurs ont entendu parler de l'*Histoire du Louvre*, ce complément si apprécié que nous avons voulu donner à *la Peinture au Musée du Louvre* par la plume érudite de M. Louis Hautecœur, conservateur adjoint de nos musées nationaux. Beaucoup en ont déjà enrichi leur bibliothèque.

Cette attachante relation inédite a l'attrait d'un roman — d'un immense roman qui se déroulerait sur un chapelet de siècles. Elle enveloppe, en effet, toutes les transformations subies, tous les orages traversés jusqu'à nos jours par la vieille demeure royale chargée de légendes et d'histoire et qui tira son nom d'un chenil pour la chasse au loup, depuis que Philippe Auguste l'éleva, vers l'an 1200, pour défendre l'accès de Paris et le cours de la Seine dans la traversée de la ville.

Volume de 130 pages, illustré de 137 reproductions en héliogravure mate, de plusieurs plans teintés en offset et d'une délicieuse gravure en couleurs représentant le Louvre de Charles V, d'après une miniature du temps, *l'Histoire du Louvre* n'avait fait jusqu'à présent l'objet que d'une édition brochée. Elle est désormais également mise en vente sous la forme d'un luxueux volume relié, recouvert d'une reproduction de parchemin clair, le plat revêtu d'un large écusson bistre frappé en or. L'ensemble, qui reconstitue, à la teinte de l'écusson près, la reliure même de *la Peinture au Musée du Louvre*, est d'une originalité du meilleur goût et d'une riche présentation.

L'édition brochée continue à être vendue 30 francs, franco de port en France et dans les colonies françaises, frais d'envoi en plus pour l'étranger. Le prix de l'édition reliée a été fixé à 50 francs. L'expédition en est faite dans les mêmes conditions que l'édition brochée. Les frais d'envoi à l'étranger sont de 5 francs par volume pour l'une ou l'autre édition.

Les livres.

De tout temps, pour être agréables à nos lecteurs, particulièrement à nos lecteurs de province, des colonies et de l'étranger vivant à l'écart des villes, nous nous sommes fait un plaisir d'adresser directement, sur demande, les ouvrages présentés dans nos chroniques bibliographiques, contre envoi du prix du volume désiré et des frais de port de celui-ci.

Pour répondre à de nombreuses sollicitations à ce sujet, nous avons décidé d'étendre ce service aux ouvrages de toutes catégories cités ou non dans nos chroniques, d'édition ancienne ou récente, et que nos correspondants seraient dans l'impossibilité de se procurer dans leur résidence. Les demandes devront être accompagnées de la valeur du volume ou des volumes désignés, si celle-ci est connue, et du montant des frais d'envoi. Pour le cas où le prix des ouvrages demandés ne serait pas connu, nous suggérons l'envoi d'une provision qui pourrait être tenue en compte par nos soins jusqu'à épuisement ou, au contraire, restituée après prélèvement des frais supportés, au gré de l'intéressé.

Les frais de port par volume de type courant sont de 1 fr. 50 pour la France et les colonies françaises, et de 3 fr. 50 pour l'étranger.

Nul doute que notre initiative ne rende service à beaucoup de nos lecteurs et abonnés.

Pas d'espèces sous enveloppe.

Ce mode d'envoi de fonds est rigoureusement prohibé par tous les offices postaux. Il expose à une contravention. En cas de perte, et le risque en est grand, il prive de tout droit à dédommagement. Sous aucun prétexte, on ne doit donc y recourir.

Nous nous trouvons dans l'obligation de répéter ici cette prescription parce qu'à de nombreux cas nous nous rendons compte qu'elle est trop méconnue ou trop oubliée.

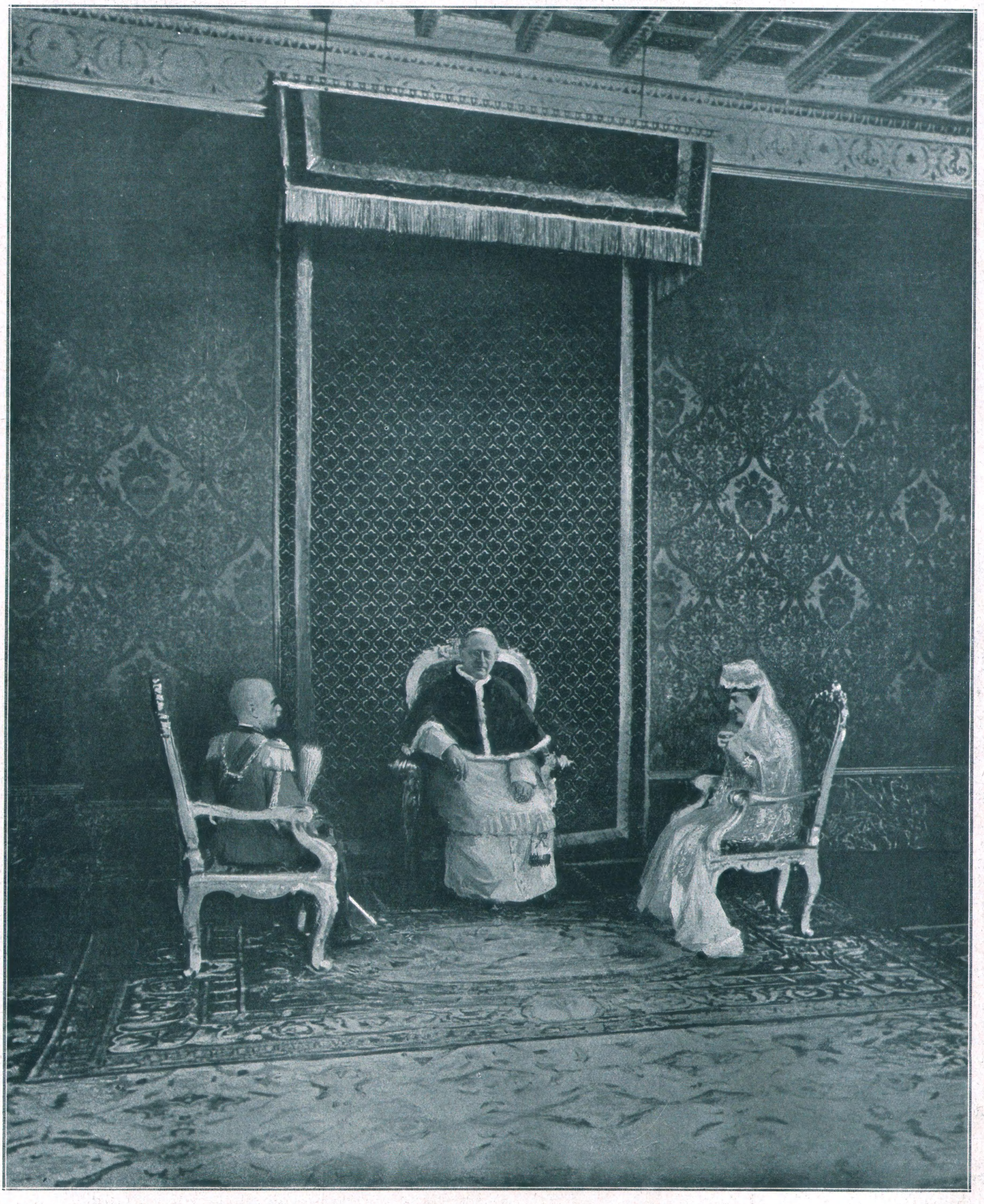
Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant
LA VEINE D'OR, pièce en trois actes, par Guglielmo Zorzi, traduite de l'italien par Mme J.-J. Bernard.

87e ANNÉE — No 4528

L'ILLUSTRATION

14 DÉCEMBRE 1929

LOUIS BASCHET, Secrétaire général. RENÉ BASCHET, Directeur. GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



UNE ENTREVUE HISTORIQUE : LES SOUVERAINS ITALIENS REÇUS EN AUDIENCE PAR LE PAPE DANS LA SALLE DU TRONE, AU VATICAN, LE JEUDI 5 DÉCEMBRE

Voir l'autre photographie et l'article page 722.

Le numéro de L'Illustration *du 30 novembre, consacré presque exclusivement à la vie et à la mort de Georges Clemenceau, s'est trouvé épuisé dès son apparition et nous avons dû, pour satisfaire aux demandes supplémentaires qui nous parvenaient de France et de l'étranger, poursuivre notre tirage, comme nous l'avions déjà fait pour le maréchal Foch, au moyen d'un album contenant les mêmes images et les mêmes articles que notre numéro ordinaire, mais où les quelques pages d'actualité relatives à d'autres sujets étaient remplacées par une documentation complémentaire sur l'illustre disparu. Cet album, s'ajoutant à nos 195.000 exemplaires habituels, a atteint un tirage de 160.000 exemplaires, ce qui porte à 355.000 exemplaires l'ensemble de notre publication sur Clemenceau.*

Parmi les documents de l'album ne figurant pas dans notre numéro du 30 novembre, il en est un du plus haut intérêt que la plupart des journaux ont reproduit d'après nous : le testament autographe de Clemenceau, ou du moins le codicille à ce testament, daté du 28 mars 1929, où se trouvaient exprimées les volontés formelles pour les obsèques. Lorsque la famille de Georges Clemenceau prit la décision de divulguer ce codicille, c'est L'Illustration *qu'elle choisit pour sa publication. Mais, à ce moment, notre numéro de la semaine était déjà sous presse et nous ne pûmes utiliser que dans l'album la précieuse communication qui nous était faite. Nous avons cru devoir reproduire dans le présent numéro le fac-similé de ces deux pages, empreintes de tant de grandeur et de simplicité, afin qu'elles ne manquent point dans la collection de notre journal.*

Ce même numéro du 14 décembre apporte encore un certain nombre de pages dont Georges Clemenceau est l'objet. Depuis sa mort, en effet, le sauveur de la patrie, le légendaire « Père la Victoire » a vu s'accroître encore, si la chose était possible, sa renommée universelle, et dans tous les pays un intense mouvement de curiosité s'est dessiné autour de sa mémoire. Nous aurions déjà, il y a huit jours, publié ce complément d'information si notre premier numéro du mois de décembre n'avait été, comme chaque année, notre numéro spécial de Noël, dont il nous était impossible de modifier la date.

Il est superflu de souligner l'importance du premier des articles que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs : celui dans lequel M. Raymond Poincaré rend hommage à l'œuvre de guerre de Clemenceau, tout en conservant vis-à-vis de sa personne son entière liberté de jugement et d'appréciation. Aux heures les plus tragiques de notre histoire, ces deux grands hommes, que tant de divergences avaient opposés jusque là, se sont retrouvés intimement unis dans le même effort et le même élan de foi patriotique. Leurs deux noms restent indissolublement liés dans l'histoire et dans la reconnaissance nationale.

Cet article sur Clemenceau, M. Poincaré l'avait écrit pour la Nacion, *de Buenos-Aires, où il a repris au mois d'août dernier, alors qu'il se trouvait encore alité à la clinique, à la suite de la première intervention chirurgicale qu'il avait dû subir, une collaboration ancienne, interrompue en 1926 lorsqu'il reprit le pouvoir. Nous devons à l'obligeance de notre grand confrère sud-américain le droit exclusif de reproduction en France de ce document sensationnel. Au surplus, M. Raymond Poincaré a bien voulu nous accorder désormais sa collaboration régulière. A partir de janvier 1930, une fois par mois, il écrira spécialement pour les lecteurs de* L'Illustration *une étude de politique intérieure ou étrangère.*

C'est également au début de l'année prochaine que L'Illustration *commencera la publication de l'ouvrage posthume et inédit de Georges Clemenceau, attendu par tous avec tant d'impatience :* Grandeurs et misères d'une Victoire. *Ainsi, dans les semaines qui vont venir, les numéros de* L'Illustration *réuniront une fois de plus les noms de Georges Clemenceau et de Raymond Poincaré. C'est un insigne honneur dont nous sentons tout le prix que de pouvoir inscrire au livre d'or de notre collaboration les signatures de ces deux grands Français.*

LE PÈRE LA VICTOIRE

De quoi parler aujourd'hui, sinon du grand Français qui vient de mourir chargé d'années et de gloire ? A l'heure fixée par le destin, il a sauvé son pays et, avec lui, la civilisation latine. C'est assez pour que nos amis de l'Amérique du Sud conservent pieusement sa mémoire ; c'est assez pour que la France, éternellement reconnaissante, oublie les erreurs qu'il a pu commettre à certains moments de sa vie si pleine et parfois si tourmentée. Il était homme. Rien d'humain, même les fautes, ne lui était étranger.

Lorsqu'il était allé, avant la guerre, faire en Argentine une série de conférences et lorsqu'il a publié à son retour, en 1911, ses *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud,* Clemenceau n'avait pas encore la célébrité rayonnante qu'il devait conquérir six et sept ans plus tard. Il était cependant déjà ce qu'il a toujours été, un être exceptionnel, d'une incomparable énergie, d'une volonté impérieuse, souvent brusque et impulsive, mais capable des plus belles audaces, d'une intelligence vive et pénétrante, souvent destructive, mais capable aussi des plus généreuses idées et des plus fécondes actions.

Quand, en 1887, j'entrai au parlement, il fut, parmi mes anciens, un de ceux qui me déconcertèrent le plus. Je ne pouvais me défendre d'admirer son talent oratoire, spirituel, incisif et brillant, ni d'aimer cette familiarité altière avec laquelle il accueillait les jeunes dans les couloirs. Mais je ne pouvais comprendre la partialité véhémente qu'il mettait à combattre tous les gouvernements, quels qu'ils fussent, et à entraver cette politique coloniale qui a tant contribué, dans les dernières années du dix-neuvième siècle, au relèvement de la France, à l'éducation de ses chefs militaires et à la formation d'une armée indigène.

Patriote ardent, Clemenceau ne croyait certainement pas nuire au pays en cherchant à le détourner des vastes domaines qui s'ouvraient devant lui en Asie et en Afrique. Mais il avait assisté à nos défaites de 1870 et il ne voulait pas que la France regardât plus loin que sa frontière de l'Est.

J'étais depuis cinq ans le collègue de Clemenceau, et il continuait de m'étonner autant qu'à m'éblouir, lorsque éclata la triste et scandaleuse affaire de Panama. Deux des personnages qui y furent compromis, Cornelius Herz et le baron de Reinach, avaient été en relations avec le journal dont Clemenceau était directeur, *la Justice,* et aussitôt les partis s'étaient emparés de cette aventure pour essayer d'atteindre l'intrépide et fier député. Il fit courageusement face aux violentes campagnes qui furent dirigées contre lui. Jamais je n'ai assisté à une séance parlementaire plus sombrement dramatique que celle où l'illustre président de la Ligue des patriotes, Déroulède, prononça son terrible réquisitoire contre Clemenceau, et où celui-ci monta froidement à la tribune pour lui riposter avec une merveilleuse maîtrise de soi. L'opinion donna cependant raison à Déroulède ou, tout au moins, elle donna tort à Clemenceau, et il fut battu aux élections législatives de 1893.

Dès lors, il se consacra à la littérature, à la philosophie, au théâtre même, et pendant quelques années il plana avec sérénité sur les sommets. Puis il se laissa reprendre par la polémique quotidienne, où il ne tarda pas à exceller et où il trouva visiblement son plus grand plaisir à ne ménager personne. Il employa du reste le meilleur de son talent à défendre, dans l'affaire Dreyfus, la cause de la justice, et le succès de ses efforts le désigna tout naturellement pour un nouveau mandat parlementaire.

Il devint sénateur dans les premiers mois de 1903, et je le retrouvai, toujours aussi jeune et aussi impétueux, dans la haute assemblée où je venais moi-même d'entrer. Trois ans après, en pleine conférence d'Algésiras et à une heure qui semblait particulièrement critique, le président de la République, M. Fallières, nous pressait, mon ami Léon Bourgeois et moi, d'entrer dans un cabinet sous la présidence d'un vieux et estimé républicain, M. Sarrien, et celui-ci offrait le ministère de l'Intérieur à Clemenceau, qui l'acceptait. Le caractère absolu et l'orgueil autoritaire du nouveau ministre ne tardèrent pas à décourager Léon Bourgeois, qui détenait le portefeuille des Affaires étrangères, et à embarrasser M. Sarrien lui-même. Au bout de quelques mois, le président du Conseil donna sa démission, et Clemenceau lui succéda. Il m'offrit amicalement de rester son collaborateur au Quai d'Orsay, mais, bien que n'ayant eu, aux Finances, aucun différend avec lui, je redoutai un peu, je l'avoue, son esprit dominateur et je déclinai sa proposition. Au pouvoir, il fit preuve, d'ailleurs, de très remarquables qualités d'homme de gouvernement et, autant il avait été précédemment acharné à renverser les cabinets, autant il mit d'adresse et d'âpreté à défendre le sien. A des députés de gauche qui intriguaient sourdement contre lui, il donna un jour, du haut de la tribune, le titre inattendu de « muets du sérail ».

Renversé en 1909 à la suite d'une intervention de Delcassé, il rentra silencieusement dans le rang et ne se rejeta guère dans la bataille qu'au moment où vint en discussion devant le Sénat le traité franco-allemand signé par M. Caillaux après l'incident d'Agadir. Lorsqu'en janvier 1912 je devins président du Conseil, Clemenceau, qui s'était publiquement déclaré favorable à mon cabinet, n'en crut pas moins devoir combattre à la tribune le traité dont je demandais le vote. Il dénonça dans son discours les arrière-pensées belliqueuses de l'Allemagne et adressa à ses compatriotes une solennelle mise en garde. Son discours parut d'autant plus tragique qu'en le prononçant l'orateur souffrait cruellement d'un mal qui devait, peu de mois plus tard, le coucher sur une table d'opération. Cette intervention chirurgicale lui donna, à la veille de la guerre, un regain de jeunesse. Il la supporta d'ailleurs avec une insouciance dont je fus témoin et n'en parla jamais par la suite que le sourire aux lèvres.

Vint l'agression de l'Allemagne. Dans la défense de notre territoire menacé, Clemenceau n'admit pas volontiers de ne pas jouer tout de suite le premier rôle. Dans son journal *l'Homme libre,* que par ressentiment contre la censure il appela bientôt *l'Homme enchaîné,* il critiquait souvent avec amertume les gouvernements et les chefs militaires. Mais, à la vérité, ceux-là mêmes qui étaient l'objet de ses appréciations les plus sévères et les plus injustes ne pouvaient pas ne pas découvrir, sous ces brutalités, une constante inspiration patriotique. Il se trompait fréquemment. Les coups qu'il portait pouvaient porter à faux. Mais l'intention était louable, et, lorsqu'il s'efforçait de diminuer un adversaire véritable ou supposé, c'était parce que, de très bonne foi, il se croyait plus apte que lui à tenir le gouvernail.

Son heure finit, en effet, par sonner. A un moment, il se trouva le seul homme politique en état de se rendre maître d'une situation de plus en plus grave. Après la révolution russe, après nos revers du Chemin des Dames, beau-

coup d'esprits, dans les Chambres, étaient en proie à une sorte de malaise qui les disposait à ce qu'on a appelé le défaitisme. L'entrée en guerre des Etats-Unis, si importante, si rassurante même qu'elle fût, ne suffisait pas à calmer les inquiétudes naissantes. Après les changements de ministères qui s'étaient déjà produits, il ne restait au parlement aucun chef dont l'autorité fût intacte et qui pût soutenir le moral défaillant des majorités. J'aurais commis un crime contre la patrie si je ne m'étais pas rendu compte du danger qui nous menaçait. L'Allemagne cherchait à exploiter notre trouble. Elle avait recours à toutes sortes de menées souterraines pour nous pousser à une paix prématurée, qui ne nous aurait pas rendu nos provinces perdues et qui aurait consacré la suprématie militaire de l'Allemagne en Europe. Il n'y avait pas à hésiter : la nomination à la présidence du Conseil de Clemenceau, patriote éprouvé, parlementaire riche d'expérience, s'imposait au président de la République. Depuis les derniers mois de 1914 et à la suite des attaques que m'avait prodiguées Clemenceau, je ne l'avais plus revu. Mais je savais par des amis communs qu'il répondrait favorablement à mon appel. Je le fis venir à l'Elysée. Je lui dis que, connaissant sa ferme volonté de mener la guerre jusqu'au bout, je n'hésitai pas à lui offrir le pouvoir. Il accepta, et, quelques jours après, lorsqu'il se présenta devant les Chambres, il leur tint un langage qui releva partout la confiance ébranlée : « Plus de campagnes pacifistes, s'écria-t-il. La guerre ! Rien que la guerre ! Nos armées ne seront pas prises entre deux feux. La justice passe. Le pays saura qu'il est défendu. »

Et le pays, en effet, fut défendu contre l'ennemi et défendu contre les traîtres. Clemenceau se donna tout entier, corps et âme, à la guerre.

Il fut un inspirateur, un animateur, un entraîneur. Dans les Chambres, dans la rue, au milieu des armées qu'il visitait souvent, il personnifia l'endurance et l'opiniâtreté. Qu'en certaines circonstances il se soit trouvé en désaccord momentané avec le commandement, que plusieurs de ses décisions n'aient pas répondu à mes propres vues, ce sont là des accidents inévitables dans la longue durée d'un ministère chargé des plus lourdes responsabilités. Mais au-dessus des divergences passagères subsistait, en vue d'un but identique l'union permanente des esprits et des cœurs. Clemenceau ne ménageait rien de ses forces intellectuelles et physiques. Nuit et jour, il était sur la brèche. Pas un instant, je ne l'ai vu las ni fatigué. Il passait d'une besogne à une autre, toujours dispos, toujours alerte, toujours confiant dans le triomphe du droit.

Même aux jours d'anxiété, sa bonne humeur et sa verve moqueuse ne l'abandonnaient point. Il les exerçait parfois aux dépens du prochain, mais avec tant de finesse et d'à-propos ! Comment n'aurait-on pas trouvé dans ces mots ironiques un divertissement d'une minute aux tristesses de la guerre ? D'autrefois, c'était la littérature ou l'histoire qui l'aidaient à ouvrir, dans ses absorbantes occupations patriotiques, de plus larges parenthèses. Je me souviens de la visite que nous avons faite ensemble au quartier général de Foch pour lui porter le bâton de maréchal. Nous étions seuls dans mon automobile. Pendant tout le trajet, Clemenceau me parla avec une rare compétence des orateurs grecs. Avant même d'avoir fait paraître le livre qu'il a écrit sur Démosthène et de s'être identifié avec le maître athénien, il le préférait à tous ses rivaux et il appuyait son jugement sur une connaissance approfondie du sujet. J'aurais bien étonné, à l'arrivée, la plupart des officiers qui entouraient Foch si, après avoir harangué le maréchal et lui avoir remis son bâton, je leur avais rapporté l'étincelante conversation de Clemenceau.

Toutes ces joyeuses digressions n'empêchaient pas le président du Conseil de vivre concentré dans une seule et unique pensée : celle de la victoire, et plus particulièrement celle de la restitution à la France de l'Alsace et de la Lorraine. Aussi bien a-t-il pu considérer sa destinée comme remplie le jour où il est entré en triomphateur dans Metz et dans Strasbourg, dans Colmar et dans Mulhouse. J'ai été alors le témoin de son émotion et je l'ai partagée. Les cris de reconnaissance d'une population délivrée, les acclamations de la foule dans les rues pavoisées, la joie des vieillards que le traité de Francfort avait condamnés à subir la nationalité allemande, tout cela remuait Clemenceau jusqu'au fond de l'âme, et les yeux de cet homme qu'on disait insensible et marmoréen étaient mouillés de larmes qu'il essayait vainement de cacher.

La victoire remportée, il fallait négocier et traiter. Ici non plus, ici surtout, je n'ai pas approuvé les méthodes de Clemenceau. Mais, une fois encore, qu'importe ! Qui pourrait assurer que d'autres moyens eussent infailliblement mieux réussi ? Ce n'est ni vous, ni moi qui étions en contact quotidien avec M. Wilson et M. Lloyd George, ce n'était ni à vous ni à moi qu'incombait la charge de dissiper leurs préjugés et de détruire leur parti pris. Sans doute, on aurait dû prévoir que le Sénat des Etats-Unis pouvait désavouer son président, ne pas accepter le traité préparé par lui, ne pas voter le pacte de garantie promis à la France par les Etats-Unis et par l'Angleterre. Sans doute, il eût été désirable d'obtenir pour la sécurité et pour les réparations des gages supplémentaires. Sans doute, le traité contient bien des obscurités et des lacunes. Mais, hélas ! les conférences interalliées qui se sont tenues depuis la paix ont surabondamment démontré que les intérêts des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la France sont trop souvent en opposition et qu'on n'arrive, en général, à les concilier qu'au prix de sacrifices respectifs. Certes, les concessions faites par la France dès le traité de Versailles ont déçu nos espérances. Mais qui peut affirmer avec certitude que Clemenceau ait manqué, dans la négociation, de vigueur ou d'habileté ? Et s'il a manqué d'expérience diplomatique, ses interlocuteurs en avaient-ils beaucoup plus que lui ? Peut-être a-t-il eu tort de conférer dans une langue qu'il parlait très bien, mais qui n'était pas la sienne. Peut-être aurait-il mieux valu ne pas constituer ce fameux Conseil suprême et s'entourer d'experts plus qualifiés. Mais, en définitive, ni M. Wilson n'aurait trahi pour nous être agréable la cause qu'il considérait comme celle des Etats-Unis, ni M. Lloyd George n'aurait déserté pour nous complaire ce qu'il tenait, à tort ou à raison, pour l'intérêt de l'Angleterre. Il reste que Clemenceau a été moins heureux dans la paix que dans la guerre. Ce n'est pas une raison pour oublier que, dans la guerre, il a merveilleusement travaillé à la victoire.

Ces jours-ci, lorsqu'il a vu venir la mort, il l'a regardée de son œil perçant et, faisant un retour sur lui-même, il s'est dit qu'il pouvait l'affronter sans émoi et sans aucune crainte pour sa magnifique renommée. Du vaste tableau de sa vie se détache un motif lumineux, de dessin magistral, de couleur éclatante, dont le temps n'atténuera jamais la splendeur. Lorsque le peuple français, dans sa gratitude instinctive, a appelé Clemenceau « le père la Victoire », il a rendu à la fois honneur à son âge, à ses actes et aux succès français dont il a été le promoteur. Le surnom lui restera, parce qu'il l'a mérité.

Il a eu la fierté de dédaigner les honneurs terrestres. Elu à l'Académie française, il n'y a pas siégé. Il a, avant de mourir, refusé les funérailles nationales. Mais, plus sûrement que par des cérémonies officielles, si grandioses soient-elles, son nom sera transmis à la postérité la plus lointaine par la gratitude immortelle de l'âme populaire.

Raymond Poincaré.

Présidence de la République

Paris le 14/11/1917

Le Président de la République prie Monsieur Clemenceau de vouloir bien se rendre aujourd'hui à l'Elysée à 14h.

L'Officier de service

Fortier.

C'est au cours de cette entrevue que M. Poincaré confia la mission de former le nouveau cabinet à M. Clemenceau qui revint déclarer qu'il acceptait, le lendemain 15 novembre, jour où la nouvelle fut officiellement communiquée à la presse. — *Fac-similé légèrement réduit. — Collection de M. M.*

LES SOUVERAINS ITALIENS AU VATICAN

La réconciliation du Saint-Siège et de la Maison de Savoie a été scellée d'une façon solennelle, le 5 décembre, par la visite du roi Victor-Emmanuel III et de la reine Hélène au pape Pie XI.

Depuis 1871 jusqu'à la fin du pontificat de Benoît XV, les souverains non catholiques de passage à Rome étaient seuls admis en audience chez le pape, car le Saint-Siège ne reconnaissait pas le droit à des chefs d'Etat catholiques d'accepter l'hospitalité des « usurpateurs » du Quirinal. Ce fut le pape actuel qui, en mars 1922, à l'occasion de la visite du roi Albert, accompagné de la reine et du prince héritier de Belgique, inaugura un protocole spécial dont bénéficièrent encore, en novembre 1923, le roi Alphonse XIII et la reine d'Espagne. Mais ces deux exceptions n'avaient point la signification du grand événement qui vient de se dérouler.

Une foule énorme s'était dirigée dès les premières heures de la matinée du côté du quartier du Borgo, dans l'espoir d'apercevoir de loin le cortège royal gagnant le palais apostolique, car les troupes et les forces de police avaient barré tous les



Le roi Victor-Emmanuel III et la reine Hélène dans les loges de Raphaël.

A gauche du roi : Mgr Caccia Dominioni, majordome; Mgr Cremonesi, aumônier secret; le prince Massimo, surintendant des postes pontificales; à droite de la reine, le prince Ruspoli, grand-maître du Saint-Hospice. — *Phot. Keystone.*

accès de la Cité du Vatican. Après avoir reçu les honneurs des troupes italiennes échelonnées du château Saint-Ange à la place Rusticucci, les sept automobiles emmenant les souverains et leur suite apparurent à 10 h. 40 à l'entrée de l'immense place Saint-Pierre, où elles s'arrêtèrent un instant pour permettre au commandeur Serafini, gouverneur de la Cité du Vatican, d'exprimer les souhaits de bienvenue du saint-père à Leurs Majestés. Salué par des contingents de la garde suisse, de la garde palatine et des gendarmes pontificaux, le cortège royal gagna ensuite la cour Saint-Damase. A leur descente de voiture, les souverains furent reçus par le prince Ruspoli, maître du Saint-Hospice, et par Mgr Caccia Dominioni, majordome de Sa Sainteté, assistés de nombreux hauts dignitaires. Le roi, en grand uniforme de général, et la reine, en toilette « blanche », suivant un protocole réservé à la famille royale d'Italie, prirent aussitôt le chemin des appartements pontificaux. Ils furent introduits dans la salle du « tronetto » ou petit trône, dépourvu pour la circonstance de son estrade habituelle, remplacée par une carpette. Le pape, debout, vêtu de blanc, avec la mosette de velours rouge bordée d'hermine et le rochet, accueillit avec un sourire bienveillant les souverains italiens, tandis que leur introducteur se retirait.

L'audience dura une vingtaine de minutes. Pie XI fit don aux souverains d'Italie de plusieurs riches présents et exprima en quelques mots à toute l'assemblée la satisfaction profonde que lui causait une présence aussi significative. Après la visite habituelle chez le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, dans la salle du Trône, le somptueux cortège gagna la basilique vaticane où l'accueillit le cardinal Merry del Val, archiprêtre. Les souverains s'agenouillèrent dans la chapelle du Saint-Sacrement et devant la tombe de saint Pierre. A midi et quart, les différentes phases de la cérémonie étant accomplies, le roi et la reine retournaient au palais du Quirinal où le cardinal Gasparri, accompagné du nonce apostolique, Mgr Borgongini Duca, leur rendait déjà leur visite. Le lendemain, c'était le tour du prince héritier et de deux de ses sœurs, les princesses Giovanna et Maria, à se rendre au Vatican et à être admis en audience par le saint-père.



Le sénateur Walter Evans Edge et sa famille. — *Phot. Douglas.*

LE NOUVEL AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS A PARIS

Trouver un digne successeur à M. Myron T. Herrick, dont le souvenir est impérissable en France, n'était pas une tâche facile pour le président des Etats-Unis.

Le moyen le meilleur, et en même temps le plus simple, de résoudre cette difficulté était de désigner quelqu'un qui fût pleinement représentatif de son pays.

Le poste de Paris, un des plus importants et en même temps des plus convoités, étant presque toujours réservé, d'après la tradition américaine, non pas à un diplomate de carrière, mais à un homme politique, nul ne saurait, à tous égards, mieux représenter les Etats-Unis que leur nouvel ambassadeur, le sénateur Walter Evans Edge.

Tout d'abord — et ceci est essentiel — exactement comme son prédécesseur, M. Myron T. Herrick, il est quelqu'un qui s'est fait lui-même, qui ne doit rien à sa famille, à ses parents, mais tout à son intelligence et à ses efforts. Comme M. Myron T. Herrick, qui garda un troupeau dans son enfance, il a commencé son existence pauvrement, durement : garçon de course dans un journal, au salaire de 8 dollars par semaine. Sur cette terre où, pour qui sait les saisir, les occasions de s'enrichir sont nombreuses, il conquit, vite et jeune, une substantielle fortune dans des affaires de publicité.

En Amérique, la règle habituelle exige qu'on fasse de l'argent d'abord, de la politique ensuite. C'est, quoi qu'on dise, une règle excellente pour une démocratie. Elle barre la route à tous ceux qui se sentent attirés par la politique uniquement parce qu'ils ne peuvent pas employer ailleurs ce qu'ils supposent être leur talent.

Quand éclate, en 1898, la guerre hispano-américaine, il s'engage dans l'armée comme volontaire, conquiert ses grades : lieutenant, capitaine et colonel. A son retour, il se jette dans la bataille électorale, est élu député, sénateur, gouverneur de l'Etat de New Jersey.

Son activité au Sénat se marque, entre autres choses, par une étude complète et précise des conditions industrielles de l'Etat qui l'a élu, par une législation ouvrière considérée comme une des meilleures du pays tout entier, dont Woodrow Wilson s'inspira grandement alors qu'il était gouverneur du New Jersey qui joua un très grand rôle au moment de son élection à la présidence des Etats-Unis.

Garçon de course, agent de publicité, soldat parce qu'il lui plaît de l'être, sénateur, ambassadeur, voilà certes une carrière variée autant que magnifique. L'homme qui l'a parcourue est jeune encore. Excellent sportsman, bon « golfer » et bon tireur de « grouses », il est sûr de trouver parmi nous le plus chaleureux accueil ; il est sûr d'occuper avec succès un poste aussi important pour les amicales, les cordiales relations des deux grandes républiques. — R. R.

LE SKI A PARIS

Le deuxième Salon des Sports d'hiver organisé à Paris par le Touring-Club de France, avec le concours de l'Office national du tourisme et du Club Alpin, fut une attraction exceptionnelle. Le commissaire général, M. Léon Auscher, à qui l'on doit « l'invention » et le développement des sports d'hiver en France, avait imaginé d'installer, en plein Paris, près de la place Victor-Hugo, une piste de ski entretenue avec de la neige artificielle. Cette neige, constituée par de vulgaire acide borique en paillettes, en quelque sorte incrustée dans les rainures d'un tapis spécial, était remarquablement glissante et... hygiénique. Sur une surface de 600 mètres carrés on avait répandu environ 6.000 kilos d'acide borique formant une couche de trois à quatre centimètres d'épaisseur.

Malgré la petitesse relative de la piste, on put admirer, dans leurs évolutions les plus élégantes, nos meilleurs sauteurs de ski des Alpes, des Pyrénées et des Vosges. Nombre de Parisiens, qui n'ont pas encore eu le loisir de s'échapper vers la montagne pendant l'hiver, purent apprécier le charme d'un sport qu'ils ne connaissaient guère que par des photographies.



LES SPORTS D'HIVER A PARIS COMME EN HAUTE MONTAGNE. — Le tremplin à ski utilisé ces jours derniers au nouveau palais des Sablons.

La neige y était remplacée par une couche d'acide borique sur de vastes paillassons. — Au centre, au premier plan, le champion français de saut en ski, M. Alfred Couttet.

Phot. J. Clair-Guyot.

**



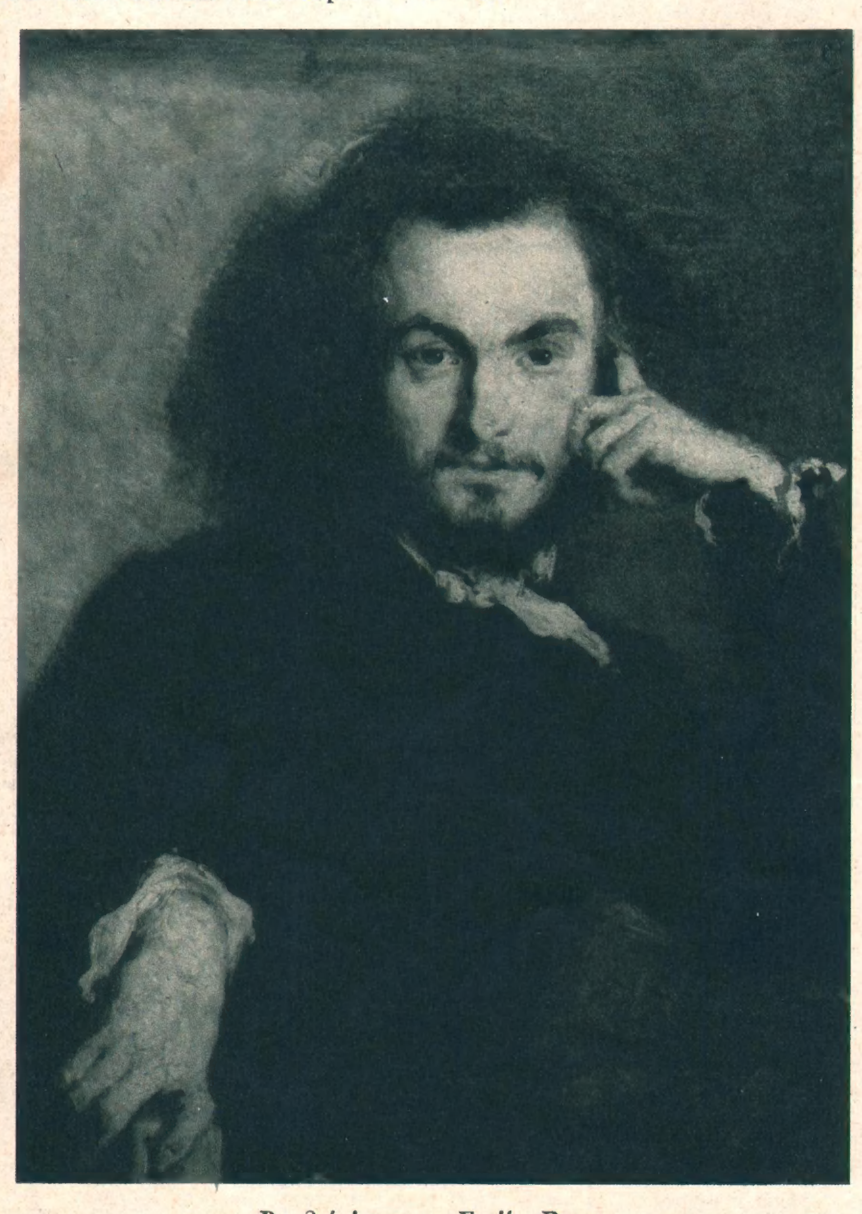
George Sand, par Delacroix.
Prêté par M. Nansen, de Copenhague.

Chopin, par Delacroix.
Prêté par le Musée du Louvre.

Ces deux portraits, qui faisaient partie, en 1838, d'un même tableau, furent séparés vers 1880.



Ch. Nodier (portrait signé L.-R.).



Baudelaire, par Emile Deroy.

A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE DE LA « REVUE DES DEUX MONDES »

« CENT ANS DE VIE FRANÇAISE »

EN FEUILLETANT LA « REVUE DES DEUX MONDES »

Dans une atmosphère d'amitié rayonnante, de gratitude et de respect, la *Revue des Deux Mondes* fête son centenaire qui se confond à peu près avec le centenaire du romantisme. Ce n'est pas seulement un rapprochement de dates. La présente et remarquable exposition de l'hôtel Charpentier montre tout ce que la *Revue des Deux Mondes* doit au romantisme et tout ce que le romantisme doit à la *Revue des Deux Mondes*. Et pourtant, si paradoxal que cela puisse paraître à nos yeux accoutumés à rechercher le meilleur des lettres dans l'éminente publication, la *Revue des Deux Mondes,* quand elle fut fondée en 1829 par ces deux oubliés : Prosper Mauroy et Ségur-Dupeyron, n'accordait rien à la littérature. Le premier numéro, paru le 1er août 1829, avec cette adresse de rédaction : 12, rue de Bellechasse, portait comme sous-titre : « Recueil de la politique, de l'administration et des mœurs. » La couverture était alors de teinte pâle, d'un beige rosé avec un titre détaché en vigueur dans un triple cadre de filets. Le texte, en beaux caractères Didot tout neufs, contenait cent vingt-huit pages avec des articles traitant de « M. Canning et M. de Metternich », de l' « Insurrection de Candie », de l' « Empereur du Brésil don Pedro », de l' « Emancipation des catholiques en Irlande », de l' « Histoire de la Pologne » et de la « Compagnie des Indes ». Tout ce qui faisait les discussions d'alors. En somme, une publication de grands reportages politiques, pratique, réaliste, libérale, indépendante et qui inscrivait en épigraphe à la première page de sa première livraison cette pensée de Pope : « *Party is the madness of many, for the gain of few.* »

« L'esprit de parti est une folie de beaucoup d'hommes au profit de quelques-uns. »

Des vers, en 1830, sont imprimés dans la revue. Elle présente à son public des poètes et, parmi ces poètes, Alexandre Dumas. Et voici bientôt des notices critiques sur les livres, des comptes rendus de pièces nouvellement jouées, des récits d'exploration en bon nombre, la *Revue des Deux Mondes* ayant fusionné avec le *Journal des Voyages*. En 1831, la revue est entrée dans sa véritable histoire et l'on peut dire qu'elle prend son départ décisif. Elle a trouvé son chef, son créateur, son cerveau dirigeant, Buloz, François Buloz, venu de Savoie pour conquérir Paris, naguère typographe, correcteur d'imprimerie, traducteur d'ouvrages anglais, un peu journaliste, et maintenant rédacteur en chef de la revue aux appointements de 1.200 francs par an, avec en plus 2 francs par nouvel abonnement recueilli. Buloz est un instinct, une force, une intelligence, une vision. La revue est sa revue. « Ma fille, ma revue, devait-il dire plus tard. » Il disait encore : « Le champ d'une revue nous a toujours paru un centre élevé et tempéré à la fois, où la littérature et l'art, la science et la politique (l'une de ces quatre choses n'est pas moins nécessaire que l'autre à la formation et à la solidité de l'œuvre commune) doivent se rencontrer et vivre ensemble sur le pied de la plus parfaite égalité, sans voisinage dominateur et absorbant, sans coterie ou parti qui la tiraillent et prétendent se la subordonner. » Mais cela ne voulait pas dire que lorsque l'une ou l'autre de « ces quatre choses » prenait une importance dominante dans l'actualité, on ne devait point lui faire la part essentielle. Par bonheur, à cette époque, la politique, l'art, la littérature réalisaient ensemble le triomphe romantique. Buloz s'empare deux fois par mois du romantisme. Il présente au public ses expressions et ses hommes. Tous les grands noms de l'époque 1830 s'inscrivent aux sommaires de la revue. C'est tout le salon de Nodier et Nodier lui-même. Alfred de Vigny publie *Stello* et *Servitudes et grandeurs militaires.* Et voici : Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Lamartine, Chateaubriand, Auguste Barbier, Brizeux, Heine, et, pour le recrutement des auteurs et la critique, Gustave Planche et Sainte-Beuve. En 1833, entrent à la revue Alfred de Musset qui y donnera *Rolla, les Nuits, André del Sarto,* ses *Comédies et Proverbes,* et George Sand qui y publiera nombre de ses romans. En 1834, Mérimée apporte *Colomba* et *Carmen.* A partir de 1837, c'est la collaboration de Stendhal. Entre 1840 et 1850, Théophile Gautier et Gérard de Nerval signent à la revue. *Mademoiselle de La Seiglière,* de Jules Sandeau, paraît en 1844. « Epoque homérique des débuts, écrit Mme Marie-Louise Pailleron dans l'un de ses ravissants articles du « Livre du Centenaire », où la revue ressemblait plus à un cercle familial qu'à un journal bimensuel, où Mme Buloz, toute jeunette, montait prendre des nouvelles de Mme Mérimée après le repas (Mme Mérimée habitait la même maison) et allumait avec elle la lampe de Prosper, où Musset avait vingt-deux ans, Sainte-Beuve vingt-sept, où le fondateur, toujours coiffé de sa calotte, ne consentait à se découvrir que devant George Sand qu'il appelait « la reine de France » et M. Thiers. Epoque de luttes, de surprises et de joie, de pauvreté et de jeunesse, de pudeur et d'incohérence, où Planche se battait en duel pour défendre l'honneur de George Sand, où Paul de Molène disait : « M. de Vigny porte un manteau pour cacher ses ailes. »

Observons cependant que, même dans son enthousiasme romantique, la revue conserve le sang-froid nécessaire, ne s'attache qu'aux œuvres, ne demande compte aux écrivains que de leur talent. « Si, écrit M. Gustave Lanson, elle rejette les règles étroites et les traditions surannées du classicisme, ce n'est pas pour dresser à leur place un autre dogmatisme également tyrannique, également destiné à s'ossifier. Elle ne publie pas de manifestes. Ce qu'elle défend, ce qu'elle salue, ce n'est pas l'avènement d'un nouvel art poétique qui remplacera l'art poétique de Boileau, c'est l'apparition de puissances créatrices capables d'enrichir les trésors de la littérature française. Toute affirmation d'idée ou de technique se fait à propos d'une œuvre, se fonde sur une réalisation. En second lieu, là où ne s'affirme pas une personnalité originale, d'une force créatrice, ni l'orthodoxie ni la surenchère romantique ne réussissent à forcer la porte de la revue. Ni Jules Lefèvre, ni Saint-Valéry, ni Rességuier, ni Pétrus Borel, ni Lassilly ne sont admis. »

C'est un double devoir d'actualité de parler ici de la *Revue des Deux Mondes* au temps du romantisme et presque de la *Revue des Deux Mondes* romantique. Dans l'histoire d'une grande publication française, aujourd'hui centenaire, ce vaste mouvement de transformation et de rajeunissement n'a pas pu ne pas avoir un rôle considérable. Et, de fait, le romantisme — comme il sera démontré par Raymond Lécuyer dans l'article qui va suivre — prend la meilleure part de l'exposition de portraits et de dessins, d'autographes, organisée ainsi pour la joie des élites de l'art et des lettres, sans oublier les bibliophiles.

Retenons l'idée de Buloz, en 1855, de fonder des prix littéraires afin de faire surgir des talents inconnus. L'une de ces récompenses ou de ces primes d'encouragement, un prix du roman de 5.000 francs, ce qui représenterait plus de 30.000 francs aujourd'hui, serait décerné à un roman de mœurs ou de caractère dont l'action se passerait au dix-neuvième siècle et qui représenterait les tendances et les idées morales qui peuvent découler, sous la plume de l'observateur, d'un tableau de la vie contemporaine. La tentative ne donna, paraît-il, aucun résultat.

On est surpris et l'on est heureux de trouver Baudelaire dans la collaboration lyrique de la revue qui publie, le 1er juin 1855, sous le titre : *les Fleurs du mal,* une série de dix-huit pièces. De même, l'entrée à la revue de Murger, « le bohème par excellence », dira Buloz, doit être notée pour le saisissement que cette audace provoqua à l'époque.

Suivre les destins de la *Revue des Deux Mondes* sous les directions successives de François Buloz, de Charles Buloz, son fils, de Ferdinand Brunetière, de Francis Charme, enfin de M. René Doumic, son éminent directeur actuel et qui préside si justement au triomphe de la présente commémoration, c'est lire les chapitres, en époques, de l'histoire de la société française pendant cent ans. La direction de la *Revue des Deux Mondes* a pu justement intituler son très beau « Livre du Centenaire » : *Cent ans de vie française.* Les collaborateurs de la revue y ont fait, comme dans une académie, les portraits de leurs grands prédécesseurs. Ils ont déterminé, par la liaison des études publiées, l'évolution française d'une politique et d'une philosophie, des expressions de l'art et des conceptions de l'histoire.

La *Revue des Deux Mondes* était déjà une belle vivante lorsque, en 1843, *L'Illustration* vint au monde, pour refléter, elle aussi, parallèlement, et avec d'autres puissants moyens, la vie française. Dès lors, souvent les mêmes noms illustres paraissent et grandissent dans l'une et dans l'autre publication. Ah! quelle exposition étonnante eût-on réalisée, quelle profusion de noms, de documents, de souvenirs, souvent communs, s'il y avait eu une exacte concordance de centenaires et de commémorations!

Les revues, depuis un demi-siècle surtout, se sont multipliées. Les « journaux littéraires » abondent. Chacune et chacun a ses grandeurs, ses initiatives, ses découvertes, ses écrivains. L'une a fait connaître Pierre Loti, d'autres ont révélé Verlaine. De plus récentes publications s'appliquent à discerner ce qui pourrait être retenu des expressions neuves et des plus modernes audaces. L'ensemble fait la vie intellectuelle française. Mais la *Revue des Deux Mondes* a vécu pendant un siècle sa vie, ce qui est grand, et *L'Illustration,* dont elle est de si peu l'aînée, lui adresse, à l'occasion de sa noble fête familiale, son salut et ses vœux fraternels.

ALBÉRIC CAHUET.

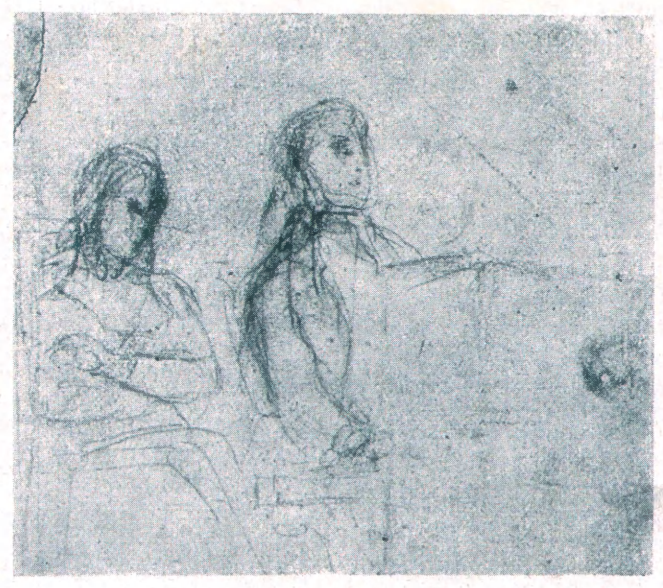
EN PARCOURANT L'EXPOSITION DU CENTENAIRE

Parce qu'elle avait le 21 novembre cent ans, trois mois et vingt et un jours d'existence, la *Revue des Deux Mondes* a résolu d'évoquer toutes les modes intellectuelles à la vitalité desquelles elle a puissamment contribué ; et elle vient d'inviter la France d'aujourd'hui à regarder des images successives de la France d'hier qui laissent d'ailleurs voir sous leur variété le fond robuste et durable de notre race. C'est une jolie idée ; elle remporte depuis trois semaines le grand succès qu'elle méritait. Tout le monde — dans les Deux Mondes — sait actuellement comment a été réalisé un programme indiqué par un titre que pouvait seul se permettre d'adopter un périodique qui est une véritable institution nationale. Manuscrits, bibelots, objets familiers contribuent autant que tableaux et dessins à donner au visiteur de l'exposition la magique impression qu'il circule sans effort à travers le temps écoulé, et à le faire cheminer sans fatigue au milieu de souvenirs littéraires dans la petite et la grande histoire.

Il va de soi que pour les organisateurs le premier des soucis a été de découvrir et de rassembler des éléments évocateurs. Comme ils sont hommes à ne pas se contenter des succès faciles, ils ont battu avec ténacité les buissons. Et ces bons chasseurs ont été récompensés. Leur zèle leur a permis de montrer quelques pièces qui n'offrent pas seulement un vif intérêt documentaire, mais aussi un intérêt artistique incontestable. Ainsi le portrait de George Sand prêté par un collectionneur de Copenhague.

En 1838, Eugène Delacroix, alors qu'il séjournait à Nohant — où un atelier qui subsiste encore lui était réservé — eut l'idée de fixer une scène qui devait quotidiennement intéresser son âme et son esprit de poétique observateur : Chopin, devant son piano, livré à l'une de ces improvisations qui laissaient ses auditeurs étonnés, éblouis, frémissants ; et George Sand contemplant et écoutant son sublime ami. Le grand peintre jeta sur le papier un croquis où l'essentiel de sa composition était indiqué. Puis il ébaucha sa toile. A la suite de quelles circonstances la figure de George Sand demeura-t-elle seulement à l'état de « préparation », tandis que le maître poussait l'exécution du masque de Chopin ? George Sand, toujours si enfoncée dans son travail et déjà habituée au labeur nocturne, se refusa-t-elle aux séances de pose qui eussent été nécessaires ? En tout cas, le tableau demeura inachevé, et Delacroix le conserva dans son atelier de Paris jusqu'à sa mort (1863). Vers 1880, la toile fut coupée : la partie où était peinte la tête de Chopin fut acquise par Marmontel. Ce dernier la légua au Louvre, — où se trouve actuellement cette effigie saisissante où sont soulignés avec tant de fougue et de force sur la face d'un surhomme les stigmates du génie et de la maladie — prodigieuse vision d'un Chopin exalté par le dieu de la musique et le démon de la tuberculose.

L'ébauche du portrait de George Sand figura



Esquisse de Delacroix pour son tableau : « George Sand écoutant Chopin au piano. »

Musée du Louvre. — Le tableau, inachevé, a été découpé ultérieurement.

(Voir les gravures de la page précédente.)

pendant quelques années dans la collection du docteur Viau. C'est à ce dernier qu'elle fut achetée en 1917 par son propriétaire actuel M. Hansen.

Quelle suite de hasards heureux il a fallu pour que fussent rapprochés ces deux vestiges d'une œuvre inachevée — et placés sur la même cimaise deux illustres amants que de pénibles tragédies intimes séparèrent après tant d'heures vécues au même rythme !

Devant une telle rencontre, quel passant prévenu ne rêvera pas ou ne méditera pas ?

Le portrait de George est d'une grande audace ; et son « modernisme » étonne. Tout y est rendu par antithèses ; l'expression est résumée avec une vigueur brutale. Etude qu'on sent sincère, directe, vraie. Mais qu'il est piquant de contempler après cela ce crayon délicat, qu'en 1831 celle qui signait encore Aurore Dudevant a fait avec soin pour sa mère, Mme Maurice Dupin, née Delaborde : George Sand nous apparaît là dans toute la grâce d'une bourgeoise de bonne famille, d'une jolie femme encore très Restauration par la coiffure, l'expression et la mise.

On ne se félicite pas moins que l'exposition soit une occasion pour nous de regarder et d'admirer le Lamartine vieilli dont Ricard fixa magistralement l'image. On possède beaucoup d'effigies du noble poète, depuis les délicats dessins de Mlle de Virieu qui font rêver les adolescentes, jusqu'au portrait peint par Henry Windham Philipps et qui est conservé au musée du Louvre. Sur cette peinture si propre, si lustrée, comme sur la grande toile du musée de Mâcon due à Decaisne, nous est offert un Lamartine bien chaussé, bien habillé, très diplomate, très dandy, parfaitement décoratif, mais dont la beauté, la distinction ont quelque chose d'apprêté et de conventionnel, d'un peu creux et d'un peu figé.

Ricard, au contraire, fait apparaître devant nous vraiment le grand homme auquel avaient été conférés des dons de demi-dieu. L'artiste, dont jamais l'observation n'a été à la fois plus palpitante, plus sincère, plus pénétrante, a su, par la franchise de son exécution, la solidité de son dessin, la riche matière que ses brosses ont créée, nous faire comprendre de façon incomparable son illustre modèle. Au contraire de ses prédécesseurs, il a accusé ce qu'il y avait d'intime robustesse dans l'élégance d'un Lamartine, et d'énergie dans son aristocratique nonchalance. A tous les traits du poète il a laissé leur forme si caractérisée, et, par suite, leur véritable signification. Quelle autorité, quelle séduction, quelle force prestigieuse dans ce front, dans ce regard un peu voilé mais si assuré, dans ce nez impérieux aux narines vibrantes, dans ce menton un peu hautain, dans cette bouche dont les sinuosités sont si expressives! Sur les plans bien établis de cette belle figure, l'âge, l'effort, le malheur ont mis leurs marques impitoyables sans leur retirer leur fermeté. Et la musculature de la joue et de la mâchoire fait comprendre avec quelle vigueur l'orateur incomparable avait pu soutenir les combats de tribune ou les assauts d'un peuple en délire. Ce Lamartine-là, ce « Lamartine aigle » est inoubliable.

On n'a pas manqué de regarder, avec une curiosité où l'art n'entrait que pour une part, une page de belle venue due à Henry Lehmann : le portrait de la fameuse princesse Belgiojoso. O miracles de la mode ! Celle qu'un portrait par F. Hayez nous révèle comme une beauté à ses débuts presque poupine, par quel sortilège s'est-elle, pour obéir aux lois de l'art 1830, transformée à ce point que son visage est tout en yeux ? Sous ses bandeaux collés, on oublie son front ; ses joues sont escamotées ; on néglige ce qu'un bas de visage encore juvénile pourrait avoir de rassurant pour ne voir que ces yeux immenses, trop grands, trop profonds, trop fixes. Le regard dont ils vous poursuivent laisse dans l'esprit une inquiétude — comme certains leitmotive de ballades germaniques. Il vous fait penser à des histoires de cimetières et de revenants, à tout le lugubre appareil du romantisme macabre. Et, après cela, l'on trouve tout naturel que cette dame aux yeux hystériques ait trouvé bon (si la légende dit vrai) de conserver auprès d'elle, dans sa chambre, en un coffret de cristal, les restes d'un homme qui l'avait ardemment aimée...

Même si le regard de la princesse vous effraie un peu, regardez-le : car le portrait est une curiosité, et c'est une bonne fortune que de pouvoir l'admirer ici. Il appartient au marquis Franco del Pozzo d'Annone et est conservé à Stresa. Pour qu'il franchît les monts, il a fallu l'intervention d'un personnage considérable dont la volonté s'exerce souvent au profit des arts.

Il faut aller moins loin que Stresa pour voir le portrait de Baudelaire, par Emile Deroy, mais ce n'est pas commettre un jugement téméraire que d'assurer que nombre de Français, pourtant cultivés, ignorent qu'il se trouve au musée de Versailles. Il n'a pas seulement été fait avec une conviction et une ardeur qui se sentent ; il a de jolies qualités d'exécution. Et puis, il justifie, en partie, les descriptions de Baudelaire jeune que Théophile Gautier a faites dans une préface



La princesse Belgiojoso, par Henry Lehmann.
Collection du marquis F. del Pozzo d'Annone.

célèbre des *Fleurs du mal.* Il est piquant de comparer ce Baudelaire barbu et chevelu au Baudelaire dépouillé du tableau de Courbet — dont une réplique par Alphonse Legros figure à l'exposition, grâce à un amateur parisien du goût le plus raffiné.

Nodier et sa fille ont eu de la chance. L'un et l'autre ont été peints par de bons peintres : bonne fortune qui n'est pas échue à beaucoup de romantiques... Car il est curieux, mais, en somme, médiocre ce portrait de Théophile Gautier jeune par Auguste de Châtillon, et il n'est guère meilleur le portrait de Hugo tenant, debout, près de lui, l'un de ses fils, François-Victor, ce tableau qui orna longtemps le logis du poète avant la catastrophe de 1851. Le Nodier que ressuscite pour nous une jolie toile signée L. R. est bien séduisant, et voilà qui nous explique les brillantes aventures de jeunesse du lettré conspirateur. Quant à Marie Nodier elle justifiait les madrigaux des familiers de l'Arsenal, si elle était aussi charmante que nous la montre le tableau conservé au musée de Besançon — et qui est du meilleur Jean Gigoux.

« On a toujours le peintre qu'on mérite », déclarait l'autre jour, devant moi, un homme d'esprit. Cette boutade est d'autant plus savoureuse qu'elle est injuste. Elle ne fait pas la part assez belle au hasard qui se complaît parfois — ou souvent — à ne pas faire passer par le même point d'intersection un écrivain illustre et un grand peintre. Qui oserait soutenir que Victor Hugo ne méritait pas mieux qu'un Louis Boulanger, Mérimée qu'un Rochard, Musset qu'un Landelle, Chateaubriand qu'un Girodet-Trioson (pour ne parler que des morts) ?

Pendant ce temps, un Delecluze a Ingres pour portraitiste, et un Champfleury, Gustave Courbet ! Une exposition comme celle que nous parcourons en ce moment accuse les taquineries du sort, auxquelles nous devons la carence d'un beau portrait d'Alfred de Vigny, par exemple. Mais, si on la considère dans son ensemble, le mot de notre ami prend figure de vérité. Bien souvent une harmonie préétablie semble avoir présidé à la rencontre du modèle et du peintre et ordonné leur choix mutuel. Vérifier comment cette manière de loi a fonctionné pourrait constituer un petit jeu — qui ne serait pas toujours un jeu innocent.

Raymond Lécuyer.

UN STENDHAL INCONNU

L'exposition dont il est question ci-dessus réservait aux standhaliens une découverte. Ils ont vu pour la première fois apparaître à leurs yeux un Stendhal inattendu. Au vrai, est-ce bien Stendhal que voici? Où sont ce regard profond, cette bouche ironique que d'autres images de lui nous ont appris à connaître? Non, ce personnage rogue et rougeaud, sanglé dans son uniforme aux broderies d'or, et qui étale sur sa poitrine la plus flamboyante décoration, ce n'est point le tendre et subtil écrivain, c'est M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, avec sa figure des cérémonies officielles. Mais peut-être, s'il paraît à ce point renfrogné, si ses traits mobiles prennent ici la dure marque de la vieillesse, c'est aussi qu'Henry Beyle, dans l'exil où son consulat l'enchaîne, souffre d'un incurable ennui : l'ennui qui allait conduire jusqu'à la mort ce vieil amoureux sans amour.

De ce portrait de Stendhal, demeuré secret jusqu'à ce jour, voici la singulière histoire.

Dans l'appartement que Beyle occupait à Rome, via Condotti, on découvrit en 1842, après sa mort, trois portraits de lui. Romain Colomb, son exécuteur testamentaire, conserva le plus ressemblant, qui appartient aujourd'hui au musée de Versailles. Il laissa le fidèle ami de Beyle à Civita-Vecchia, Donato Bucci, disposer librement des deux autres. Bucci garda l'un, que l'on voit encore là-bas chez son petit-fils. Apparemment donna-t-il l'autre peut-être au peintre Constantin, dont Beyle appréciait assez l'affection pour partager avec lui son appartement romain.

Quelques années après, ce portrait, on ne sait comment, était entre les mains de Prosper Mérimée. Mais il n'y resta point, comme on l'a cru, jusqu'à sa mort, et ne fut pas brûlé en 1871, avec son appartement. Depuis de longues années, il était sous d'autres yeux, que sans nul doute Beyle eût préférés à ceux de cet ami, sur le cœur duquel il ne comptait guère.

On a déjà maintes fois raconté qu'Henri Beyle, pendant son dernier séjour à Paris, avait été présenté à la comtesse de Montijo. Ce solitaire, qui n'avait plus « rien à aimer », s'attacha moins à la mère qu'à ses deux jeunes filles. Il avait su gagner leur amitié. Elles l'attendaient avec impatience, et à peine « monsieur Beyle » était-il installé à côté de la cheminée qu'Eugénie et Pacca sautaient sur les genoux du vieil homme, qui leur racontait de très merveilleuses histoires, les



Stendhal consul.
Portrait qui appartint à Prosper Mérimée, puis à l'impératrice Eugénie et qui fait maintenant partie de la collection de la comtesse de Gramont.

campagnes de Napoléon, la retraite de Russie, ce que lui-même avait vu. Et c'est ainsi que Stendhal, par une rencontre inattendue, préparait l'imagination de Mlle Eugénie Guzman y Palafox à devenir impératrice des Français.

Retourné dans son exil de Civita-Vecchia, il écrivait : « Je regrette vivement mes deux amies de quatorze ans, ces deux charmantes Espagnoles. » Et il envoyait à Eugénie de longues lettres, en recommandant à cette petite fille d'inventer « une occupation » pour le temps où elle serait vieille, ce qui, dans ce siècle-là, advenait aux femmes, paraît-il, dès la quarante-cinquième année.

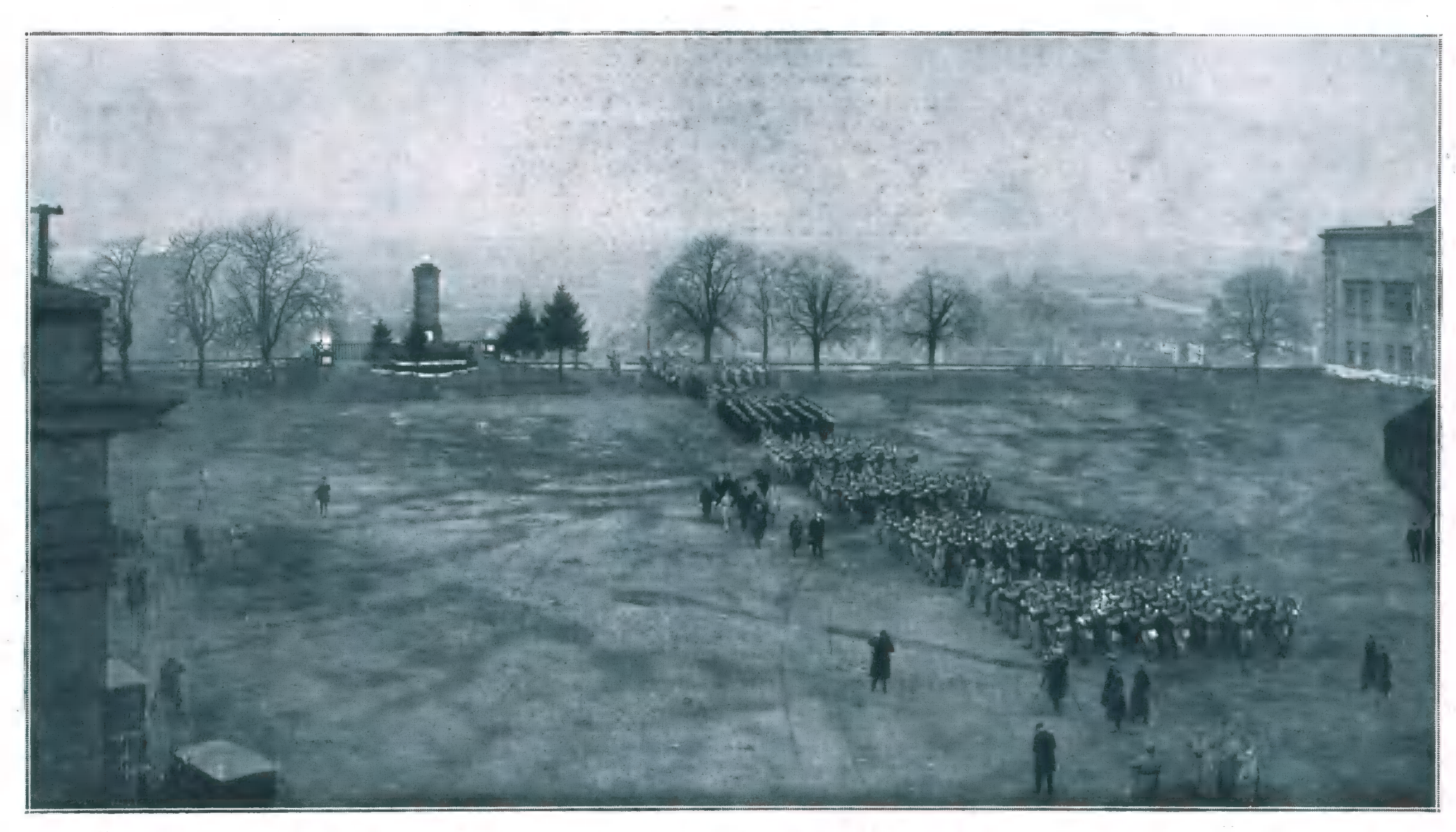
Quand la petite fille fut devenue impératrice, elle n'avait point oublié M. Beyle. C'est alors, en effet, et sur sa prière, que le portrait de Stendhal passa des mains de Mérimée dans les siennes. Le 31 octobre 1862, celui-ci écrit à Donato Bucci : « S. M. l'impératrice... a conservé de lui un souvenir très vif et très tendre. Elle a voulu que je lui donnasse un portrait de Beyle que je possédais et qui a été fait à Rome par le prince D... Si Beyle avait vécu, elle lui aurait assuré *otium cum dignitate...* »

Faute de pouvoir faire de son vieil ami un sénateur, l'impératrice conservait donc son portrait, dans quelque appartement privé des Tuileries ou de Compiègne. Puis vinrent le désastre et l'exil... Le 27 mars 1916, à Farnborough, l'impératrice Eugénie montrait elle-même à un visiteur le portrait de « monsieur Beyle ». Elle s'en entretenait longuement avec lui, comme d'un souvenir très précieux et très cher. Elle en affirmait enfin la « ressemblance remarquable » (1).

Ainsi, trois quarts de siècle après sa mort, les beaux yeux de la petite fille que Beyle allait voir au temps de Louis-Philippe, ces yeux qui étaient maintenant ceux d'une très vieille dame, se posaient encore avec amitié sur son image. Si Beyle l'avait pu prévoir, quand il posait, raide et guindé, dans son bel uniforme consulaire, sans doute verrions-nous s'adoucir, s'attendrir peut-être ce dur visage de vieillard morose.

Paul Arbelet.

(1) Cet émouvant témoignage a été recueilli par ce délicat lettré, ce parfait honnête homme à la mode d'autrefois, Lucien Pinvert. Si tous les stendhaliens peuvent le contempler à l'exposition de la *Revue des Deux Mondes,* c'est au comte Philippe de Gramont, son possesseur actuel, que doit aller leur gratitude.



La dernière revue des troupes françaises sur la plate-forme de la forteresse d'Ehrenbreitstein. — *Phot. Pacific and Atlantic.*

L'ÉVACUATION RHÉNANE

L'évacuation de la Rhénanie occupée, qui se poursuivait méthodiquement et par échelons depuis plusieurs semaines, a pris fin le 30 novembre pour la deuxième zone : celle de Coblence, et M. Briand en a aussitôt adressé notification officielle au commissaire du Reich.

Les troupes françaises de Coblence, les dernières qui fussent restées, ont quitté leur garnison dans la matinée du 30. A midi, le drapeau français a été amené sur la forteresse d'Ehrenbreitstein, qui domine magnifiquement la ville et le Rhin. Les honneurs ont été rendus par les troupes massées à l'intérieur de la forteresse, à l'effectif d'un bataillon d'infanterie, par les fusiliers marins de la flottille du Rhin et par les équipages de la canonnière *Hoche*. M. Tirard, haut-commissaire, accompagné de son adjoint M. Léon Noël, des généraux Thevenin et Trousson, assistait à cette cérémonie émouvante.

Du côté belge, l'évacuation de la région d'Aix-la-Chapelle s'était terminée le 29 novembre à midi. La dernière unité, le 2e bataillon du 4e régiment du génie, s'était massée devant le quartier général du général Pouleur où les honneurs furent rendus de la même manière aux accents de *la Brabançonne*. Puis, musique en tête, le bataillon défila jusqu'à la gare, où des trains spéciaux l'emmenèrent à Namur.

Cette libération du territoire occupé depuis onze ans a été fêtée par les Allemands avec un grand enthousiasme, sans que l'on ait eu, toutefois, d'incident à regretter. C'est, au contraire, avec une parfaite courtoisie que les hauts fonctionnaires allemands ont



A la forteresse d'Ehrenbreitstein : le drapeau français est amené.



Les marins et fantassins français quittent la forteresse.

L'ÉVACUATION DE LA SECONDE ZONE RHÉNANE



Le dernier défilé des troupes belges, musique en tête, dans les rues d'Aix-la-Chapelle. — *Phot. Wide World.*



Une rue de Coblence pavoisée de drapeaux allemands.

accueilli les généraux français qui venaient prendre congé d'eux. Mais les cloches des villes ont sonné à toute volée. Des retraites aux flambeaux ont parcouru les rues pavoisées et illuminées. A Coblence, une cérémonie patriotique s'est déroulée au pied du monument de Guillaume Ier, au confluent du Rhin et de la Moselle, tandis que des avions sillonnaient le ciel, portant en énormes lettres cette inscription : « Coblence est libre ! » Le président Hindenburg, le chancelier Hermann Muller ont envoyé des télégrammes de félicitations à M. Fuchs, président supérieur des provinces rhénanes. De nombreux membres du cabinet d'Empire et du cabinet prussien se sont rendus à Coblence et à Aix-la-Chapelle où ils ont prononcé de vibrants discours : M. Severing, ministre de l'Intérieur du Reich ; M. Wirth, ministre des Régions occupées ; M. von Guérard, ministre de la Justice ; M. Braun, président du Conseil de Prusse, et son ministre de l'Instruction publique M. Becker. Ils y ont affirmé leur foi dans les destinées de l'Allemagne, leur espoir en l'imminence d'une complète et définitive libération, et salué la mémoire des morts qui furent les artisans de la politique de relèvement national : Ebert, Erzberger, Rathenau, Stresemann. Sur la tombe de l'ancien ministre des Affaires étrangères, de nombreuses couronnes ont été déposées en témoignage de reconnaissance.

Il reste encore en Rhénanie quelques troupes britanniques, mais celles-ci auront été retirées entièrement à la date du 12 décembre. A ce moment l'occupation ne sera plus assurée que par des troupes françaises et uniquement dans la troisième zone, celle de Mayence. Toutefois les hauts-commissaires britannique et belge demeureront auprès du haut-commissaire français jusqu'à la dissolution de la haute-commission interalliée des territoires rhénans, au lendemain du départ des derniers effectifs français. D'ores et déjà les services qui fonctionnaient jusqu'ici à Coblence ont été transférés à Wiesbaden où s'est également rendu le haut-commissaire belge.



Après l'évacuation de Coblence : la foule écoutant un concert organisé en signe de réjouissance. — *Phot. Pacific and Atlantic.*

FEMMES BERBÈRES

Texte de JEAN MARTIN. — *Pastels de* RENÉ MARTIN

Tous les peintres voyageurs ne vont pas chercher seulement dans les pays lointains ce signe de la couleur locale, pittoresque toujours parce que peu connu, qui leur permet avec quelque habileté de donner en peinture un semblant de renouveau. Ils désirent quitter les jeux endeuillés des natures mortes dont on abuse décidément pour trouver des harmonies nouvelles, plus colorées, plus chaudes ou plus lumineuses.

Comme l'ethnologue, mais pour une fin différente, l'artiste a aussi recherché parfois l'histoire des races et l'empreinte des siècles, non seulement dans les paysages où la pierre est marquée, mais sur les visages et sur les corps. Il a lu les signes qui expliquent l'âme et l'étreinte des races et il a contemplé les caractères qui, de génération en génération, se sont maintenus en variant à peine. C'est avec une passion égale que l'historien et le peintre poursuivent et croient découvrir le souvenir des Mongols sur les traits de quelques bigoudens de Bretagne, ou des caractères sarrasins dans certains types de montagnards des Alpes. Et je me souviens de mon émotion quand je rencontrai dans un village crétois, au pied du Mont-Ida, des bergers que je crus sortis des fresques minoennes.

Suivant la destinée de l'Afrique du Nord, le Maroc a subi la domination de Rome et des Vandales et de Constantinople. Quelles traces ont, dans les types de ses habitants, laissées ces conquérants? Dans Marrakech la Grande, se coudoient Arabes et nègres, Berbères et Maures et les caractères de ces races se sont mêlés souvent. Le peintre René Martin a séjourné longtemps dans cette ville ; c'est de là qu'il partit vers l'Atlas à la rencontre des types purs, isolés dans leur cadre sauvage, et voici quelques-uns des pastels qu'il a rapportés.

En suivant les pistes qui s'en vont à travers les moissons et les oliviers, le peintre avait aperçu de fines silhouettes bleues, groupées autour des puits ou des tentes noires en poil de chameau. Et c'est alors qu'il s'avoua que les Mauresques de Marrakech, les *cheïkhat,* couvertes de bijoux, grasses et somnolentes, et les négresses aux soieries multicolores l'avaient déçu.

Par un midi torride, il s'était approché d'un *douar* et M'Barka, mince et droite dans les plis tombants de sa tunique, vint lui offrir un bol de lait frais. M'Barka aux grands yeux, gazelle prête à fuir parmi les murs effondrés de l'*agadir,* incarna pour lui la beauté berbère, et il resta quand le cheik l'eut invité.



Une fillette vêtue du toubit aux longues manches relevées par la hamala de laine verte.



La coiffure en turban d'Aïcha.

Tandis que le *douar* retentissait du bêlement des troupeaux, l'artiste eut la vision splendide des sœurs de M'Barka, rentrant de la fontaine, au rythme balancé de leurs hanches, les bras de bronze pâle levés vers les cruches ruisselantes qu'elles portaient. Puis, tout en écoutant les récits du vieux cheik disant ses souvenirs de jeunesse, il admira les purs visages aryens. Dans l'ovale très beau, encadré par les torsades de cheveux noir bleuté, les yeux étaient légèrement ombrés de khôl et le henné donnait aux joues des reflets orangés. Les minces tatouages du menton étaient à ces visages impénétrables le sceau du mystère. Les corps élancés étaient vêtus du *khout,* cette pièce de cotonnade teinte à l'indigo que portent les nomades du nord de l'Afrique, vaste draperie qui entoure le corps deux fois, formant la jupe aux plis serrés, que retient le *k'sam* de laine, et la blouse fixée par des épingles d'argent.

Zahra avait apporté l'eau pour les ablutions. Mériem préparait le *couscous.* Les mains aux doigts fuselés roulaient la semoule et la farine dans le *t'bag* de jonc tressé. La belle M'Barka avait allumé un feu de brindilles et offrait les *bourir* brûlantes, ces galettes que l'on mange avec du beurre frais. Les visages restaient graves dans l'accomplissement des gestes rituels. Tandis que se répandait le parfum enivrant du thé à la menthe, Fatna, profil de princesse, filait, accroupie dans un coin de la terrasse de terre battue. Les anneaux d'argent de ses oreilles brillaient dans la nuit venue et son regard errait sur le moutonnement cendré des olivettes.

Dans le *douar* bruyant, où se mêlaient les lignes de tous les corps en mouvement, où les couleurs s'opposaient ou s'harmonisaient pour être un tableau de vie diverse, le peintre a isolé les jeunes Berbères, choisissant dans leurs attitudes, belles toujours, celle qui les mettait mieux en valeur, et c'est pourquoi il a simplifié leurs traits et les plis des étoffes qui les vêtent, fixant ainsi de leur beauté la ligne immuable.

René Martin a lu dans ces visages et dans ces yeux. Il en a connu peut-être l'âme et son parfum sauvage, mais n'est-ce pas mieux qu'il n'en ait laissé paraître que fort peu de chose dans son œuvre ? Il n'a pas voulu, par ses figures, exprimer ce que lui-même sentait devant les belles Berbères et il n'a pas dévoilé leur secret, mais celui qui voit saura lire dans leurs traits les caractères d'une grande race et s'attachera à leur distinction et à la vie qui palpite sur les lèvres et la chair fleurie, dans les narines frémissantes.

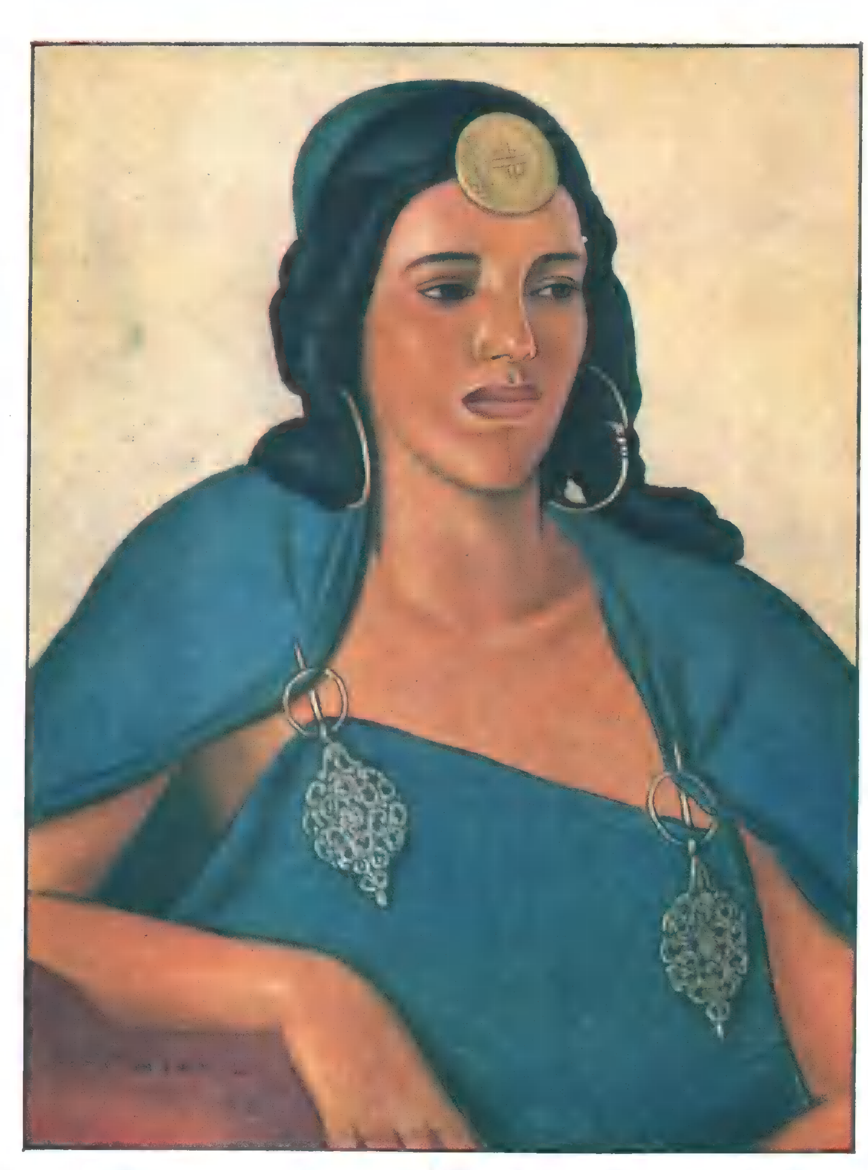
JEAN MARTIN.



Zahra, fille berbère, à la chevelure
fleurie selon la mode des femmes de la montagne.



La belle M'Barka
tenant sa *gdra* de terre cuite.



Les bijoux de Myriam : une médaille talisman, des boucles d'oreille
et des agrafes d'argent.



Fatna au pur profil aryen, enveloppée dans son *khout*
de cotonnade teinte.

TYPES DE FEMMES BERBÈRES

Pastels de RENÉ MARTIN



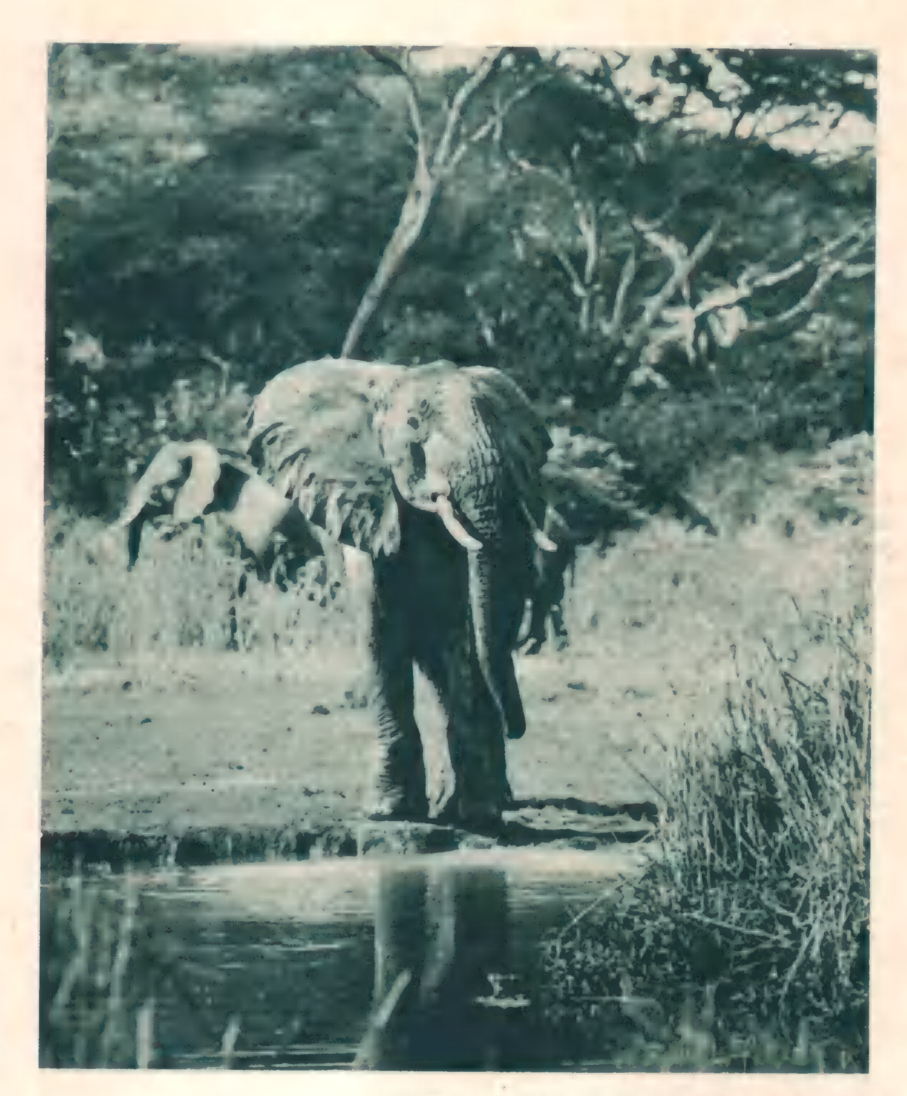
Un rhinocéros alerté s'élance vers la brousse.



Une famille d'éléphants, après s'être désaltérée, va regagner la forêt.

ANIMAUX SAUVAGES SURPRIS PAR L'OBJECTIF EN AFRIQUE ORIENTALE ANGLAISE

Photographies M. W. Maxwell. — Copyright by « The Times ».





Une vieille éléphante aperçoit le photographe posté à 20 mètres sur l'autre bord de la mare.

Un groupe se désaltérant ; à droite, une mère douche un petit.

INSTANTANÉS D'ÉLÉPHANTS SAUVAGES EN AFRIQUE ORIENTALE ANGLAISE

Photographies M. W. Maxwell. — Copyright by « The Times ».

AU CŒUR DE LA BROUSSE AFRICAINE

L'Illustration a publié à plusieurs reprises de saisissantes photographies d'animaux sauvages dans la brousse, notamment du colonel anglais Marcus Well Maxwell, résidant à Kénia, en Afrique orientale, qui s'est fait une spécialité de cette « chasse à l'objectif ». Notre numéro du 25 mai dernier contenait une belle série de ces instantanés, représentant des girafes, des lions, des rhinocéros et des éléphants. Les images que nous reproduisons aujourd'hui ne le cèdent en rien aux précédentes en intérêt documentaire et complètent la collection. On y voit un rhinocéros alerté par la présence toute proche du photographe et des éléphants surpris dans leur vie intime et en quelque sorte familiale à la lisière de la forêt ou au bord de l'eau où ils sont venus se désaltérer et procéder à leurs ablutions.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LA CRISE POLITIQUE BELGE

Le malaise politique existant en Belgique à propos de la flamandisation de l'Université de Liége a pris à la fin de novembre une tournure aiguë obligeant le président du Conseil, M. Jaspar, à démissionner devant les divergences profondes qui s'étaient produites au sein même de son cabinet entre les représentants du parti catholique et les libéraux. Mais, dans les conditions actuelles de la vie politique belge, il était à peu près impossible de trouver une autre majorité parlementaire en dehors de la coalition catholique libérale qui était jusqu'ici au pouvoir. C'est ce que les libéraux ont compris. Après de laborieux pourparlers, le conseil national de leur parti a rendu sa confiance à M. Jaspar qui, le 4 décembre, a reconstitué avec les mêmes collaborateurs le cabinet qui s'était retiré le 25 novembre.

LA CAMPAGNE NATIONALISTE EN ALLEMAGNE

Depuis assez longtemps déjà le parti nationaliste allemand était tiraillé par des dissensions intestines, les éléments modérés refusant de suivre dans sa politique intransigeante d'extrême-droite le chef du parti, M. Hugenberg. Celui-ci ayant voulu faire exclure quelques membres suspects de tiédeur, la scission qui menaçait s'est produite, entraînant un assez grand nombre de démissions, notamment celle du comte Westarp, qui a résigné ses fonctions de président du groupe parlementaire nationaliste au Reichstag. A la suite de ces événements, le groupe parlementaire nationaliste ne comptera plus que cinquante-cinq députés environ au lieu de soixante-treize. Les dissidents, qui cherchent à former un nouveau groupe sous l'étiquette de « chrétiens sociaux », vont sans doute, en fait, renforcer les populistes avec lesquels ils ont des affinités assez étroites. Tel est le résultat de l'agitation que M. Hugenberg a cherché à produire et de sa campagne contre la République. Un appui imprévu a d'ailleurs été apporté à M. Hugenberg par le Dr Schacht, président de la Reichsbank et chef de la délégation allemande des experts financiers qui, le 5 décembre, a livré à la publicité un mémorandum où il s'élevait avec violence contre la « falsification » du plan Young par la conférence de La Haye et critiquait sévèrement la politique financière du Reich. Le gouvernement lui a répondu par un communiqué officiel qui constitue un blâme sévère de son attitude et a annoncé d'autre part le dépôt imminent d'un certain nombre de projets de réformes financières.

LA DÉMISSION DU MINISTÈRE POLONAIS

On sait que, depuis la fin du mois d'octobre, la Diète polonaise avait été suspendue, à la suite d'un incident survenu entre des officiers, amis du maréchal Pilsudski, et le président de l'assemblée. La Diète s'étant réunie à nouveau le 5 décembre a voté par 240 voix contre 120 un ordre du jour de méfiance contre le gouvernement. Dans ces conditions, le président du Conseil, M. Switalski, a donné sa démission au président de la République. Le maréchal Pilsudski n'en demeure pas moins le maître occulte de la politique polonaise, mais il se heurte, au parlement, à une opposition de plus en plus agissante.

LE CONFLIT SINO-RUSSE

Le conflit armé qui se prolonge depuis plusieurs mois entre la Chine et la Russie soviétique est entré dans une phase nouvelle par le fait de négociations directes entreprises entre les représentants de Moscou et le gouvernement de Moukden, d'accord avec celui de Nankin. Sur de nombreux points la Chine a accepté de donner satisfaction aux revendications russes. Dans le même temps, des démarches avaient été faites tant à Moscou qu'à Nankin par les Etats-Unis, la France, l'Angleterre et l'Italie, pour rappeler aux deux belligérants les engagements du pacte Briand-Kellogg. La Chine y a fait une réponse courtoise, protestant de ses intentions pacifiques, mais les Soviets ont assez cavalièrement répliqué qu'ils ne reconnaissaient à aucune puissance le droit de s'ériger en gardienne du pacte et que le litige ne pouvait être résolu qu'entre les intéressés eux-mêmes. Cependant, en Chine, la situation intérieure semble devenir de plus en plus tendue par la multiplication des révoltes contre le gouvernement de Nankin.

R. L.

« LE SILENCE DE M. CLEMENCEAU »

Le succès des fragments des « Mémoires parlés » de Clemenceau que nous avons publiés dans *L'Illustration* et qui ont été reproduits en citations par toute la presse française et étrangère témoigne de l'extrême curiosité donnée par le public à ces propos, considérations, souvenirs, portraits, boutades recueillis par M. Jean Martet dans ses entretiens avec le grand disparu. Mais nous n'avons présenté à nos lecteurs qu'une sélection de ces textes précieux. Les livres de M. Jean Martet offriront l'ensemble du trésor. Et voici que le premier de ces volumes : *le Silence de M. Clemenceau,* vient de paraître. On se l'arrachera.

« Le silence de M. Clemenceau ! » Il faut entendre ici le silence de l'homme public. Mais l'homme qui s'était jalousement cloîtré dans sa retraite, où il se donnait enfin aux labeurs de son choix, ne fut pas un muet pour son entourage d'affection. Il demeura jusqu'à ses derniers jours celui que l'on avait connu, avec sa puissance exceptionnelle de personnalité, son esprit de passion, ses mépris, sa verve, ses haines, ses injustices, ses grandeurs. Il n'a pas écrit ses mémoires. Il ne les a pas dictés. Il les a parlés. Et il a permis que ses paroles fussent redites. M. Jean Martet peut faire état, dans son livre, de toutes les autorisations nécessaires, données en bloc, à sa manière, par l'homme du bloc dont l'esprit fut exceptionnellement lucide le jour où il fit confiance à M. Martet. La pensée, les pointes, les agressions même n'auront été ni réduites, ni trahies. Et c'est bien ainsi, puisque nous avons tous le goût fervent de voir revivre ce mort, tel qu'il fut, non point tel qu'on aurait pu le fabriquer sur quelque plan de convention, de prudence ou d'éloge.

Imaginez un Saint-Simon qui, après avoir occupé dans l'Etat ce rôle dominant auquel il prétendait avoir tant de droits, un Saint-Simon retraité et parlant sa vie devant un disciple formé par son esprit et par sa verve. Vous auriez obtenu quelque chose qui eût beaucoup ressemblé aux « Mémoires » que l'on nous offre présentement et qui seront les « seuls » — si nous en exceptons les pages dont le public de *L'Illustration* aura la primeur dans quelques semaines — que l'on aura jamais de ce mort illustre.

Mais, puisque vient de paraître le livre de Jean Martet exprimant Clemenceau, comment n'offririons-nous point à nos lecteurs — et ce sera vraiment la seule façon possible de leur présenter ce livre — une gerbe de citations prélevées dans les parties du texte que n'a point déjà publiées notre journal.

Et voici, sur les plus divers sujets, quelques propos du Tigre:

Sur les grands hommes :

« ...Je vais relire Plutarque. Je voudrais essayer de comprendre pourquoi il y a eu tant de grands hommes et pourquoi, aujourd'hui, il y en a si peu. »

Sur l'action :

« ...Un homme qui attend de croire à l'action pour agir est tout ce que vous voudrez : ça n'est pas un homme d'action. C'est comme si un joueur de tennis, avant de renvoyer la balle, se mettait à s'interroger sur l'utilité physique et morale du tennis. Il faut agir comme on respire. »

Sur la guerre et sur la paix :

« ...Il ne faut pas trente-six idées dans un pays qui défend sa vie. Il n'en faut qu'une. »

« ...J'ai l'impression que, depuis Locarno, la fabrication des armes à feu a pris une assez grande extension. »

Un jour, Clemenceau lit ces lignes d'un Américain :

« Nous autres Américains, nous sommes en droit de reconnaître que M. Clemenceau est façonné sur le même type que nous... C'est parce que, dans sa jeunesse, il a séjourné dans une ville des Etats-Unis où l'esprit de la vie américaine a su l'imprégner. » Ces lignes, observa Clemenceau, sont tout à fait aimables, « mais on pourrait faire observer à leur auteur qu'il y a eu des gens doués d'un certain goût de l'action comme Louis XI, Richelieu, et qui n'étaient pas allés « s'imprégner en Amérique ».

Et voici d'autres traits et boutades :

Sur la conscience :

« ...Vous avez une conscience! Elle ne vous demande rien? Elle ne vous demande pas de vous hausser et de vous dépasser un petit peu? »

Sur l'expression littéraire :

« ...Les phrases trop bien faites, c'est comme les trop belles femmes: ça n'émeut pas. Il m'arrive comme ça, par moment, d'écrire des choses, avec des sujets, des verbes, des compléments... ça se déroule comme des tapis... Je suis forcé de les reprendre pour les récrire mal. Parce que la vie, c'est l'imparfait — et qu'avant tout il faut de la vie. »

Sur le suffrage universel et les libertés publiques :

« ...Le suffrage universel est un jouet dont on se fatigue. Il ne faut pas le dire. Parce qu'il faut une religion pour le peuple. Mais c'est comme ça! Tristement, et avec l'expression de tous mes regrets... »

« ...Ce qui m'ennuie, c'est que je me suis battu toute la vie pour ces choses qu'on appelle la liberté de la presse, la liberté de la tribune, etc. Or, j'en arrive à croire que toutes ces libertés aboutissent au pire des esclavages qui est l'abrutissement. »

Sur l'hiver de la vie :

« ...Quand je suis assis sous ma grange et que j'ai la mer devant moi, j'ai véritablement la sensation d'appartenir à un univers dépeuplé. Il n'y a personne... Et ma survivance me pèse. »

Ceci, cela ajouteront à l'inoubliable expression que nous laisse la puissante personnalité disparue et dont, dans un magistral article de ce numéro, M. Raymond Poincaré évoque le souvenir. L'homme aura été diversement jugé, l'homme, pas le chef, le maître victorieux de la guerre, qui, du point de vue français, ne souffre pas de discussion.

Rappelons que lorsque, après la paix, Clemenceau part pour les Etats-Unis, Barrès, qui ne fut pas toujours son ami, le salua au nom de la Ligue des patriotes : « Que Dieu vous garde, président Clemenceau, vous qui demeurez une force spirituelle d'une espèce unique dans le monde, pour avoir été aux jours tragiques du va-tout, dans la France couverte de blessures, le cœur qui ne veut pas mourir! »

A ce chef de son destin, la France donnera la reconnaissance qu'elle doit aux hommes providentiels de son histoire.

Mais, à côté de cet homme de l'instant critique et sublime, l'homme tout seul demeurera par cette force presque surhumaine qui lui faisait défier les événements comme les actes, l'amitié comme la haine, et qui sera resté jusqu'au bout superbement et terriblement lui-même. — A. C.

Le Silence de M. Clemenceau, par Jean Martet, Albin Michel, éditeur. — Notons encore que, sur *la Vie et la mort de Clemenceau,* M. Léon Treich vient de publier (Editions des Portiques) un clair, fervent et souriant ouvrage d'une fort captivante lecture.

APRÈS LA MORT DE CLEMENCEAU

LA JOURNÉE DE GLORIFICATION DU 1er DÉCEMBRE

La fin d'un grand homme produit une sorte de stupeur. Vivant, il entre dans la légende. On oublie son origine terrestre et l' « on s'étonne de ce que ce mortel soit mort... »

Cette semaine qui va du 24 novembre au 1er décembre, de l'agonie de Clemenceau à la marche des anciens combattants vers l'Arc de Triomphe, s'est trouvée imprégnée de cette atmosphère funèbre — regrets, inquiétudes, tristesses — qui enveloppe les deuils publics. Les journaux étaient pleins de lui, et ceux qui les lisaient ne voulaient point y voir autre chose ; c'est encore à lui que revenaient les conversations particulières ; toujours à lui qu'allaient, invinciblement, les pensées, sollicitées par ce bruit confus et vaste que fait la douleur d'un peuple.

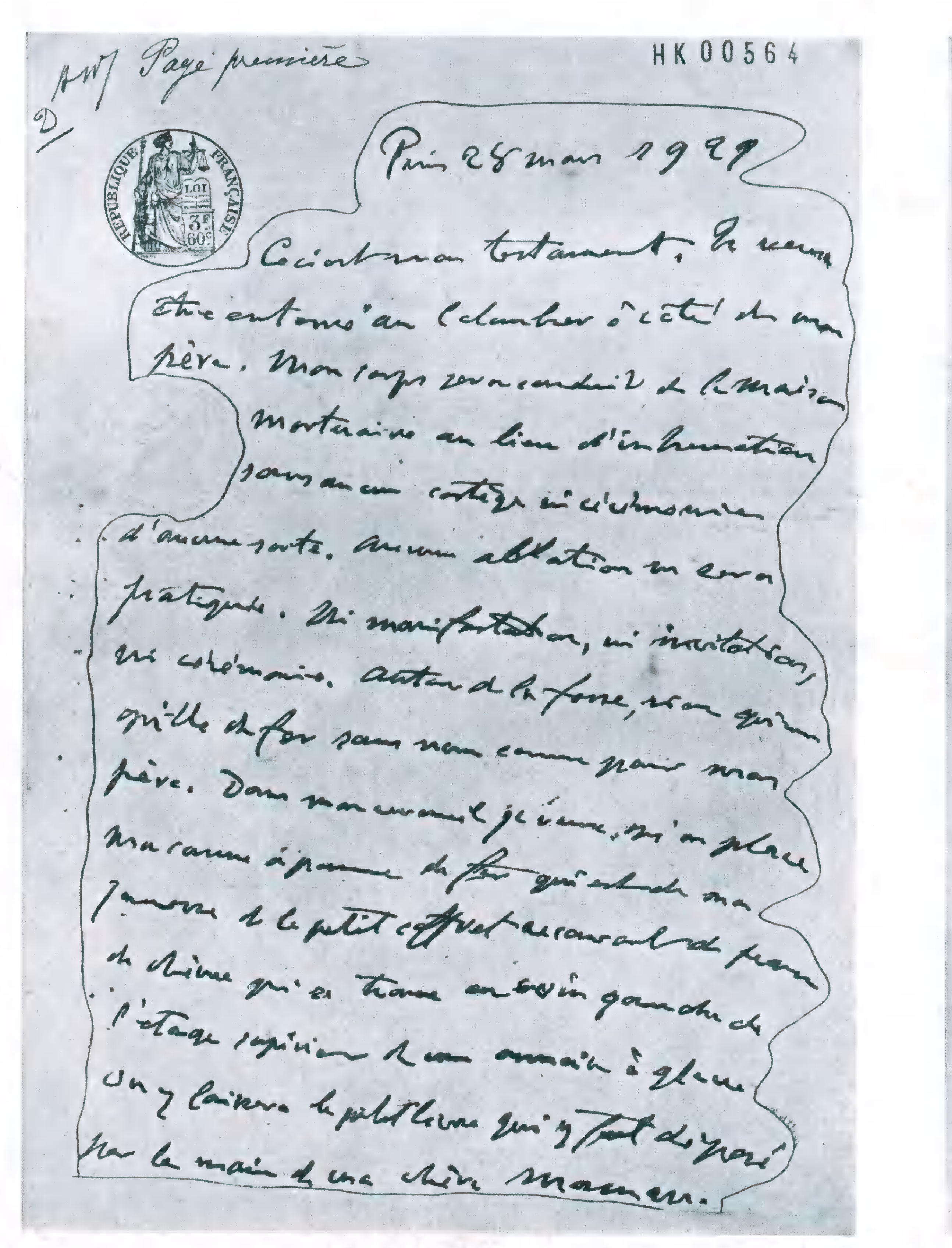
Et puis, brusquement, il semble que tout se soit éclairé. Le deuil national a changé d'accent. Et si les regrets sont restés, le souvenir a revêtu une forme plus mâle et plus sereine. Nous avions cheminé six jours entre des murs tendus de noir et voici que, le septième, nous avons aperçu, à l'extrémité de la route, l'arche rayonnante dédiée par la Patrie au Triomphe.

⁂

Au lendemain de la mort de Clemenceau, le gouvernement, à défaut des funérailles nationales refusées par l'illustre vieillard — dont le testament reproduit ci-après est formel — décidait de lui décerner un exceptionnel hommage : les anciens combattants, groupés en cortège, montant vers l'Arc de l'Etoile et franchissant la voûte pour unir dans une même pensée le Soldat inconnu, humble artisan de la défaite allemande, et le glorieux civil qui a forgé la victoire. Idée belle, simple et grande dont la réalisation a été parfaite.

Nos ancêtres de 1790 et 1791 parlaient à tout propos de l'autel de la Patrie. Nous en parlons moins, mais nous l'avons pratiquement instauré. Il est, presque à l'extrémité de la Ville, sous l'Arc conçu par Napoléon, et rien n'y manque : ni la flamme, ni la pierre sacrée, ni la victime. Et c'est pourquoi il convient que toute cérémonie nationale trouve là son inspiration et son cadre.

L'air, en ce dimanche de 1er décembre, a la douceur d'un printemps. Un ciel léger de l'Ile-de-France, tendu de blanc, de gris et de bleu pâle. L'avenue des Champs-Elysées se pare de teintes adoucies et voilées, tandis qu'au loin, détaché puissamment, l'Arc apparaît dans une lumière dorée qui se fane et se décolore. Il fait très doux ; c'est un de ces matins d'exception où la joie de vivre devient sensible. Quel calme ! Il semble



AW Page première

HK 00564

D

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE LOI 3F 60c

Paris 28 mars 1929

Ceci est mon testament. Je veux être enterré à côté de mon père. Mon corps sera conduit de la maison mortuaire au lieu d'inhumation sans aucun cortège ni cérémonie d'aucune sorte. Aucune ablation ne sera pratiquée. Ni manifestation, ni invitation, ni cérémonie. Autour de la fosse, seulement la grille de fer sans nom comme pour mon père. Dans mon cercueil je veux qu'on place ma canne à pomme de fer qui a fait ma jeunesse et le petit coffret recouvert de peau de chèvre qui se trouve au coin gauche de l'étage supérieur de mon armoire à glace. On y laissera le petit livre qui y fut déposé par la main de ma chère maman.

AW Page deuxième

Enfin on y joindra deux petits bouquets de fleurs desséchées qui sont sur la cheminée de la chambre qui donne accès dans le jardin. On mettra le petit bouquet dans l'étui qui contient le grand et le tout sera déposé à côté de moi.

Je nomme mon très cher ami Nicolas Piétri mon exécuteur testamentaire en lui adjoignant Me Tarrouin avocat, mon fils Michel, et je les remercie de la peine que cela pourra leur donner.

Fait à Paris le 28 mars 1929

G Clemenceau

[illegible]
Président du Tribunal Civil de la Seine.
Paris, le 25 novembre 1929
A Wattinne

Codicille au testament de Clemenceau adressé à M. Nicolas Piétri, déposé en l'étude de Me Lanquest, notaire à Paris, et contresigné par le président du Tribunal Civil de la Seine, M. A. Wattinne.

Le trait continu qui cerne le texte a été, selon l'usage, tracé par le président du Tribunal Civil pour empêcher toute addition. — *(Fac-similé légèrement réduit du document autographe.)*

COMMENT CLEMENCEAU AVAIT RÉGLÉ SES OBSÈQUES

Le coffret auquel Clemencau fait allusion (1er feuillet) lui avait été donné par sa mère lorsqu'il était tout jeune. Elle le lui reprenait ensuite et le lui redonnait à chaque anniversaire, chargé de quelques francs ou d'un souvenir. C'est ainsi qu'un jour il reçut une édition de 1828 du *Mariage de Figaro*. C'est ce livre et ce coffret qu'il a voulus dans son cercueil.

Quant aux fleurs (2e feuillet), elles lui avaient été données quelques jours avant l'offensive allemande des 15-17 juillet 1918 sur le front de Champagne : Clemenceau — informé de la nouvelle tactique adoptée par le général Pétain et qui consistait à laisser en première ligne un rideau de faibles éléments destinés à opposer quelque résistance mais à être facilement traversés pour que l'ennemi, mis en confiance, vînt se briser contre la deuxième ligne très fortement organisée — eut à cœur de voir les troupes qui allaient être ainsi sacrifiées. Comme il passait devant un groupe de sous-officiers, un des hommes qui allaient mourir le lendemain lui offrit quelques fleurs. Clemenceau, ému jusqu'aux larmes, dit à ces braves : « Mes enfants, ces fleurs iront avec moi dans mon cercueil. » Il a tenu sa promesse.



LE SUPRÊME RETOUR AU PAYS NATAL. — La traversée nocturne de l'Ile-de-France par le cortège funèbre de Clemenceau.
En tête, le fourgon mortuaire suivi par les voitures de la famille et des intimes. — *Dessin de Georges Scott.*

que nous sortions d'un cauchemar et que nous respirions plus librement.

J'évoque les scènes d'il y a huit jours : le départ nocturne du tribun ; son voyage sur les routes de France ; l'arrivée au Colombier, sous une pluie rageuse, par des chemins défoncés et boueux ; l'inhumation parmi le tumulte des éléments déchaînés...

Quel changement de ton ! Là-bas, le dernier acte d'une existence orageuse et magnifique ; ici, le commencement d'une apothéose : Clemenceau recevant le triomphe et s'éveillant à l'immortalité !

Déjà, malgré l'heure presque matinale, la place de la Concorde s'anime : des rassemblements, un drapeau et, au pied de la statue de Strasbourg, leurs larges coques noires frémissant au vent, deux Alsaciennes en grand costume. A l'autre extrémité, devant la terrasse qui précède l'hôtel de la Reynière, des jeunes gens coiffés de calots, ceinturés de bleu, futurs élèves des grandes écoles.

Au long des Champs-Elysées, des groupes se forment : des civils, en pardessus, qui reprennent pour une journée la tournure de militaires. Çà et là, des camelots, des crieurs de journaux, des guidons, des étendards, des drapeaux et, sur la plupart des poitrines, des Croix de guerre, des Légion d'honneur, des Médailles militaires. Passé le Rond-Point, l'avenue Victor-Emmanuel-III apparaît comme un camp de concentration. C'est aux deux bords de la chaussée bientôt envahie un flot épais et sombre, mais ordonné, où chacun retrouve sa place comme au soir de la mobilisation.

Peu à peu, les troupes de la garnison de Paris arrivent : bleuets aux mines de béjaune, en capote et culotte horizon, coloniaux vêtus de kaki, gardes républicains éclatants, à cheval ou à pied, dragons, cuirassiers, artilleurs, pompiers. Toute la jeune armée est là, attentive et déférente, échelonnée de la Concorde à l'Etoile pour rendre les honneurs aux anciens qui vont défiler.

Une double haie fleurit la chaussée, tandis que la place de l'Etoile, complètement vide, est cernée d'un cordon de gardes dont les tuniques sombres, coupées de ceinturons blancs, dessinent une vivante parure de deuil...

Tout est prêt. Pas de buste sous les hautes voûtes triomphales — et c'est mieux ainsi. Il n'en devient que plus grand, cet hommage adressé à une âme et à un symbole !

⁂

Les ministres sont arrivés, et avec eux les autres personnages officiels : présidents du conseil général et du conseil municipal, gouverneur militaire de Paris, préfet de la Seine, préfet de police, bureaux des assemblées, etc. Le dernier, à 10 h. 50, le président de la République descend de voiture. Puis, encadré par les présidents du Sénat et de la Chambre, il s'avance, suivi des ministres, au-devant des combattants dont la colonne émerge à l'entrée de la place. Alors, le chef de l'Etat en tête, le cortège remonte vers l'Arc de Triomphe.

Le canon tonne. Les fronts se sont découverts et les faces penchées méditent. La minute de silence poigne les cœurs. Tout s'est immobilisé : les membres du gouvernement, les troupes, les combattants dont les batail-

Le cercueil, porté à bras d'homme et suivi des membres

Composition de L. POUZARGUES, d'après des doc





La montée des Champs-Élysées par les grands mutilés, le 1er décembre.

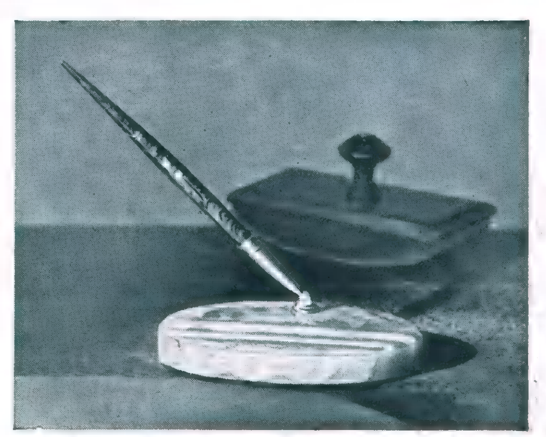


Une délégation d'anciens combattants se recueille devant la s


Greif
donnez à votre beauté
tout son eclat
grâce à
LA CRÈME DE BEAUTÉ
ET LA POUDRE DE BEAUTÉ
GIBBS
G



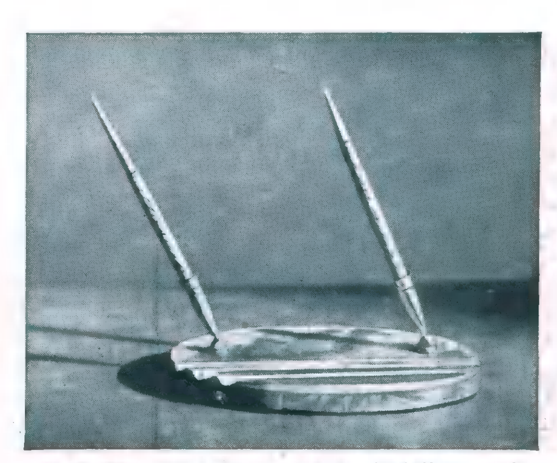
N° 7.500 -- "Éléphant" base tuya, sujet macassar, défenses ivoire, à partir de Frs : [illegible].



N° 6.300 -- base onyx vert du brésil, à partir de Frs : 485



N° 6.200 -- base onyx blanc du Mexique, à partir de Frs : 435.



N° 6.400 -- base onyx vert du Brésil avec 2 porte-plume, à partir de Frs : 820.





En vente dans toutes les bonnes papeteries
Pour le gros :



6, rue Monsigny, PARIS
14, rue Pt-Neuf, BRUXELLES
37, Bahnhofstrasse, ZURICH
4, Via Bossi, MILAN
7, Kacza, VARSOVIE

et toujours apprécié

L'ECRITOIRE WATERMAN possède un fourreau orientable en tous sens grâce à la genouillère spéciale sur laquelle il est articulé. On peut ainsi lui donner la position désirée, où il est préférable de le laisser pour que l'on puisse saisir le porte-plume d'un geste automatique.

Bien en main, le porte-plume, d'une décoration sobre, possède toutes les qualités qui ont fait depuis 46 ans la réputation de l'Ideal WATERMAN.

La parfaite harmonie de l'ensemble ajoute encore au cachet de ces réalisations et fait de l'ECRITOIRE WATERMAN la plus élégante de toutes*.

* *écritoire : substantif féminin.*



FAVORI DE L'ÉLÉGANTE

LE GANT

NEYRET

GANT DE TISSU

EST EN VENTE DANS LE MONDE ENTIER

GRAND VIN rouge

Jusqu'aux pâtisseries gardez le "GEISWEILER" Grand Vin rouge sur votre table. Il n'est rien de tel qu'un fromage de haut goût pour faire "chanter" ce vin magnifique.

Qu'il y ait toujours en votre cave, demandez toujours au Restaurant le Bourgogne "GEISWEILER".

GEISWEILER

l'âme même de la Bourgogne.

Grand vin (1921) et Réserve (1919 et 1921)

Geisweiler et Fils, Négociants à Nuits-Saint-Georges

LES CROQUIS DE LA SEMAINE, par Henriot.



— Voilà plus de deux semaines qu'il vient chaque jour peindre ces ruines... Faut-il qu'il ait du temps à perdre !
— C'est peut-être l'architecte.



— Vous n'êtes pas pêcheur, vous, monsieur ?
— Non... non... moi je suis poète.
— J'espère que vos vers vous rapportent plus que les miens.



La lecture du journal.
— Qui a-t-on encore assassiné ce matin ?



— Avançons prudemment dans le bois.
— Il y a du gibier ?
— Non, non, mais il y a beaucoup de chasseurs.



— Ah ! les cancans de notre petite ville ! Quand c'est vrai, tant pis... et quand c'est faux, c'est bien ennuyeux...

"LE SYLVE"

ateliers & galeries d'Art du grand magasin du meuble

AU BÛCHERON

10, rue de rivoli — Paris



« Ce salon d'érable blanc dans un décor beige et rose, ce bureau d'érable blanc dans un ensemble vert jade et gris et cette salle à manger d'ébène macassar et de métal poli ont été composés par l'architecte Michel Dufet, décorateur du Grand Magasin du Meuble ».



SOYEZ CELUI QUE L'ON ENVIE

Cette phrase n'a rien d'un paradoxe.

Vous admettez qu'un homme intelligent, cultivé, artiste est plus sympathique qu'un être stupide et nul ; vous avez eu maintes fois l'occasion de constater qu'une personne possédant des qualités spéciales, un talent particulier était toujours remarquée et admirée. C'est, au régiment, le soldat qui « tape du piano » et groupe autour de lui la chambrée enthousiaste aussi bien que le pianiste célèbre qui, durant une soirée, tient tout le salon sous le charme ; le bon danseur, l'homme spirituel, le fin diseur sont partout recherchés ; le peintre, paisiblement installé devant son chevalet dans une vieille rue ou sur un coin de falaise, arrête bien malgré lui tous les passants. Partout l'artiste est entouré, admiré et envié.

A ce sujet, voulez-vous une histoire que notre collaborateur Avelot se plaisait fort à raconter ? « *Il y a quelques années, je déambulais en Algérie, disait-il, à la recherche de types nouveaux, savoureux et colorés. Me trouvant un jour dans une petite ville du sud, je m'étais installé dans un coin d'ombre, sur la place du marché, et, mon crayon bien affûté, je glanais du pittoresque : barbes patriarcales, bourricots miniatures, femmes voilées, burnous crasseux et superbes... et j'allais, vite, vite, notant d'abord et m'arrêtant de regarder pour dessiner ensuite. Quand, tout à coup... je m'aperçus que mon horizon était vide : tous mes modèles s'étaient évaporés comme gouttes d'eau sous le midi d'Alger... Je les retrouvai tous, dressés sur leurs orteils, le cou tendu et les yeux ronds, derrière et autour de moi, qui me regardaient dessiner. J'eus alors l'idée géniale, j'installai à vingt pas en face de moi un quelconque garçon de café, qui, sur mes instructions, prit l'attitude du dessinateur et se mit à barbouiller — Dieu sait quoi — sur un carton. Dix minutes plus tard, un nouveau rassemblement s'était formé autour du pseudo-artiste, je n'avais qu'à choisir dans le tas.* » Et Avelot concluait en riant : « *Voyez combien est grand, quelle que soit la latitude, le pouvoir attractif de l'artiste.* »

Ce très joli dessin est l'œuvre d'un de nos élèves après 10 mois d'études.

Pourquoi vous-même, en plus des grandes satisfactions que vous éprouveriez à savoir dessiner, pourquoi ne seriez-vous pas, vous aussi, entouré et envié de vos amis ?

Le dessin, comme toutes choses, s'apprend. Si, dans votre jeunesse, on vous avait mis dans les mains une bonne méthode, si l'on vous avait fait autant travailler pour apprendre à dessiner que pour apprendre à écrire, vous sauriez aujourd'hui dessiner... comme vous savez écrire.

Mais vous avez la possibilité de combler aujourd'hui cette lacune, car il existe actuellement une méthode qui vous permettra rapidement de dessiner en utilisant cette habileté graphique que vous possédez déjà, l'habileté que vous avez acquise en écrivant chaque jour.

Cette curieuse méthode peut se résumer en ceci : faire l'éducation de l'œil, perfectionner l'habileté de la main, apprendre à voir simple et à dessiner simple avec des lignes simples que tout le monde connaît et sait tracer.

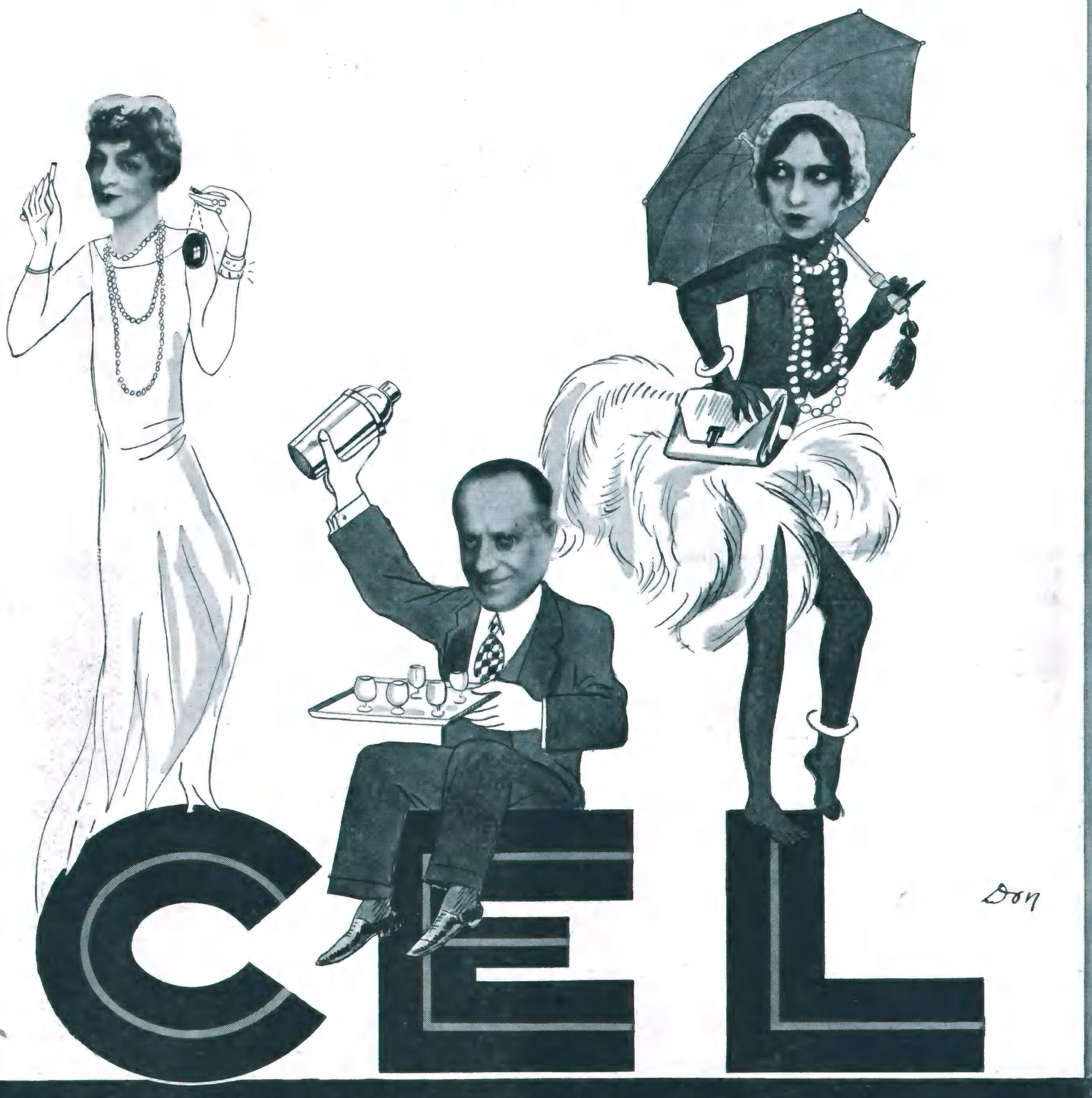
Quels que soient vos occupations, votre âge, votre lieu de résidence, rien ne vous empêchera de bénéficier de cette méthode, puisque notre école vous fera parvenir régulièrement par courrier les leçons particulières d'un de ses professeurs. De plus, ces professeurs dont l'École A. B. C. s'est assuré le concours étant tous des artistes professionnels notoires, vous profiterez de leur talent, de leur expérience et de leurs connaissances pratiques des multiples applications du dessin.

Après avoir acquis cette habileté de croquiste qui est si nécessaire, après avoir, sous leur direction, étudié le corps humain, la fleur, la perspective, le paysage, etc., vous vous perfectionnerez dans la technique de la plume, du pinceau, du crayon ou du burin et vous vous spécialiserez dans tel ou tel genre que vous aurez choisi : publicité, décoration, illustration, caricature, mode, etc. Alors vous arriverez à faire non seulement du dessin qui **plaît**, mais aussi, grâce à eux, du dessin qui s'emploie, qui se **vend**.

Un album luxueusement édité, illustré par nos élèves et contenant tous les renseignements désirables sur le programme et le fonctionnement de nos cours ainsi que les conditions d'inscription, est envoyé gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

N'hésitez pas à le réclamer aujourd'hui même à l'ÉCOLE A. B. C. DE DESSIN (Studio B 86) - PARIS, 12, rue Lincoln (8e).

étrennes



Shakers.
Tables automatiques.
Tête-à-tête.
Timbales.
Jardinières.
Vases.

Bijouterie

Montres hermétiques Lancel.
Bracelets et colliers.

Boites à poudre, argent, émail, laque.
Boutons manchettes.
Vanity.
Etuis cigarettes argent, émail, laque.
Montres sous-marines.

Maroquinerie - Voyage

Malles.
Mallettes.
Mallettes garnies.
Valises.

Articles de Fumeurs

Briquets automatiques Lancel.
Briquets Dunhill
Cendriers.
Coupe-cigares.
Coffrets cigares.
Coffrets cigarettes.
Fume-cigares.
Fume-cigarettes.
Pipes.
Pots à tabac.
Services fumeurs.

Divers

Agendas.
Bibelots Robj.
Boites à bridge.
Bonbonnières.
Eversharp.
Lumineux.
Pendules.
Pendulettes.
Réveils.
Serre-livres.
Stylos.
Stylophores.
Vaporisateurs pour le sac.
Waterman.

3,
Boulevard
des Italiens

Publ. Metzger et Halbronn, Paris



LES CONNAISSEURS SAVENT CHOISIR

Pour choisir un porte-plume réservoir les connaisseurs ne se contentent pas de l'opinion d'autrui ; ils tiennent à se rendre compte par eux-mêmes de la perfection de ce qu'ils achètent. Aussi, parmi tous ceux qu'on leur soumet, sont-ils tout spécialement séduits par les porte-plume réservoir Eversharp, qui répondent en effet aux exigences des plus avertis. Non seulement la plume est exceptionnelle, mais le remplissage automatique est rigoureusement étanche, le double capuchon de sécurité empêche tout suintement ; enfin le corps, grâce à son armature intérieure métallique, peut supporter sans dommage le poids d'un homme, même pour les modèles en ébonite. Soyez connaisseur ; avant d'acheter, rendez-vous compte.

Partout où vous verrez ce panonceau vous trouverez, offerte par des vendeurs compétents, la collection complète des articles Eversharp : Porte-plume réservoir, munis de tous les perfectionnements, depuis 85 francs, le fameux porte-plume réservoir à pointe individuelle Eversharp et n'oubliez pas que tous ces porte-plume peuvent être assortis à votre porte-mine Eversharp.



EVERSHARP



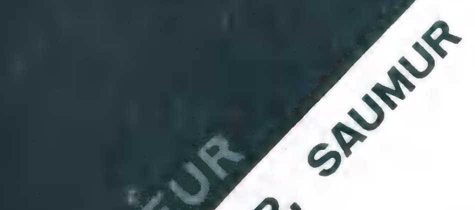
SAC MALLETTE
A
FERMETURE
ÉCLAIR



NÉCESSAIRE
DE TOILETTE
GARNITURE ARGENT
ET IVOIRE



ÉTUI
A CIGARETTES
ET PORTEFEUILLE
AGENDA
TRIMESTRIEL



COUVERTURE
FOURRURE
ET
SON ÉTUI



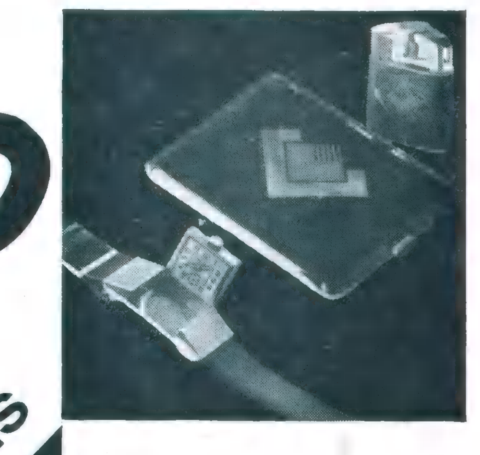
POUR MONSIEUR

BIARRITZ, CANNES, PAU, CHANTILLY, SAINT-CYR, SAUMUR

HERMÈS

SELLIER, 24, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, PARIS

POUR MADAME



TROUSSE
GARNITURE ARGENT

ÉTUI
A CIGARETTES
ET BRIQUET-LAQUE
MONTRE-CEINTURE
HERMÈS



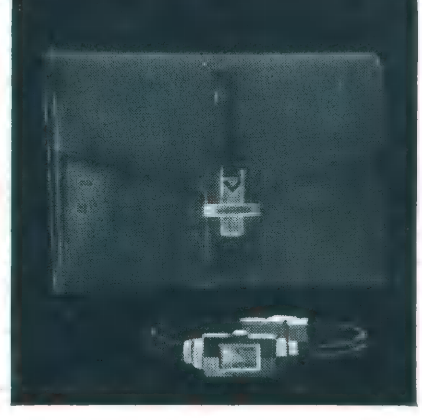


CANTINE
POUR L'AUTOMOBILE
GARNITURE
ARGENT MASSIF

MONTRE
OTOMATO-HERMÈS



SAC POCHETTE
"TALISMAN"
MONTRE-BRACELET



SAC
A POIGNÉE
"EUCLIDE"





VAPORISATEUR
de sac, moderne

Sans tube,
Sans poire,
Ne peut fuir,
Ne peut se dérégler.

Précieux et Pratique,
JOK est un bijou que possède toute femme élégante.

JOK

G. Lemoine

PARFUMEUR . PARIS

EN VENTE
GRANDS MAGASINS
et
toutes bonnes maisons.

Ch. Surreau

ODÉOLA

baby odéola régy

bijou odéola kriegelstein

est le plus artistique et le plus perfectionné des pianos pneumatiques

11 rue du quatre septembre
paris : téléphone louvre 31-15

SUCCURSALES
LILLE. 31 BOULEVARD DE LA LIBERTE
BRUXELLES 14 RUE D'ARENBERG
agents dans toutes les grandes villes de France et d'Algérie

AG. LEBEUF
l'atelier marcel arthaud

ANTIQUITÉS **SALVA FRÈRES** DÉCORATION

Meubles rustiques de choix
et
Reconstitution d'anciens domaines et de vieux intérieurs rustiques,
en notre Galerie d'Exposition :
13, rue des Sts-Pères
PARIS

Téléph. : Littré 21-60



Phot. Ed. Bourdier

VUE D'UNE DE NOS INSTALLATIONS

Boiseries anciennes, Sièges Louis XIV et Louis XV, Tapisseries
et
Installations anciennes du XVIII[e] siècle,
en notre nouvelle Galerie d'Exposition :
15, rue des Sts-Pères
PARIS

Téléph. : Littré 14-19

gabilla
parfums de luxe
Paris

LA VIERGE FOLLE

TANGO



à réglage automatique par un seul bouton.

FONCTIONNE SUR LE COURANT DU RÉSEAU

Appareil d'alimentation totale sur le secteur

Sans antenne

Plus d'antenne, plus de piles, plus d'accus, plus de connexions à établir, plus de fils embrouillés !

Mais une installation de T. S. F. complète, alimentée par le secteur, et entièrement logée dans un meuble élégant. Il suffit d'enfoncer la fiche de l'appareil d'alimentation dans une prise de courant ordinaire et de tourner un bouton pour faire défiler les émissions européennes.

Le "SYNCHRODYNE" est un modèle de poste unique en Europe, par son réglage automatique et la puissance et la pureté de ses auditions. Cet appareil est remboursé sans discussion dans le cas où il ne donnerait pas satisfaction après un essai de 8 jours.

DÉMONSTRATIONS GRATUITES A DOMICILE

Auditions tous les jours jusqu'à 18 h. 30 et en soirée les Mardi, Jeudi, Samedi de 21 h. à 23 h. — Catalogue franco.

Publicité A. GIORGI

RADIO-L.L.

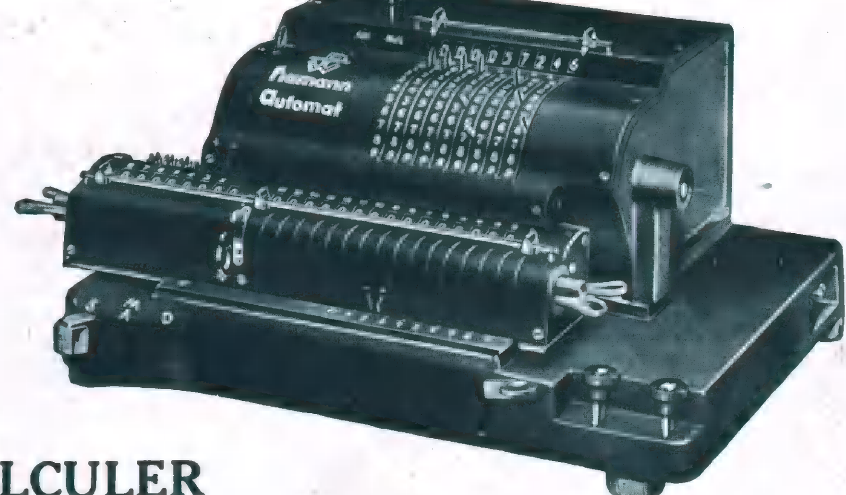
5, RUE DU CIRQUE, PARIS. TÉL. ÉLYSÉES 14-30, 14-31

des machines modernes

à rendement exceptionnel

que nous vous offrons d'essayer sans aucuns frais ni engagement.





MACHINES A CALCULER
ÉLECTRIQUES



BARRETT

IMPRIMANTE
pour l'addition et la multiplication.

La seule machine qui imprime réellement toutes les données et les résultats. Contrôle absolu.

HAMANN

TOUT-AUTOMATIQUE
la machine qui calcule toute seule...

Posez les facteurs, poussez la commande électrique, et le résultat apparait en un clin d'œil.



CORONA

MACHINE A ÉCRIRE
PORTATIVE
EN ETUI-VALISE





Modèles à 4 rangs de touches
(non pliant, 2 signes par touche)
Imprime 84 caractères.
Tous les perfectionnements des grosses machines.

Modèles à 3 rangs de touches
(3 signes par touche)
N° 30 : imprime 90 caractères.
SPÉCIAL " : imprime 84 caractères.

Tous les modèles **CORONA** sont livrés en étui-valise. Fini émail noir ou couleur, au choix. Modèles à partir de 1.450 fr.

Reprise en compte de machines usagées.

FACILITÉS DE PAIEMENT

Documentation gratuite sur demande.

La Compagnie Real
C. MAMET & Cie
59, rue de Richelieu, PARIS (2e)
Gutenberg 15-15 & 01-23 et Central 71-32.

COUPON A DÉTACHER

La Compagnie REAL, 59, rue de Richelieu — PARIS (2e)

Veuillez m'adresser, sans frais ni engagement pour moi, vos notices sur les machines..........

Nom.......... *Profession*..........

Adresse..........

POUR
L'ÉCLAIRAGE



POUR
LA RADIO

adopter les petites

VISSEAUX

qui font les grandes lumières
... et les belles auditions

P.A.L

Studio G. L. Manuel Frères



LE SFER 30
ET LE
RADIOLAVOX
50



1
PETIT CADRE
1
SEULE COMMANDE
1
PRISE DE COURANT

"Radiola"

79, BOULEVARD HAUSSMANN. PARIS

POSTES DE T.S.F. — PHONOS — DISQUES

POUR LES ÉTRENNES OFFREZ LES BEAUX LIVRES DE LA LIBRAIRIE

LAROUSSE



ALBUMS EN COULEURS

Pour les enfants de 6 à 10 ans.

Des albums dessinés par des artistes de talent et qui formeront le goût des enfants en les amusant.

NOUVEAUTÉS : *La Vie des Bêtes*, par C. Aman-Jean. — *Tom et Tim*, par L. Chaffurin, illustrations de Jane Berlandina. Chaque album : **12** fr.

PARUS PRÉCÉDEMMENT : *Alphabet en Images, Contes de Perrault* (2 albums), *Le Cheval enchanté, Les plus belles Chansons de France*, etc. Chaque album : **9** fr. **50**.

LIVRES BLEUS

Pour les enfants de 6 à 13 ans.

Volumes de grand format (18×25), artistiquement illustrés, revêtus d'un cartonnage bleu et or richement décoré.

NOUVEAUTÉS :

La Conquête de la Toison d'Or .. .. .. 1 vol.
Le Château Imaginaire. .. .. —
Le Tapis enchanté. .. .. —
Le Géant aux Cheveux d'Or .. .. .. —

Chaque volume : **12** fr.

LIVRES ROSES

Pour les enfants de 6 à 13 ans.

Contes et récits illustrés en couleurs. *Dix volumes* sous artistique cartonnage, contenant chacun huit numéros. Le volume : **6** fr. **75**.

Année 1929 (21e *série*) :
24 numéros dans un élégant étui .. .. **14** fr.
Abonnement 1930 (France et Col.) .. **13** fr.

CONTES ET GESTES HÉROÏQUES

Pour la jeunesse de 8 à 15 ans.

La Bible, l'Odyssée, les Chansons de geste, les grandes épopées de l'Histoire et de la Légende présentées à la jeunesse sous une forme simple mais littéraire, en d'élégants volumes artistiquement illustrés en noir et en couleurs.

NOUVEAUTÉS : *Récits des Temps bibliques*, 2e *série*, par Marie Butts, illustrations de S. d'Avène, 1 vol.

Macbeth, par R.-L. Gignoux, illustrations de Max. Vox, 1 vol.

PARUS PRÉCÉDEMMENT : *Le Retour d'Ulysse, Roland le vaillant paladin, Le Cid Campeador*, etc. Chaque vol., couverture en couleurs : **12** fr. ; cartonnage or et couleurs : **18** fr.

CONTES ET ROMANS POUR TOUS

Pour tous les âges, des romans originaux, littéraires, inédits pour la plupart : *Œuvres de Kipling, Mac Orlan, J. Conrad, H. Bernay*, etc. Le vol. de 250 pages, reliure beige et or ou rouge et or : **6** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A LA LIBRAIRIE LAROUSSE
13 à 21, *rue Montparnasse, Paris* 6e.

DICTIONNAIRES LAROUSSE

Des ouvrages universellement réputés, qu'on offre de plus en plus au jour de l'an : ce sont des étrennes qui serviront et qui dureront. Splendides volumes, magnifiquement illustrés et artistiquement reliés.

Larousse du XXe siècle, en six volumes (en cours de publication). *Deux volumes parus* : le volume relié, **265** fr., payables en douze mois, ou **245** fr. comptant. *Prix de faveur jusqu'au* 31 *janvier, pour le Tome III*, si on souscrit à l'ouvrage complet (demander conditions et fascicule spécimen).

Larousse Universel, en deux volumes : **315** fr., payables **25** fr. par mois, ou **300** fr. au comptant.

Petits Dictionnaires Larousse, en un volume, à **34** fr., **26** fr., **20** fr. **50**, **16** fr. **50**, etc.

Larousse Ménager, en un volume : **210** fr., payables **15** fr. par mois, ou **195** fr. comptant (recommandé pour les femmes et jeunes filles).

Larousse Médical, en un volume : **195** fr., payables **15** fr. par mois, ou **180** fr. comptant.

Larousse Commercial, en un volume (*en cours de publication*) : **210** fr., payables **15** fr. par mois, ou **200** fr. comptant (livrable en avril 1930).

Larousse Agricole, en deux volumes : **315** fr., payables **25** fr. par mois, ou **300** fr. comptant.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE

De splendides ouvrages, luxueusement édités dans un grand format (32×25), illustrés par les procédés les plus modernes, contenant de nombreuses planches en noir et en couleurs et revêtus de reliures originales de Coulon, Auriol, etc.

NOUVEAUTÉ : *Histoire de l'Armée française*, par le Colonel Revol. Relié : **165** fr., payables **15** fr. par mois, ou **155** fr. comptant.

PARUS PRÉCÉDEMMENT : *Littérature française Bédier et Hazard*, en 2 vol. — *Nouvel Atlas Larousse*. — *Les Etats-Unis*. — *Paris et ses environs*. — *Histoire générale des Peuples*, en 3 vol. — *L'Air et sa conquête*. — *Histoire naturelle* en 2 vol., etc.

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE

La plus élégante collection des chefs-d'œuvre des grands écrivains : *Œuvres de Lamartine, Musset, Balzac, Théophile Gautier, Stendhal, Baudelaire*, etc. Le volume, couverture de luxe rempliée : **10** fr. (demander prix des reliures).

PÉRIODIQUES

Larousse Mensuel illustré. Un an (France) : **44** fr. Sept volumes en vente (années 1907-1928).

Les Nouvelles littéraires. Un an (France) : **37** fr.

L'Art vivant. Un an (France) : **106** fr. ; édition de luxe : **170** fr. — En vente : années 1925 à 1928.

Le Journal des Voyages. Un an (France) : **45** fr. Huit volumes en vente. Chaque volume : **30** fr.

L'Age heureux, le journal de la jeunesse de 10 à 15 ans. Un an (France) : **30** fr. Neuf vol. à **20** fr.

CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE.

DRAEGER.


Joyeux Noël, jolie Madame!
Joindre l'utile à l'agréable, c'est le moyen de plaire.
Offrir à une élégante des flacons de "4711" Eau de Cologne, c'est lui donner la possibilité de garder sa jeunesse, de vaincre l'effet des frimas, les fatigues de l'existence mondaine et de révéler son passage par le charme d'un parfum délicat.
Notre époque vertigineuse exige un stimulant: La "4711" et les produits de la même marque sont, pour la femme moderne, des gardiens de sa beauté.
S'assurer de la Marque déposée "4711" sur Etiquette Bleu-Or, garantie d'un produit universellement réputé.
Maison "4711" fondée en 1792.
En France: Paris (Asnières), 85, Quai d'Asnières, Louis Deceuninck. - Tél.: Grésillons 819.
D'EAU DE COLOGNE
4711
No. 4711. Véritable Eau de Cologne

Pour obliger vos amis à penser à vous



Voulez-vous être sûr de leur faire une surprise agréable ?

Offrez-leur un de nos luxueux écrins qui renferment le porte-plume et le porte-mine Parker Duofold. Certainement vous comblerez leurs voeux les plus osés, si en outre vous y joignez le pivostyle, car ce cadeau de l'effet le plus harmonieux ne représente pas moins de 25 années de confort.

Il ne sera pas de jour qu'ils n'aient à écrire, pas une journée ne s'écoulera sans qu'ils se souviennent de vous avec reconnaissance, pour la commodité et le plaisir que vous leur procurerez ainsi.

Par ses conceptions toutes nouvelles, l'emploi d'autres matières Parker Duofold a révolutionné l'art d'écrire.

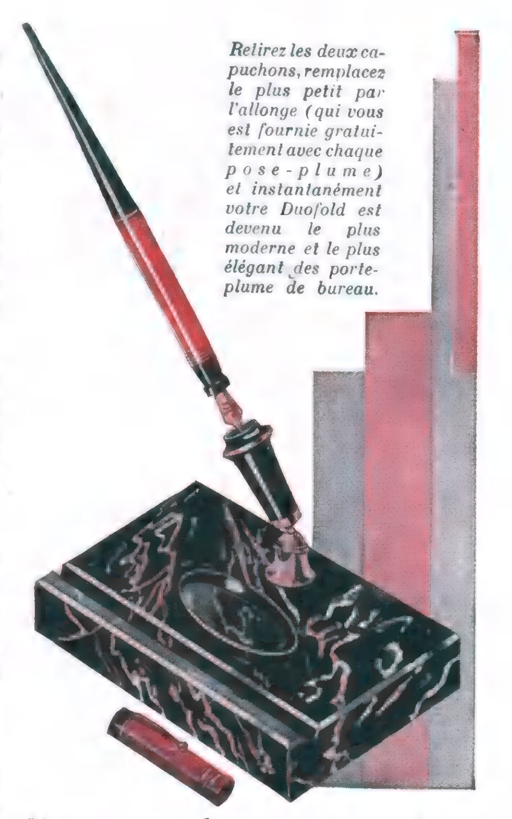
Le remplissage se fait par une simple pression sur un bouton élégamment dissimulé, ce procédé est sûr et rapide, bien que nos réservoirs en Permanite contiennent deux fois autant d'encre que la plupart des autres, ils sont 28% plus légers que l'ébonite.

La plume épaisse et massive est en or 18 carats avec fortes pointes d'iridium, faite suivant une conception toute nouvelle elle procure une sensation de légèreté et de douceur inconnue jusqu'à ce jour ; on peut affirmer qu'elle supprime totalement la fatigue.

Faites vous soumettre l'assortiment complet de nos tailles et de nos couleurs ravissantes rappelant les laques les plus fameuses : Rouge, Jaune Mandarin, Vert jade, Lapis Lazuli ou Noir. Sûrement l'une d'elle s'assortira avec la toilette préférée que vous connaissez, ne trouvera-t-on pas là une attention particulièrement délicate.

Mais si vous hésitez sur le choix de la couleur, voyez nos Perlenacre aux reflets chatoyants, ils conviennent à tous et à toutes.

Vente en gros seulement :
W. H. SMITH & SON,
26, Rue de la Pépinière,
Paris (8e).



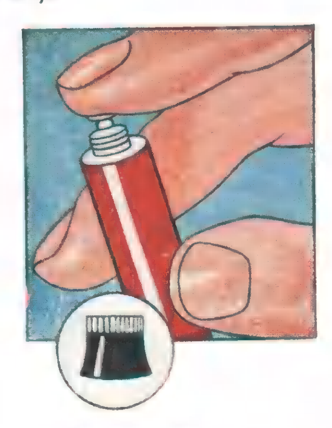
Relirez les deux capuchons, remplacez le plus petit par l'allonge (qui vous est fournie gratuitement avec chaque pose-plume) et instantanément votre Duofold est devenu le plus moderne et le plus élégant des porte-plume de bureau.

Nos porte-plume, porte-mines, pivostyles sont en vente dans toutes les maisons de papeterie, de spécialistes en porte-plume réservoirs et magasins de nouveautés.

Porte-plume	Senior	-	Frs. 290
„ „	Spécial	-	Frs. 240
„ „	Junior	-	Frs. 190
„ „	Dame	-	Frs. 190
Porte-mine	Senior	-	Frs. 190
„ „	Spécial	-	Frs. 150
„ „	Junior	-	Frs. 125
„ „	Dame	-	Frs. 125

Un grand choix de pivostyles avec socles simples ou luxueux vous offre un moyen de faire un cadeau original.

Voici " LE JOUR DE L'AN " Pensez-y.



Bouton de remplissage protégé par capuchon. Pas de levier s'accrochant aux vêtements et souillant ceux-ci d'encre. Le plus simple et le plus pratique des systèmes de remplissage.

Parker Duofold Duette Porte-plume et porte-mine assortis en un joli écrin ou pochette en cuir. Le prix d'un Duette quelconque est rapidement établi en additionnant le coût du porte-plume et du porte-mine désirés.

Parker

Parker Duofold

Porte-plume - Porte-mines - Pivostyles.



First International



LA PREMIÈRE MA

"SWAN" colorés longs avec agrafe ou courts avec anneau
modèle luxe...... 220 Frs
modèle pastel..... 170 Frs

Depuis 1843, les puissantes usines de **"Mabie Todd & C° Ltd"** fabriquent à Londres, Liverpool et New-York, des millions de porte-plume qui font l'admiration du monde entier par leur qualité de bon fonctionnement et d'élégance.

L'outillage de ces usines, le personnel d'élite et les matières premières employées permettent d'obtenir le porte-plume parfait caractérisé surtout par sa plume véritablement inusable.

C'est d'ailleurs **Mr. J. I. Hawkins** apparenté en ligne directe avec **"Mabie Todd & C° Ltd"** qui découvrit en 1834 les moyens d'employer l'iridium pour la fabrication des plumes en or. Depuis cette date, des perfectionnements nombreux ont naturellement été apportés, de telle sorte que les plumes "Swan" sont actuellement considérées comme les meilleures plumes du monde.

Tous les porte-plume "Swan" joignent à leur qualité d'élégance et de fini, une garantie **illimitée** de bon fonctionnement.

Il existe un porte-mine **"FYNE-POYNT"** assorti à...

AGENCES :

PARIS
ROTTERDAM
BARCELONE
SYDNEY
WELLINGTON
CAPE TOWN
JOHANNESBURG

Plume pour chaque écriture.

"SW

Eternal 444...........	280 Frs
— 644...........	310 —
— 844...........	365 —

en noir, rouge ou flammé rouge et noir.

Agence Générale : POLAK Frères,

FABRICANTS : MABIE, TODD & C

RQUE DU MONDE



Automatique noir, ou flammé rouge et noir. . . . . . 85 Frs
Modèle plus mince également en couleur. . . . . 75 Frs

...chaque "SWAN" en écrin complet à partir de : 205 Frs

A chacun son stylo !

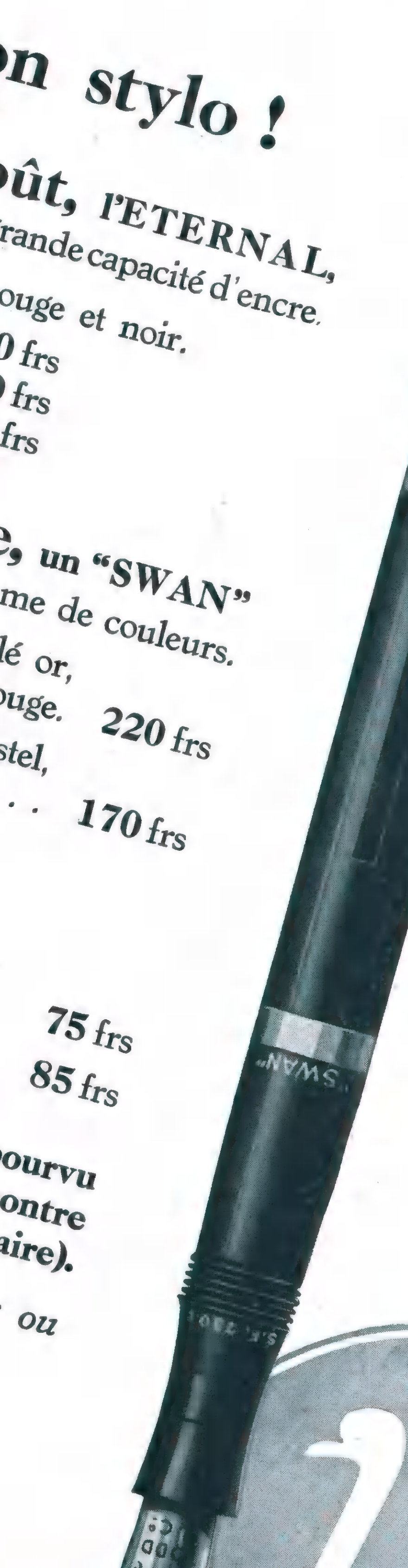
Pour l'homme de goût, l'ETERNAL,
avec sa fameuse plume inusable et sa grande capacité d'encre.
En noir, rouge ou flammé rouge et noir.
Modèle 444 . . . **280 frs**
» 644 . . . **310 frs**
» 844 . . . **365 frs**

Pour la femme élégante, un "SWAN"
coloré, choisi dans une harmonieuse gamme de couleurs.
Modèle court avec anneau et bagues doublé or,
vert jade, lapis lazuli, noir et jade, orange et rouge. **220 frs**
Modèle court avec anneau doublé, teintes pastel,
lavande, bleu ciel, vert nil, corail, lie de vin . . . **170 frs**

Pour tous :
le "SWAN" automatique standard, en noir - flammé rouge et noir - ou en couleurs . . . . . . **75 frs**
Modèle plus gros en noir ou flammé rouge et noir. **85 frs**

Si vous avez un vieux stylo, même cassé, pourvu qu'il soit muni d'une plume or, échangez-le contre un "Swan" avec 25 % de réduction (temporaire).

Demandez tous renseignements à votre papetier ou à un spécialiste du stylo.



USINES :
LONDRES
LIVERPOOL
NEW-YORK

SUCCURSALES :
BRUXELLES
MANCHESTER
ZURICH
CHICAGO

AN"

Catalogue illustré sur demande.

7, rue des Petits-Hôtels, PARIS-10e
.td, " SWAN HOUSE ", LONDON, W. I.

Automatique, levier invisible, 3 bandes doublé or, en noir ou flammé rouge et noir :
modèle 130 *(court et long)*. . . . . . . **120 Frs**
— 230 *(long)*. . . . . **140 —**
— 230 avec agrafe *(long)* . . . . **160 —**

ROUARD

34. AVENUE DE L'OPÉRA - PARIS

LA MAISON DU SERVICE DE TABLE ET DU CADEAU
QUE L'ON SOUHAITE RECEVOIR

ET

Votre Fournisseur habituel en Province

présentent

Les Créations récentes
DE LA
MANUFACTURE NATIONALE DE PORCELAINE
DE

BING & GRØNDAHL



COPENHAGUE
1853 - 1930





La Nouvelle Porcelaine

CELADON

DE

THÉODORE HAVILAND



WEDGWOOD

1730 - 1930

LE VASE PORTLAND

NOS BELLES FABRICATIONS

LA TOILE DE SOIE

Une jolie robe et une jolie femme, celle-ci vêtue de celle-là, forment une harmonie à laquelle nul n'est insensible. Il s'en dégage une note d'art vivant pénétrante, un souffle de poème qui sollicitent l'esprit le plus prosaïque et le passant le plus indifférent. Les petits ramoneurs admiraient Mme Récamier. Et rien, dit l'histoire, ne touchait Mme Récamier davantage que l'hommage lapidaire ou muet des petits ramoneurs.

On dira que Phryné a triomphé sans voiles. Mais combien, cependant, les voiles ajoutent à la beauté — à la beauté même des plus parfaites. C'est pourquoi, depuis les origines, l'art et l'industrie ont uni leurs efforts en faveur du vêtement et de la parure de la



La toile de soie triomphante : robe en « Petite Reine », de Jane Regny. — *Phot. Luigi Diaz.*



M. Paul Bernard, de l'Athénée, en pyjama de « Toile Deauville » mastic, de Poirier.

femme. Le ciel bienveillant qui a créé pour celle-ci la pierre précieuse dans les entrailles du sol et la perle opaline au sein profond des mers, qui a pourvu les bêtes des contrées glaciales et quelques-unes, même, des pays tempérés, de chaudes et molles fourrures, pour qu'elle pût les en dépouiller afin d'en recouvrir la rondeur tendre de ses épaules — le ciel, à n'en pas douter, a fait plus encore pour les filles d'Eve, en dotant la terre d'une chenille miraculeuse, d'un ver, le ver à soie.

En Chine où son élevage est en honneur depuis une époque qui se perd dans la nuit opaque des temps, le ver à soie est l'objet d'une vénération extrême qui le met au niveau d'une sorte de petite divinité secondaire. Dans certaines régions il est révérencieusement désigné du nom de *pao-pao*, qui signifie « deux fois précieux. » Et deux fois, n'est pas assez dire. Pour un éleveur céleste, le ver à soie est mille fois précieux. Un éleveur céleste ne quittera pas pour quelques jours sa demeure sans être allé saluer humblement ses minuscules pensionnaires et les avoir priés, avec de respectueuses circonlocutions oratoires, de donner leur agrément à son absence. Ce rite dévotieux a pour effet, paraît-il, d'éloigner des bestioles les risques de maladie.



Le triage des cocons dans un « élevage » nippon. — *Phot. Koch.*

En France, dans nos magnaneries, si l'on manifeste moins d'égards au ver du bombyx, on l'entoure précautionneusement de soins inimaginables. Le petit animal, s'en douterait-on, est assez encombrant. L'éclosion et l'épanouissement normal de 25 grammes d'œufs, quantité qui renferme en puissance de 35.000 à 37.000 vers à gros cocons, et de 45.000 à 50.000 vers à petits cocons, exigent une surface d'au moins 60 mètres carrés. Il est, en outre, effroyablement gourmand. Il se nourrit au point de devenir très vite obèse. Le poids de 36.000 vers à gros cocons frais éclos est exactement de



Une création Cadolle : pyjama en « Petite Reine » décorée. *Phot. Henri Manuel.*

17 grammes. Après cinq semaines, ils pèsent 161 kilogrammes. C'est assez dire s'ils se sont gorgés sans discrétion de feuilles de mûrier.

On a conté, à cette place, l'an passé, comment le ver constituait son cocon d'un fil sans fin si solide que le cocon ne peut être rompu à la main. On a dit par quels stades d'opérations et de préparations lentes, prudentes, méticuleuses, savantes, passait ce fil merveilleux avant d'être confié au métier qui le transforme en tissu étincelant, en velours lumineux et souple et notamment en cette toile de soie adoptée avec un enthousiasme réfléchi, pour ses nombreux avantages, par la mode contemporaine, et dont les grands tisseurs lyonnais, Chatillon, Mouly, Roussel, ont réalisé des types devenus les modèles spécifiques de la toile de soie française sur les marchés du monde.



Le travail à domicile de la soie au Japon : le dévidage. — *Phot. Koch.*

La toile de soie « Petite Reine » et sa cadette la « Toile Deauville », en effet, ont déjà littéralement fait le tour du monde. La délicate finesse et l'inimitable grain de ces deux créations remarquables qui font le légitime orgueil des tissages Chatillon, Mouly, Roussel, les ont rapidement imposées au choix de la haute couture et les font rechercher pour les toilettes où l'élégance doit être accompagnée de simplicité, pour les dessous féminins et les vêtements d'enfants. A leur cachet seyant, à leur rare résistance, ces toiles de soie joignent l'appréciable qualité de se prêter au lavage à peu près indéfiniment et sans aucun dommage. Elles ont aussi le mérite peu commun de nos jours d'être d'un prix abordable. En raison de son épaisseur la « Toile Deauville » est surtout utilisée pour le pyjama, la chemise d'homme et la robe de sport.

Disposant d'un merveilleux outillage et d'un personnel spécialisé, les usines Chatillon, Mouly, Roussel apportent à leurs opérations des soins et une minutie exemplaires. Toute pièce sortant de la teinture, en particulier, est soumise à un scrupuleux examen. Qu'elle donne lieu à la moindre critique, qu'elle présente une tache insignifiante ou accuse le plus petit défaut de contexture, que son coloris ne soit pas réellement « franc », elle sera impitoyablement rejetée.

C'est là une méthode de travail toute française. Il faut aux productions délicates un sens et un sentiment de la perfection, un amour naturel du « fini » et une virtuosité manuelle que l'on ne rencontre réunis que sous notre vieux ciel. Puisque l'occasion s'en présente, rendons-nous cet hommage. Nous n'avons que trop tendance, bien souvent, à nous décrier. — C. B.



Mlle Ginette Maddie, en robe de « Petite Reine » beige, de Poirier. — *Phot. G.-L. Manuel.*



Pour les « moins de 12 ans » : robe en « Petite Reine » saumon, de Brisac.

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Bécassine est l'une des créations très populaires des éditeurs Gautier-Languereau. Chaque année, les nouvelles aventures de Bécassine font la joie de la jeunesse. Il y a eu aussi un *Alphabet de Bécassine*. *Bécassine maîtresse d'école*, par Caumery, illustrations de J.-P. Pinchon (11 fr.) est la suite et le complément de cet alphabet. Les enfants familiarisés par celui-ci avec l'aspect et le son des lettres, les enfants commençant à lire trouveront dans ce nouvel album un texte un peu plus développé, et donc mieux en rapport avec leur science naissante. Ils y trouveront aussi cette excitation au désir de lire qui a été à la base du succès obtenu par l'*Alphabet de Bécassine*. Au lieu de mots sans suite et de phrases sans liaison, une histoire aux péripéties renouvelées et amusantes, des images qui suivent et commentent les épisodes avec esprit, voilà ce que *Bécassine maîtresse d'école* apporte à son jeune public.



Bécassine (par Pinchon).

Chacune des légendes grave dans l'esprit de l'enfant la lettre prédominante. Il épelle quelques mots, puis d'autres, puis tous. Bientôt il sait lire parce qu'il a eu le désir de savoir lire. Telle est l'école où Bécassine professe.

Miloula la négrillonne est un autre bel album illustré en couleurs (13 fr.).

Sara, petite négresse trouvée errante dans la brousse, fait la joie de tout le village africain dont les habitants l'ont adoptée. Vraie petite sauvage, elle ne pense qu'à rire, à danser, à gambader en compagnie de Joko, son singe favori... Quelques mois plus tard, à Versailles, un officier français, sa femme, sa fille entourent une charmante négrillonne, Miloula, et la comblent de caresses : elle vient d'assurer leur fortune. On le devine, Sara et Miloula sont la même fillette à la peau sombre. Pourquoi elle a changé de nom, comment elle a quitté sa terre natale, l'aventure dramatique qui l'a fait adopter par le capitaine Chandor, grâce à quel secret elle peut lui payer sa dette de reconnaissance, voilà le thème de cette attachante histoire contée par Hellèle et illustrée par les charmantes aquarelles de R. de la Nézière.

Nane, policière nous montre son visage pensif sur la couverture de l'album où le texte d'André Lichtenberger s'illustre des amusants dessins d'Henry Morin (13 fr.). L'énigme dont la charmante Nane cherche la clef est d'importance. Vous saurez le mystère en suivant les épisodes imagés de l'album. Le style de M. André Lichtenberger est si vivant qu'on ne peut résister à son charme.

La bibliothèque de Suzette, dont on connaît la fraîche et riante couverture, nous offre cette année quatre nouveautés charmantes (chaque volume, 6 fr.) : *les Royaumes de la reine Marguerite*, par André Bruyère, illustrations de Le Rallic, *P'tit oiseau*, par Myriam Catalany, illustrations de H. Morin ; *Lisotte au nez camard*, par Georges Louza, illustrations de R. Giffrey ; *Napoléone*, par Jean Rosmer, qui nous conte l'histoire d'une rieuse et turbulente filleule de l'Empereur élevée au palais, chérie de l'impératrice Joséphine et capable de discerner les conspirations qui se nouent dans l'ombre autour du souverain.

Les illustrations de H. Thiriet ressuscitent joliment les costumes de l'époque.

La librairie Delagrave offre, selon sa bonne tradition, un choix varié de livres d'étrennes pour l'enfance et l'adolescence. *Les Contes de grand-père* (le volume cartonné : 10 francs), signés par M. Léon Pineau, recteur de l'Académie de Poitiers, sont de charmants récits mis par un esprit distingué et vigilant à la portée des jeunes intelligences en éveil : « Ce sont, a écrit M. Gaston Chérau, de petits chefs-d'œuvre, d'une qualité si exceptionnelle que je ne peux pas croire que je ne les ai pas entendus, assis sur un banc, rapportés par une bonne grand'mère ou un bon grand-père. »

Ernest Pérochon, qui sait conter pour les enfants, a écrit pour eux *le Livre des quatre saisons*. Au nombre des dix récits qui composent cet ouvrage, si joliment illustré par Ray-Lambert, *les Exploits de l'âne Tonkilaron, de l'ours blanc Rou-Grouf, de Merlan IV, les Aventures de Louhélie, l'Anguille* sont d'une lecture divertissante et instructive aussi, car l'auteur promène ses personnages au pôle Nord, à travers l'océan, à la montagne, à la plaine. Et que de gaieté dans ces pages !

La traduction des *Contes d'Andersen* ou plutôt l'adaptation due à Mme Mad. Giraud (br., 45 fr. ; rel., 68 fr.) est d'une élégance que met en valeur une illustration de M. Berty, un brillant coloriste.



Gravure extraite des *Contes d'Andersen*.

C'est une charmante histoire que celle de *Flore et Blanchefleur*, qui, selon la légende, furent les parents de Berthe aux grands pieds, mère de Charlemagne. Au moyen âge, le succès de ce roman fut immense ; il a été traduit dans la plupart des langues d'Europe.

Ce roman de jadis, raconté à nos enfants modernes par M. Gassies des Brulies (br., 15 fr. ; rel., 25 fr.), est illustré par M. Maurice Berty.

Totor au pays des abeilles, une fantaisie morale, par M. Champagne, avec des illustrations en couleur de Joë Hamman (cart., 18 fr.).

Totor, petit garçon désobéissant, n'aime pas beaucoup les abeilles. Mais un jour elles le font prisonnier et, dans la ruche, Totor a le loisir de réfléchir sur sa conduite. Heureusement que ce petit drame de l'enfance imprudente n'était qu'un rêve !

Et voici un bel album : *Quand nos grands capitaines étaient petits* (rel., 28 fr.), texte d'Emile Hinzelin, illustrations de Job. Ce sont de jolies anecdotes sur Du Guesclin, Bayard, Condé, Turenne, Maurice de Saxe, Hoche, Bonaparte et Foch.

Pour les grandes personnes, la Bibliothèque Delagrave des « Belles Œuvres » s'enrichit cette année du *Dominique* de Fromentin (br., 40 fr. ; rel., 60 fr.), livre célèbre et justement célèbre que l'on doit trouver dans toutes les bibliothèques et que l'on ne cesse de représenter dans des éditions de luxe. L'illustrateur de ce beau volume Delagrave, M. J.-M. Soulas, s'est déjà signalé à l'attention des bibliophiles. Ses dessins sont sobres, vigoureux, expressifs.

Les *Œuvres choisies de Ch. Baudelaire* (br., 12 fr. ; rel., 28 fr.) nous sont présentées par M. Paul Dimoff, bien connu par son édition des *Œuvres complètes d'André Chénier*. Il donne 83 des morceaux les plus beaux ; 9, empruntés à la plaquette des *Epaves*, viennent ensuite. Mais l'œuvre en prose de Baudelaire est aussi d'une grande importance ; M. Dimoff lui a consacré la plus grande partie du volume. *Le Jeune Enchanteur*, œuvre de jeunesse ; *les Curiosités esthétiques* et *l'Art romantique, les Paradis artificiels, Petits poèmes en prose*, telles sont les œuvres qui ont fourni la matière précieuse de 350 pages de texte. Une introduction retrace la vie du grand écrivain.

La librairie Henri Laurens fait, comme toujours, la part des petits dans ses nouveautés de décembre. — Dans les « Imageries françaises sur les thèmes français », *la Souris blanche* (br. 4 fr., cart. 7 fr.), d'Hégésippe Moreau, est illustrée par Henry

(*Voir la suite page XL.*)



Une gravure d'Henry Morin pour *la Souris blanche*.



SAVON YARDLEY
À LA LAVANDE

Depuis 1770 les élégantes l'ont adopté pour l'onctuosité de sa pâte qui caresse le visage ; toute votre personne, Madame, gardera longtemps son parfum.

Prix : 7 fr. 50

Parfum de lavande . . . 12 fr. 50, 20 fr., 35 fr.
Poudre de riz . . . . 12 fr.

Vendu par les meilleurs Parfumeurs, Coiffeurs, Magasins et par
VIVILLE-YARDLEY
24, Avenue de l'Opéra - Paris.



EN
GUIDANT
LE CHOIX
DE CEUX QUI
VEULENT VOUS
ÊTRE AGRÉABLES
VOUS LEUR FEREZ
PLAISIR AUTANT QU'A
VOUS-MÊME. DITES A VOS
PARENTS ET AMIS QU'ILS
TROUVERONT CHEZ VUITTON
LA RÉFÉRENCE EXACTE DE VOS
MODÈLES PERSONNELS D'ORFÈVRERIE, D'ÉCAILLE ET DE MAROQUINERIE, ET CHACUN SERA HEUREUX, EN TOUTE OCCASION, DE VOUS AIDER A COMPOSER VOTRE GARNITURE DE COIFFEUSE, VOTRE NÉCESSAIRE DE VOYAGE OU VOTRE TROUSSEAU DE MALLES.

LOUIS VUITTON

PARIS 70 CHAMPS-ELYSEES
NICE 12 AVENUE DE VERDUN
CANNES 10 RUE DES BELGES
VICHY 1 RUE DU PARC
LONDON 149 NEW BOND ST

A. S.-Publicité.

Échos et Communications

UNE SPÉCIALITÉ DE PARIS !

Malborough, 59, rue Saint-Lazare, de luxueux modèles, signés de la grande Couture, à des prix accessibles à toutes.

EPILATION.

Les poils et duvets superflus disparaissent pour toujours par l'électrolyse médicale qui, seule, en détruit la racine. Mlle Gaby (diplômée), 11, rue de l'Etoile, Paris. (Travaille elle-même.)

VIENT DE PARAITRE.

La Cuisine de tous les mois : 811 pages, plus de 900 menus ou recettes combinés selon les produits alimentaires du moment. Edité par la « Société des Cuisiniers de Paris », 45, rue Saint-Roch, le volume 25 francs (franco port contre mandat : 27 fr.).

DE DURER A PICASSO.

Où trouver la note harmonieuse pour l'ornementation de nos demeures ? La collection d'estampes, 31, rue de Tournon, Paris, saura vous guider dans le champ si vaste de l'estampe. Elle trouvera pour vous la gravure qui meublera vos murs de la plus heureuse façon et constituera un placement rémunérateur. Demander ses catalogues.

Avec des gravures on fait des cadeaux de goût.

MYOPIE ET STRABISME.

Pour répondre à de nombreuses questions motivées par notre article du 28 août 1926 sur le traitement de la myopie par la gymnastique oculaire du Dr Roger d'Ansan (M. D. New York), nous devons dire que sa méthode s'applique également au louchement, ainsi qu'il l'a démontré dans sa seconde communication à l'Académie des sciences, présentée par le professeur d'Arsonval. S'adresser chez le Dr d'Ansan, 6, r. Boccador (8e). Elys. 96-82 (Dr Lyons)

POUR L'HYGIÈNE DES ENFANTS.

Le « YOUPA-LA ». — C'est un appareil utilisé pour le développement rationnel des bébés. Il les amuse, leur cultive et fortifie les jambes *sans risques qu'elles s'arquent.* Il les protège contre les accidents, soulage la maman et remplace une bonne d'enfant.

Le « YOUPA-LA » est recommandé par le corps médical.

Demander renseignements au fabricant, C.-M. DORET, 68, rue de la Liberté, *Dijon* (Côte-d'Or).

UNE BELLE CHEVELURE BLONDE...

Ce désir de toute femme élégante, soucieuse de rehausser ses charmes, est facilement réalisable aujourd'hui. On trouve depuis peu, dans toutes les bonnes pharmacies, coiffeurs, parfumeurs et grands magasins, un extrait de camomille oxyfié, qui permet de faire chez soi et facilement cette surprenante transformation. En trois ou quatre jours, par une application quotidienne d'une facilité enfantine, vous changez vos cheveux noirs, châtains ou blonds en un coloris de blond à votre goût. Les résultats sont merveilleux. Cet extrait est recommandé même pour les enfants.

POUR LE TOURISME FRANÇAIS.

Il est impossible d'évaluer, même approximativement, le préjudice considérable causé à notre commerce par les faits odieux qu'a révélés l'enquête judiciaire de Vichy.

Afin de s'opposer à toute nouvelle tentative de diffamation de nos stations thermales et de notre tourisme en général, la Ligue nationale pour l'Expansion française par le Tourisme (L. N. T.) prie instamment les personnes qui croiraient se trouver en présence d'agissements caractéristiques contre notre tourisme de l'en informer à son siège, 4, rue Caumartin, à Paris (9e).

Pour étendre son action en faveur de la reprise du mouvement touristique la L. N. T. demande des propagandistes dans la France entière.

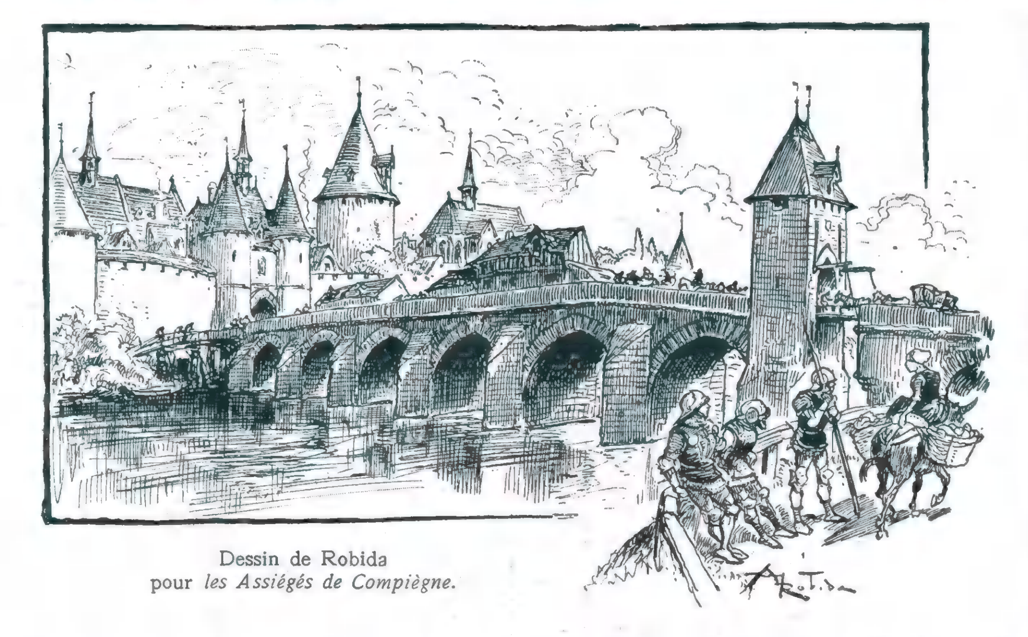
(*Suite de la page XXXVI : Bibliographie.*)

Morin. Dans cette touchante histoire, écrite pour les enfants par l'auteur de *la Voulzie*, nous voyons le roi Louis XI mettre en prison le fils de son ami le duc de Nemours. Blanchette, la petite souris, console le petit prince dans sa geôle, puis, fée toute-puissante, rompt les fers. Dans la série du « Petit Coloriste » paraît *Ninette chez elle*, de H. Grand'Aigle (cart., 6 fr.), album avec texte donnant le modèle en couleur et la planche à colorier. — Dans la « Bibliothèque d'Art du Grand-père», trois albums illustrés par J. Gauvin : *le Maroc*, *l'Algérie*, *la Tunisie* (chacun, br. 2 fr., 50, cart. 3 fr.), donneront aux enfants, sous une forme attrayante, une connaissance sommaire de nos riches possessions de l'Afrique du Nord.

Gil Blas de Santillane (br., 15 fr. ; rel., 30 fr.), de Lesage, prend place, avec une adroite adaptation, dans la collection les « Chefs-d'œuvre à l'usage de la jeunesse ». De nombreuses illustrations en noir et quelques-unes en couleurs d'Henry Morin imagent l'histoire pittoresque de l'homme protée dont les avatars multiples divertiront les jeunes amateurs de littérature romanesque et picaresque.



Gravure extraite de *Gil Blas* (dessin d'H. Morin).



Dessin de Robida pour *les Assiégés de Compiègne.*

Et voici, dans la collection « Plume et Crayon », *les Mémoires d'un perroquet*, par Pierre Noury, et *les Assiégés de Compiègne*, par A. Robida, chaque volume enrichi de planches en couleurs et de nombreuses gravures en noir (br., 9 fr. ; rel., 15 fr.). La longévité des perroquets est proverbiale. Celui que M. Noury nous présente a été le témoin, au cours de son interminable carrière, des bouleversements les plus divers. Avec Robida et *les Assiégés de Compiègne*, nous retournons vers le moyen âge peuplé de reîtres, avec ses luttes, ses complots, ses trahisons. L'âme de Jeanne d'Arc plane sur tout cela. Le lecteur est intéressé à chaque page par cette histoire, ni sombre ni ennuyeuse, qui évoque avec beaucoup d'exactitude la France batailleuse d'autrefois en route vers l'indépendance.

Aux grandes personnes, la librairie H. Laurens offre sa belle collection des villes d'art célèbres. Un livre sur *Metz* (br., 18 fr. ; rel., 26 fr.) prend place dans cette série sous la signature de M. Marcel Grosdidier de Matons, docteur ès lettres, spécialiste de l'histoire du moyen âge et de la géographie urbaine. M. Marcel Grosdidier de Matons est aujourd'hui l'un des écrivains les plus goûtés de la Lorraine et l'éloquent conférencier aimé du public mosellan. Ce n'est pas seulement en érudit qu'il décrit les monuments, c'est en poète qu'il fait revivre la vieille république jalouse et fière de son indépendance, sa société tumultueuse et qu'il étale les trésors cachés de la ville dont Barrès disait qu'il n'y en a aucune qui se fasse mieux aimer.

Pour faire suite à leurs précédents livres consacrés à Versailles, Venise, Assise, Naples, Florence, Camille Mauclair et J.-F. Bouchor ont rédigé et illustré un splendide ouvrage sur *Fès, ville sainte* (le vol., 150 fr.). Le Maroc est à l'ordre du jour. Et toute œuvre est la bienvenue qui nous fait connaître et admirer ce magnifique pays magistralement organisé par le maréchal Lyautey. Camille Mauclair, après avoir retracé l'histoire du Maroc, insiste sur son art si particulier, et bien qu'il se soit attardé à Fès, dont il décrit les mosquées, les médersas, les marchés et les fontaines, nous donne, dans une étude attachante, un aperçu général de tout l'empire. Trente planches en couleurs de J.-F. Bouchor, où sont fixées les plus éclatantes couleurs du maghreb, accompagnent les commentaires évocateurs de l'écrivain.

L'Art français du dix-neuvième siècle, du classicisme davidien au romantisme, est traité par M. René Schneider, professeur à la Sorbonne, dans la collection illustrée « les Patries de l'art » (20 fr.)

M. René Schneider s'attache moins à la nomenclature des artistes et au détail des faits qu'aux grands mouvements qui marquent les nouvelles étapes de l'art français en marche sur la route du Beau. Il cherche surtout à redresser les lieux communs : il insiste sur le puissant « réalisme » de David, sur les velléités heureuses des davidiens, sur les prodigieuses nouveautés du romantisme, qui d'un bout à l'autre de sa carrière mouvementée reste si français, sur les découvertes d'Eugène Delacroix qui, lui surtout, est bien un romantique de chez nous jusque dans la frénésie de la passion et les ardeurs du coloris. Tentative pour préciser les vieux vocables, classicisme, romantisme, où se résume le heurt qui a déchiré notre art entre David et Delacroix, ce livre cherche à marquer la transition, la filiation et fait la meilleure part à l'analyse.

Signalons enfin que l'on trouvera dans la collection « les Musiciens célèbres » un *Offenbach* par René Brancour, avec illustrations documentaires (br., 10 fr.), et, dans la collection « Anthologie religieuse illustrée » (chaque vol., 20 fr.), *le Baptême* et *la Confirmation*, par A.-D. Sertillanges, de l'Institut.

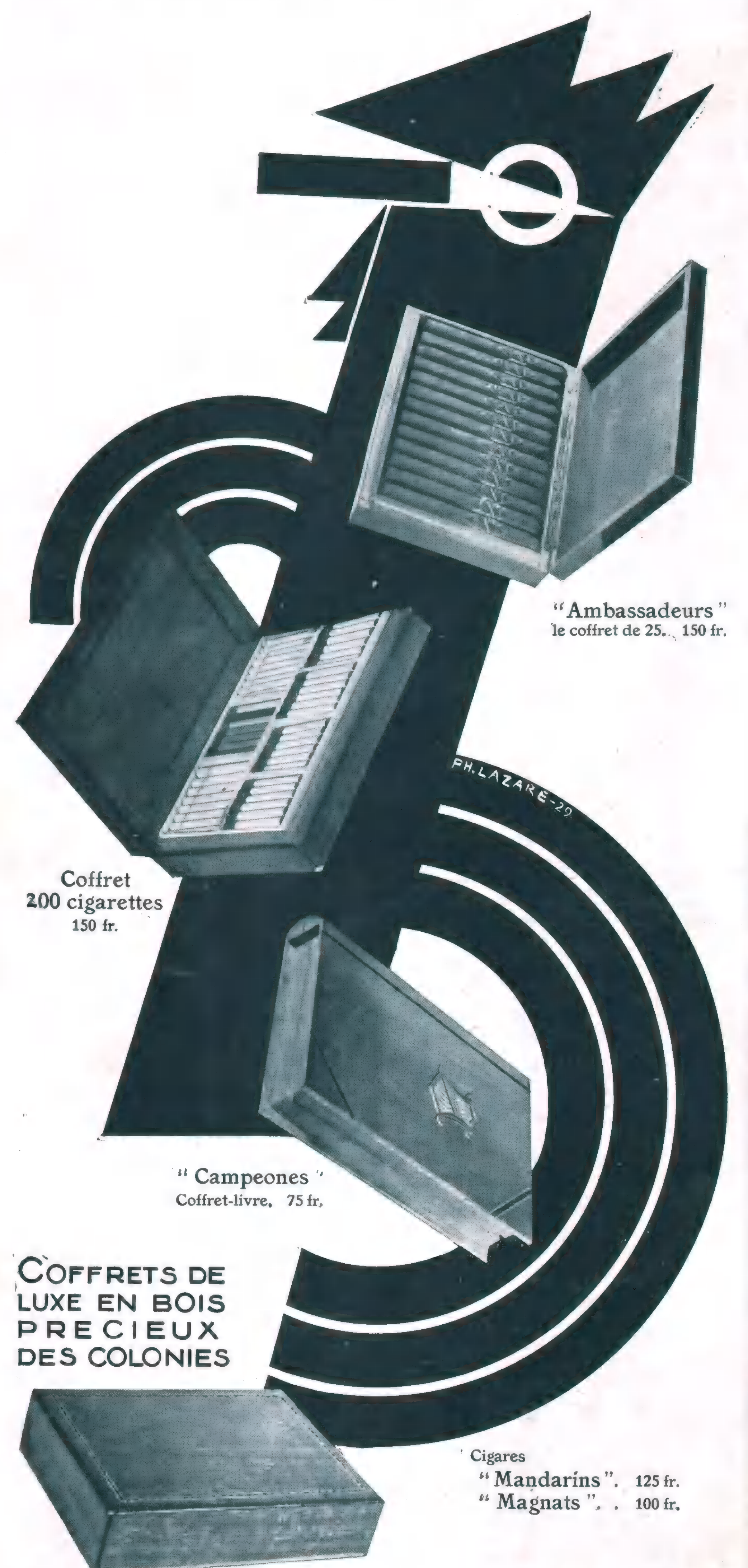
LIVRES D'ART

On n'a certainement pas oublié les pages qui parurent dans notre numéro de Noël de l'an dernier sur les vitraux de Chartres. M. Louis Gillet avait écrit quelques pages colorées sur ces merveilles de l'art médiéval. C'était le prélude d'un hommage ardent qu'il vient de rendre dans un beau livre à la grande cathédrale. L'ouvrage débute par une sorte de confession où le monument se lie pour toujours à des souvenirs de jeunesse. Au retour d'un voyage en Italie qui avait aiguisé son sens artistique, sa bonne étoile le conduisit à Chartres. Il venait y faire son service militaire. Ce fut pendant ce séjour d'un an une lente initiation à la beauté d'une cathédrale qui domine impérialement la ville. Peu à peu elle s'emparait de lui par ses formes, jaillissant de l'horizon lorsque les marches militaires l'emmenaient dans les plaines de la Beauce, par l'ombre dont elle l'enveloppait dans la petite rue où il logeait, par cet immense fantôme qu'elle devenait le soir, par le peuple des statues qui pour lui s'animaient. Il n'était pas archéologue. Il ne savait pas grand'chose des significations de ce monde de pierre. C'était un envoûtement, une joie d'aimer, de se soumettre à un rythme merveilleux.

Des retours ultérieurs et fréquents, le savoir, l'expérience ont instruit l'auteur, par la suite, dans cette histoire du grand sanctuaire, lui ont fait pénétrer toutes ses richesses et tous ses

(*Voir la suite page XLVI.*)

POUR LES ETRENNES
OFFREZ
CIGARES ET
CIGARETTES



REGIE FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Rôtis
succulents et dorés...

Rôtisseuse-Pâtissière
"LA CORNUE"

... Étonnent les plus fins Gourmets !

La succulence et le doré des Rôtis, Pâtisseries fines, Plats gratinés, etc., cuits à la Rôtisseuse-Pâtissière LA CORNUE, étonnent littéralement les plus fins gourmets.

Cuisson sans surveillance : Ce qui est plus étonnant encore, c'est que, dans ce four, les mets cuisent sans la moindre surveillance. Un gigot de 6 livres demande 60 minutes de cuisson ; un poulet de 3 livres, 40 minutes ; une tarte, 15 minutes, etc. Eh bien, pendant ce temps, on peut parfaitement s'absenter avec la certitude que les plats seront réussis à la perfection. **On ne retourne pas, on n'arrose pas les rôtis,** car, dans ce four, les mets cuisent baignés des vapeurs qu'ils dégagent. Il est absolument impossible qu'ils brûlent ou se dessèchent.

EXPLICATION : La Rôtisseuse-Pâtissière LA CORNUE comprend un foyer et un four proprement dit. Le four se compose de 3 enveloppes concentriques calorifugées. Les mets à cuire sont complètement isolés du foyer : 1° par une plaque isolante ; 2° par un vide de 10 centimètres. Donc aucun effet direct de la chaleur du foyer sur les mets. Cette chaleur, au contraire, est canalisée entre les enveloppes du four. Elle fait le tour de l'appareil, pénètre dans le four à sa partie supérieure et vient envelopper les mets de toutes parts. Ceci permet une récupération presque totale des calories et réalise une cuisson lente et uniforme des mets, dans toute leur masse. "LA CORNUE" fonctionne au gaz, à l'essence, à l'alcool, au pétrole, au charbon de bois et s'adapte à tous foyers existants.

HAUTES RÉFÉRENCES et catalogue illustré en couleurs de tous nos modèles franco sur demande.

GARANTIES : Nous reprendrions et rembourserions tout appareil qui ne donnerait pas les résultats énoncés ci-dessus.

ÉTS "LA CORNUE", 20, rue Adam-Ledoux, COURBEVOIE (Seine)
(anciennement : 83, rue du Chemin-de-Fer)

Dépositaires partout en France et dans les principales villes du monde :
Angleterre et Dominions : EXPERT MARKETING C° Ltd, 19, Cursitor Street, London (EC. 4). —
Argentine. Buenos-Ayres : IGLESIAS, B. CHANAL & C°, Belgrano, 899.

Trajet et sortie de l'air chaud après son passage dans le four
Ouverture par laquelle l'air chaud pénètre dans le four
Plaque support de plats
Deuxième couloir de sortie de l'air chaud
Trajet de circulation de l'air chaud entre les enveloppes calorifugées du four
Foyer
Plaque isolante séparant le foyer des mets à cuire

Publicité A. GIORGI

Vous pouvez doubler la bienfaisante action de la marche



La marche, fonction naturelle du corps, est le meilleur des exercices. Son action bienfaisante sur la santé générale est un fait médicalement prouvé qui ne se discute pas. Marchons donc, ne fût-ce qu'une demi-heure chaque jour, et nous éviterons les plus graves troubles de l'âge mûr, surtout si nous avons pris la précaution d'adopter les talons et les semelles en caoutchouc Wood-Milne. Ils confèrent à la marche une élasticité et une souplesse qui en doublent l'efficacité.

Les talons et les semelles en caoutchouc Wood-Milne sont recommandés d'abord au point de vue hygiénique, ensuite au point de vue économique car ils s'usent trois fois moins que le cuir. Il n'entre dans leur fabrication que des matériaux hors ligne et leur réputation est universelle. Après que votre bottier vous les aura posés, vous n'en voudrez plus d'autres.

SOCIÉTÉ DES TALONS WOOD-MILNE
103, AVENUE PARMENTIER — PARIS
USINE A RUEIL (SEINE-ET-OISE)

Fabrication française





VALENTINE
RAPIDE

Pour tout peindre à la maison

SÈCHE EN 4 HEURES

LES AVANTAGES DE VALENTINE

1°

Facilité. - VALENTINE RAPIDE s'étend aisément et s'arrondit de lui-même. Son application ne présente aucune difficulté : un enfant peut peindre avec VALENTINE RAPIDE.

2°

Sécurité. - En raison de la rapidité de son séchage, VALENTINE RAPIDE n'immobilise pas pratiquement les objets à peindre. Plus de risques de se tacher, pas d'ennuis, VALENTINE RAPIDE est sans danger et peut être mis entre toutes les mains ; utilisé en toutes occasions.

3°

Rapidité. - VALENTINE RAPIDE sèche en 2 à 4 heures. On peut s'asseoir à 6 h., en vêtement clair, sur un banc peint à 2 h. de l'après-midi.

4°

Economie. - Un litre de VALENTINE RAPIDE couvre 12 m² alors qu'un litre d'une peinture émail quelconque couvre à peine 8 m², ce qui représente une économie de 50 %.

5°

La Dureté du VALENTINE RAPIDE est supérieure à celle de n'importe quelle autre peinture émail. Il résiste à l'usure, aux chocs, 4 ou 5 fois plus que n'importe quelle autre.

Nous vous offrons un essai gratuit

Nous y mettons une seule condition, c'est qu'après avoir fait cet essai vous-même — loyalement — vous nous communiquerez votre opinion sur l'emploi que vous en avez fait, sur ce que vous pensez du résultat. Adressez-nous dès aujourd'hui le bon gratuit dûment rempli

COMPAGNIE DES VERNIS VALENTINE
16, Rue du Louvre -:- PARIS

Veuillez m'adresser **GRATUITEMENT**, 1 boite N° 04 de Peinture Valentine Rapide nuance N°.......... (Indiquer le numéro placé à côté de la teinte choisie).

Je m'engage à faire personnellement l'essai sur.......................... (désigner l'objet) *et à vous faire connaître ensuite mon avis.*

Nom..........................

Adresse..........................

....

Ecrire lisiblement

Ci-joint 1 fr. en timbres-poste pour les frais.

De LODDÈRE

15 20 19 13 16 22 9 4 3 8 2 14 18 5 10 12 11 21 1 7

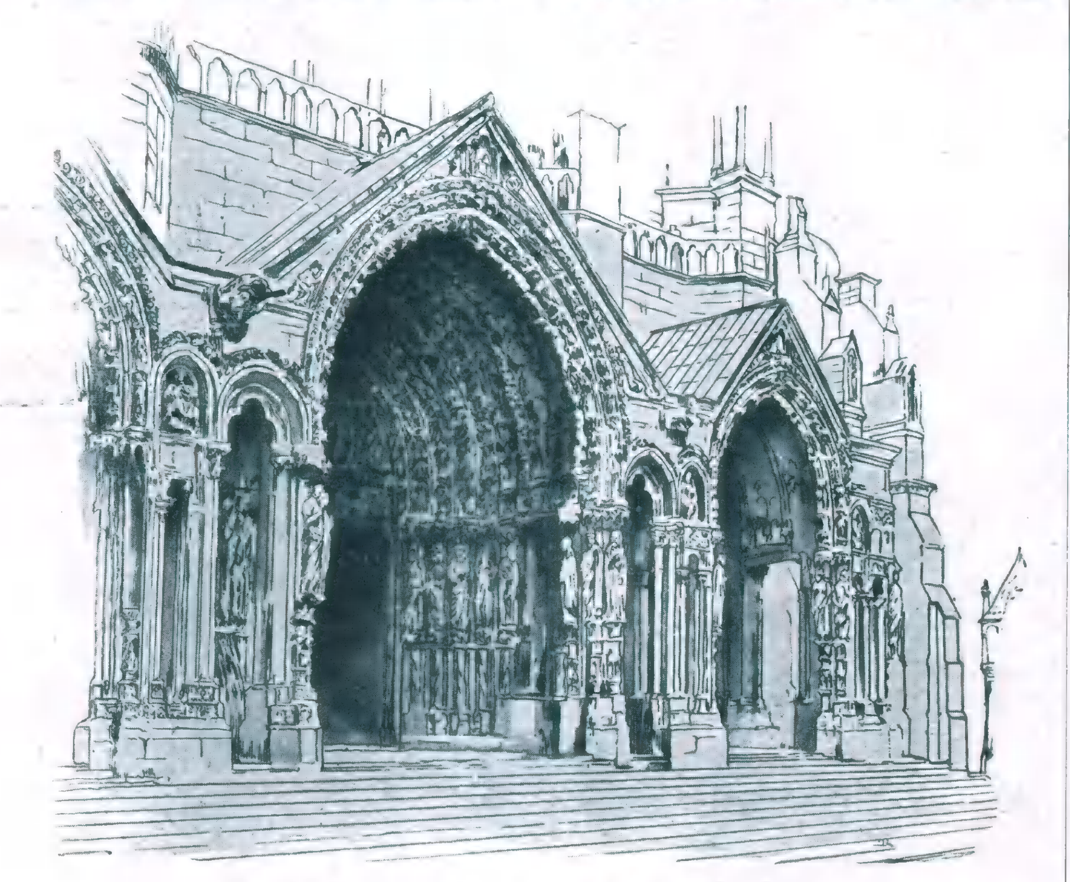

Quelles sont, parmi ces voitures, celles qui réalisent sur le graissage une économie de 50 % ?
Ce sont celles qui emploient la spido, dont la haute qualité permet de ne vidanger que tous les 3.000 Kms, alors qu'avec la plupart des autres marques, il est nécessaire de vidanger tous les 1.500 Kms.

(Suite de la page XL : Bibliographie.)

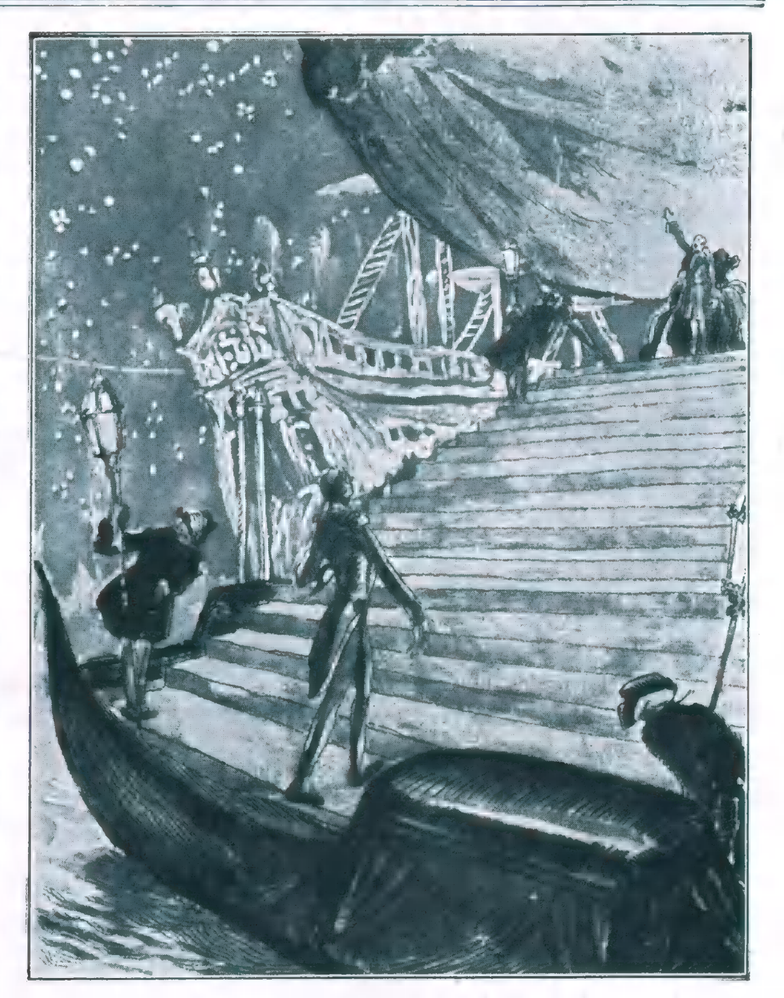
secrets. L'historien s'offre à être notre guide sans que jamais l'érudition ne vienne éteindre la flamme de son admiration. Il reste du lyrisme, comme une foi de jeunesse dans ses descriptions. Toute la genèse de l'édifice depuis le culte ancien, dans la profondeur des âges, parmi les forêts celtiques, d'une figure d'idole dont les premiers chrétiens firent la mère du Christ, jusqu'à la floraison du style ogival, toute cette gestation d'un monument, qui est un joyau de la France, nous est contée sur ce ton, et c'est bien la meilleure manière de faire comprendre et aimer une merveille de l'art.

Des photographies, si belles fussent-elles, auraient trahi l'écrivain. Il fallait aussi, par l'image, nous donner la vision de la réalité à travers le prestige de l'interprétation. M. Henri Le Riche apporte, pour illustrer ce texte, 36 eaux-fortes fouillées, d'une exactitude qui confond, mais où l'on sent la patience, l'émotion de l'artiste, sa compréhension de la beauté devant cette admirable et multiple création du moyen âge. (Collection des *Merveilles d'Art du Monde*.)

Si étonnant que cela puisse paraître, M. Jean-Gabriel Domergue n'avait pas encore travaillé pour l'édition. Comment son invention s'était-elle jusqu'à présent privée de s'assurer le domaine du livre ? Comme on devait s'y attendre, son art, en s'en emparant, y garde toute sa verve, toute sa richesse de fantaisie et de couleur. Pour son début, il a fait choix d'un sujet qui lui appartenait de droit : *les Nuits vénitiennes*. Les rêveries romanesques, les images passionnées de Musset, le décor familier, tout lui permettait de renouveler ses thèmes habituels. On peut imaginer le parti qu'il a pu tirer de cette vie en gondole, des intrigues dans les perspectives du Grand Canal, des figures féminines dont le romantisme est si proche du goût d'aventure des Vénitiennes masquées au temps de Casanova. Des eaux-fortes en couleurs forment une suite d'évocations où se retrouvent toute la liberté, tout l'esprit, tout le sentiment décoratif de cet artiste, l'un des plus chercheurs de notre époque, et toujours dans le sens de la tradition française. Rien n'est plus difficile que de conserver au tirage le velouté et les accents des morsures. On risque la mollesse ou la dureté. Or le soin des reproductions a permis de garder toute la saveur des planches originales. (Editions d'art Devambez.)

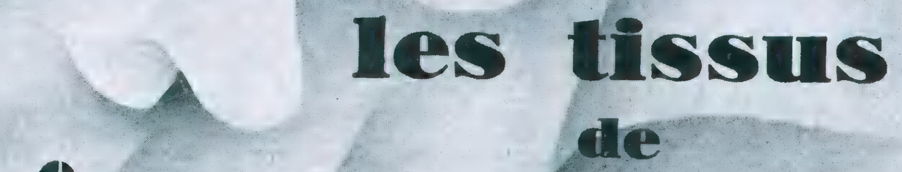


Le Grand Portail de la Cathédrale de Chartres.
(Eau-forte d'Henri Le Riche.)



Gravure extraite des *Nuits vénitiennes*.
(Eau-forte de J.-G. Domergue.)

Nous avons signalé, il y a deux ans, une intéressante formule trouvée par Mme Lucie Paul-Margueritte pour éditer la traduction d'un roman chinois : *les Plaisirs contrariés*. Elle avait fait copier à la main et sur soie par de minutieux artistes, directs descendants des enlumineurs de la vieille Chine, les illustrations composées par M. Wang Shao Ki, et c'étaient ces peintures mêmes qu'elle avait présentées avec un luxe délicat dans son ouvrage. Cette si originale édition, unique dans l'art du livre, vient d'avoir une suite. Il s'agit cette fois de *l'Amour filial*, contes moraux et philosophiques, très populaires en Chine, et traduits avec l'élégance, l'ironie charmante propres à Mme Lucie Paul-Margueritte. La présentation a gagné encore en raffinement, si bien que ce volume, protégé par ses planchettes de camphrier nouées de rubans verts, reliure exécutée en Chine, imprimé sur beau Japon, portant, en regard de la traduction française, le texte original tracé au pinceau, ce volume d'un goût parfait, objet d'art précieux, est la plus étonnante expérience tentée par le livre français. (Chez l'auteur.) — J. B.


les tissus
de
SOIE NATURELLE
préférés des élégantes,
sont les plus économiques
car ils durent.



Dans la cour des Hospices de Beaune pendant la vente de la dernière récolte. — *Phot. Ronco aîné.*

LES VINS DES HOSPICES DE BEAUNE

La vente des vins des hospices de Beaune s'est déroulée suivant l'ordre accoutumé dans le cadre attrayant que présente l'ancien château de style flamand où l'on voit circuler les Dames hospitalières coiffées du hennin qui était à la mode au XVe siècle.

Les enchères furent très disputées, car on prévoit que les bourgognes 1929 — comme du reste les bordeaux — seront de qualité exceptionnelle. L'année dernière, la vente avait réalisé 2.222.000 francs pour un ensemble de 426 pièces et 18 feuillettes de vin, auxquelles s'ajoutèrent 6 feuillettes d'eau-de-vie. Cette année, la récolte n'a fourni que 305 pièces, 13 feuillettes et 16 feuillettes d'eau-de-vie ; le prix total ne s'est élevé qu'à 1.888.000 francs, soit en moyenne à peu près 6.000 francs par pièce d'environ 225 litres.

Autrefois, on vendait à la *queue*, qui comprenait deux pièces. Depuis un certain temps déjà, on a adopté la mesure normale de la pièce, tout en conservant la *feuillette* de 136 litres.

Le prix brut de 6.000 francs la pièce fait ressortir le prix de la bouteille — à raison de 300 par pièce — à 20 francs. En tenant compte simplement de la perte à l'ouillage, de l'intérêt de l'argent durant un minimum de temps de cinq ou six ans, etc., le prix de revient de la bouteille se chiffre pour le premier acquéreur autour de 25 francs ou davantage. Or, il n'est pas rare de voir offrir sur certaines cartes du vin « hospices de Beaune » à 30, voire à 20 francs. Pour la majorité des dégustateurs, il est vrai, l'illusion est complète, le bonheur parfait. Dans ces conditions, Chamfort, sans doute, Brillat-Savarin, peut-être, trouveraient que la morale est sauve. — F. H.

LES NOUVEAUTÉS DE L'ÉCRAN

LE COLLIER DE LA REINE (*film sonore français*).

Le Collier de la Reine, réalisé par MM. Gaston Ravel et Tony Lekain, auxquels nous devions déjà *Madame Récamier* et dont on attend le *Figaro*, porte un peu improprement le titre de « film parlant », car le texte parlé n'y tient qu'une assez petite place et pourrait sans aucun inconvénient disparaître complètement. Par contre, c'est un film sonore qui sait user avec art des bruits de foule, particulièrement au dénouement, et qui met en valeur la délicate partition musicale synchronisée que M. André Roubaud a spécialement écrite pour accompagner cette suite d'images évocatrices de notre dix-huitième siècle. C'est, au surplus, un film d'une harmonieuse conception et d'une solide qualité.

L'histoire joue depuis longtemps un rôle prépondérant dans le cinéma. Mais on l'y voit le plus souvent déformée et romanesquement altérée. Le mérite de MM. Gaston Ravel et Tony Lekain a été, au contraire, de la respecter ici strictement. S'ils se sont inspirés du roman fameux d'Alexandre Dumas père, ils en ont corrigé la fantaisie erronée en recourant au livre érudit de M. Funck-Brentano, qui semble avoir définitivement élucidé la troublante et mystérieuse aventure. Le romanesque y perd peut-être, mais la vérité y gagne. Il serait à souhaiter que ce scrupule d'exactitude fût imité par tous les metteurs en scène. Le cinéma prendrait alors une valeur éducative réelle, sans renoncer pour cela à son divertissant agrément.

Faut-il rappeler les faits ? Vers la fin du règne de Louis XVI, en 1784, une jolie aventurière, la comtesse de La Motte, qui se prétendait descendre des Valois, avait réussi à capter la faveur de Marie-Antoinette. Elle avait à la Cour ses grandes et ses petites entrées. Le roi ayant un jour refusé d'acheter à la reine un merveilleux collier, prodigalité folle, l'intrigante conçut le projet audacieux de faire offrir le joyau à Marie-Antoinette par le cardinal de Rohan, que sa conduite légère et sa fatuité impudente avaient fait mettre en disgrâce. Ou, du moins, la comtesse de La Motte persuada-t-elle au cardinal que la reine acceptait qu'il contresignât les traites remises par elle aux joailliers. En échange, Marie-Antoinette consentirait à avoir une entrevue clandestine, la nuit, dans le parc de Versailles, avec le galant cardinal. L'entrevue, en effet, fut ménagée. Ivre de joie et d'orgueil, Rohan signa, paya les premières échéances. Bien entendu, le collier, remis à la comtesse, ne parvint jamais à la reine qui ignora tout de cette intrigue, car ce n'était pas elle qui s'était rendue dans le parc, mais une pauvre fille qui lui ressemblait et à laquelle on avait fait tenir son rôle. Pendant ce temps, la comtesse de La Motte et son amant, le chevalier Réteau de la Villette, qui avait imité la signature de Marie-Antoinette sur les traites, revendaient les diamants. Le scandale finit par éclater. La comtesse de La Motte, ses complices, le cardinal de Rohan lui-même furent arrêtés et déférés aux tribunaux. Bien que la vérité ait été à peu près découverte, l'opinion publique se refusa à y croire et Marie-Antoinette ne réussit jamais complètement à se laver de la calomnie qui l'avait salie. Le cardinal fut acquitté, la comtesse condamnée à la prison perpétuelle après avoir été fouettée en place publique, mais son supplice avidement contemplé par la foule fut en quelque sorte le prologue des journées révolutionnaires.

MM. Gaston Ravel et Tony Lekain ont suivi pas à pas le déroulement de l'aventure, sans y rien altérer ou ajouter de leur cru, en se contentant d'en illustrer les divers épisodes par des images. Ces images sont d'ailleurs fort belles. Celles qui ont pour cadre l'appartement de la comtesse de La Motte, au Marais, sont pittoresques, celles qui se déroulent à Versailles respirent tout le charme gracieux de cette fin de l'ancien régime. Mais les scènes les plus saisissantes sont celles du procès. Elles sont traitées avec une ampleur, un souffle d'une rare puissance.

L'interprétation, elle aussi, est excellente. Mme Marcelle Jefferson-Cohn est une comtesse de La Motte parfaite de vraisemblance, de séduction dangereuse, d'astuce perfide. Quand elle se défend devant ses juges et surtout quand, à demi dévêtue, elle lutte contre le bourreau et ses aides, elle se montre intensément dramatique. Diana Karenne est à la fois Marie-Antoinette et Oliva, son sosie. Elle sait diversifier heureusement les deux figures. M. Jean Weber campe avec exactitude la silhouette du chevalier Réteau de la Villette, cet autre Des Grieux, et M. Georges Lannes a belle allure en cardinal de Rohan. — R. DE B.

LOIS ET RÈGLEMENTS A LA PORTÉE DE TOUS

Conseil supérieur de la guerre. Etat-major de l'armée. — Le décret du 3 octobre 1929 modifie le décret du 23 janvier 1920 sur l'organisation du conseil supérieur de la guerre et de l'état-major de l'armée.

Appointements. Mois doubles. Usages de la profession. — Un employé peut-il prétendre qu'il a droit à un double salaire pour le mois de décembre, en s'appuyant sur le motif qu'il a touché ce double salaire les années précédentes ? Ce double salaire ne peut être exigé, a décidé la Cour de cassation, à défaut d'un accord formel entre les parties, que s'il existe dans la profession un usage constant, auquel les parties doivent être présumées s'être soumises.

ANDRÉ PAVIE.

Lampe Berger

ABSORBE
LA FUMÉE DE TABAC
ET LES
ODEURS DÉSAGRÉABLES

ASSAINIT ET PARFUME L'AIR
DANS
100.000 HOMES DE 27 NATIONS

POUR LE BON FONCTIONNEMENT
EXIGEZ

L'OZOALCOOL
(18 PARFUMS DIFFÉRENTS)

EN VENTE PARTOUT
ET
18, RUE DUPHOT - PARIS (Madeleine)
ENVOI GRATUIT DE BROCHURES ILLUSTRÉES

Grâce à son cône au noir de platine porté à l'incandescence, les aldéhydes dégagées neutralisent et consument toutes les impuretés de l'air, éloignent les mouches et les moustiques. Ce n'est donc pas un simple brûle-parfums sans efficacité et sans valeur, c'est un appareil hygiénique et antiseptique qui rend
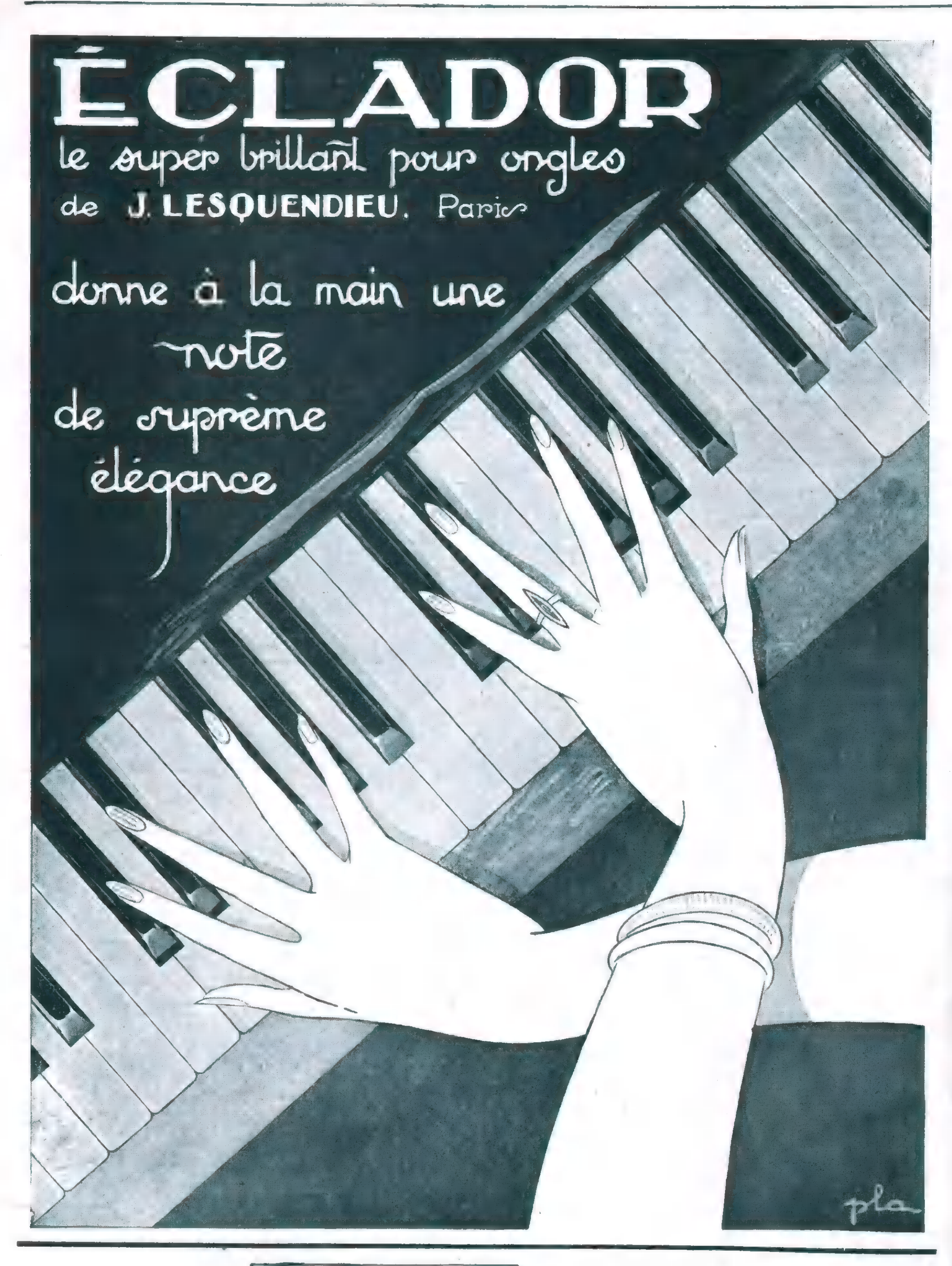
l'appartement agréable et sain.

L'Ozoalcool nécessaire pour le fonctionnement de la lampe est livré dans toute la gamme des parfums, depuis la verveine jusqu'au chypre. La Lampe Berger, tout en aseptisant radicalement, donne une odeur imperceptible ou forte suivant le goût de chacun.
Sa consommation est insignifiante.



100 MODÈLES, DU PLUS SIMPLE AU PLUS ARTISTIQUE

EN VENTE DANS LE MONDE ENTIER



VIENT DE PARAITRE

le nouveau Tarif illustré des

LIP

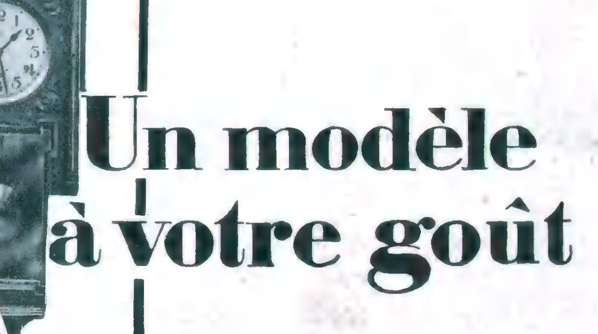
et le Catalogue de luxe des dernières créations en

LIP

la meilleure et la moins coûteuse des marques de précision.

■

Les demander à H. BLANCHET, 1 bis, rue Auber, PARIS (près l'Opéra).



Un modèle à votre goût

Classique ou moderne, sculpté ou simple de lignes, nous l'avons dans nos collections. Quant au mécanisme, la réputation du mouvement « VEDETTE » est faite ; c'est celui que vous adopterez si vous tenez à posséder le véritable carillon « WESTMINSTER » de qualité dont l'air gai plaît à tous.

Exigez bien sur le cadran le nom « VEDETTE », c'est votre garantie.

Demandez la nouvelle brochure avec prix « JOYEUX CARILLONS » pour choisir votre modèle. Un de nos clients horlogers, le plus proche de vous, le livrera et vous le garantira. Voyez-le ou écrivez à la

Fabrique d'Horlogerie "LA VEDETTE"

BRUXELLES	SAVERNE	BARCELONA
210, Rue Rogier	Bas-Rhin (France)	9, Calle de la Ciudad



CARILLON WESTMINSTER FRANÇAIS

LE GANT KISLAV

POUR DAMES
POUR HOMMES
POUR ENFANTS

KISLAV S.A.G.B. LAVABLE

le Gant Kislav

TOUJOURS LE SEUL GANT DE PEAU LAVABLE EN EN TOUTES NUANCES

GROS : BUSCARLET, 46, BOULD SÉBASTOPOL, PARIS



LEMAIRE

(Maison Fondée en 1880)

5, RUE SCRIBE

Succursale :
59, AV. VICTOR HUGO

Seule maison à Paris uniquement spécialisée dans l'Article de Fumeurs



Pub. Wallace-Paris

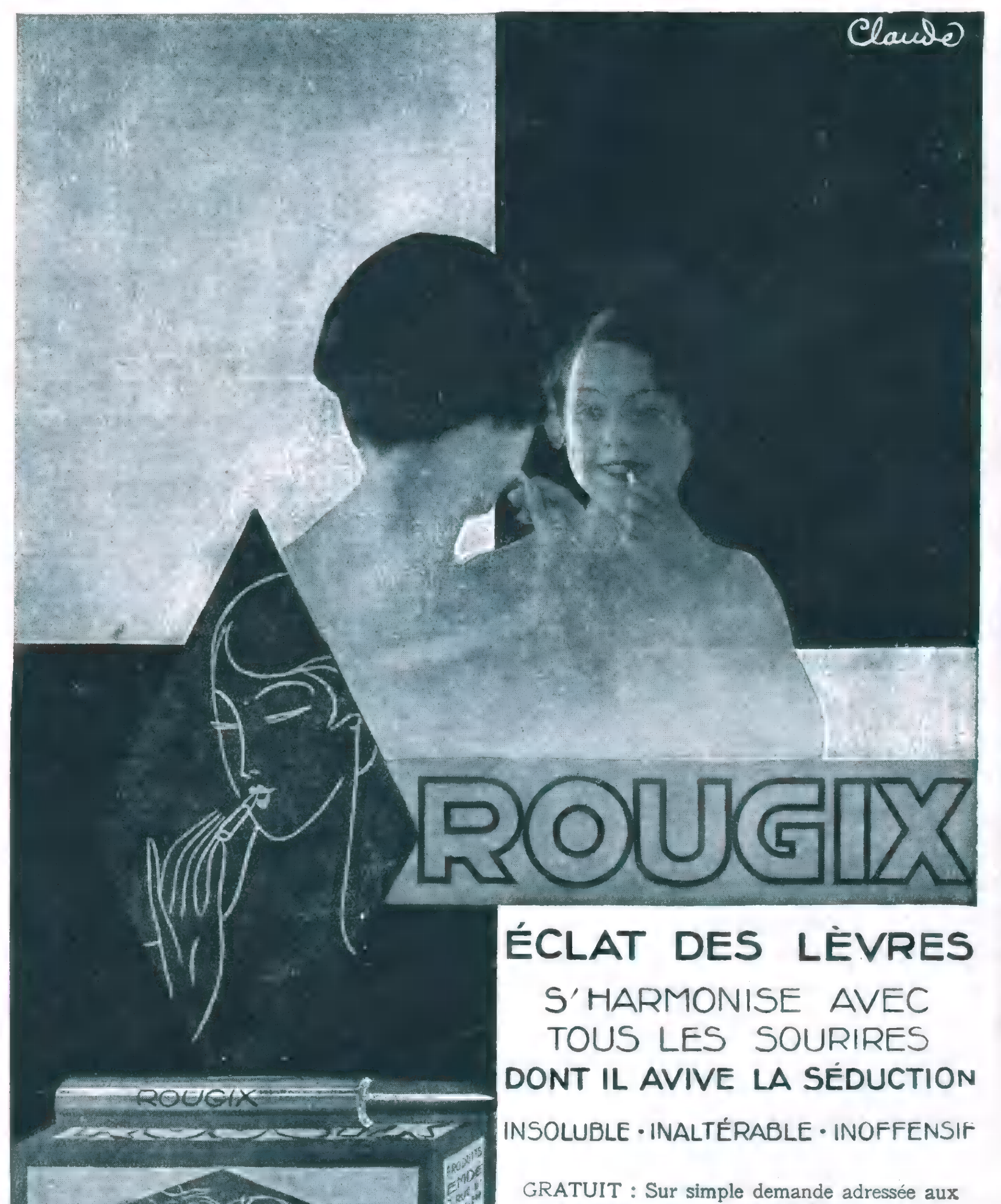


PHOTO ROOSEN

Sans Précédent !

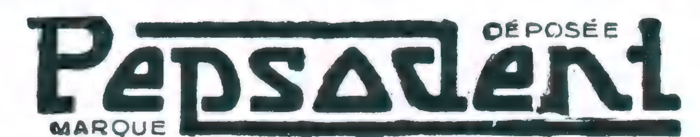
De tels sourires.



TOUS les gens soignés et avertis en matière d'hygiène dentaire savent combien il est important d'avoir les dents absolument nettes, c'est-à-dire exemptes de film, ce dépôt visqueux qui, en s'y attachant, les prive de leur éclat naturel.

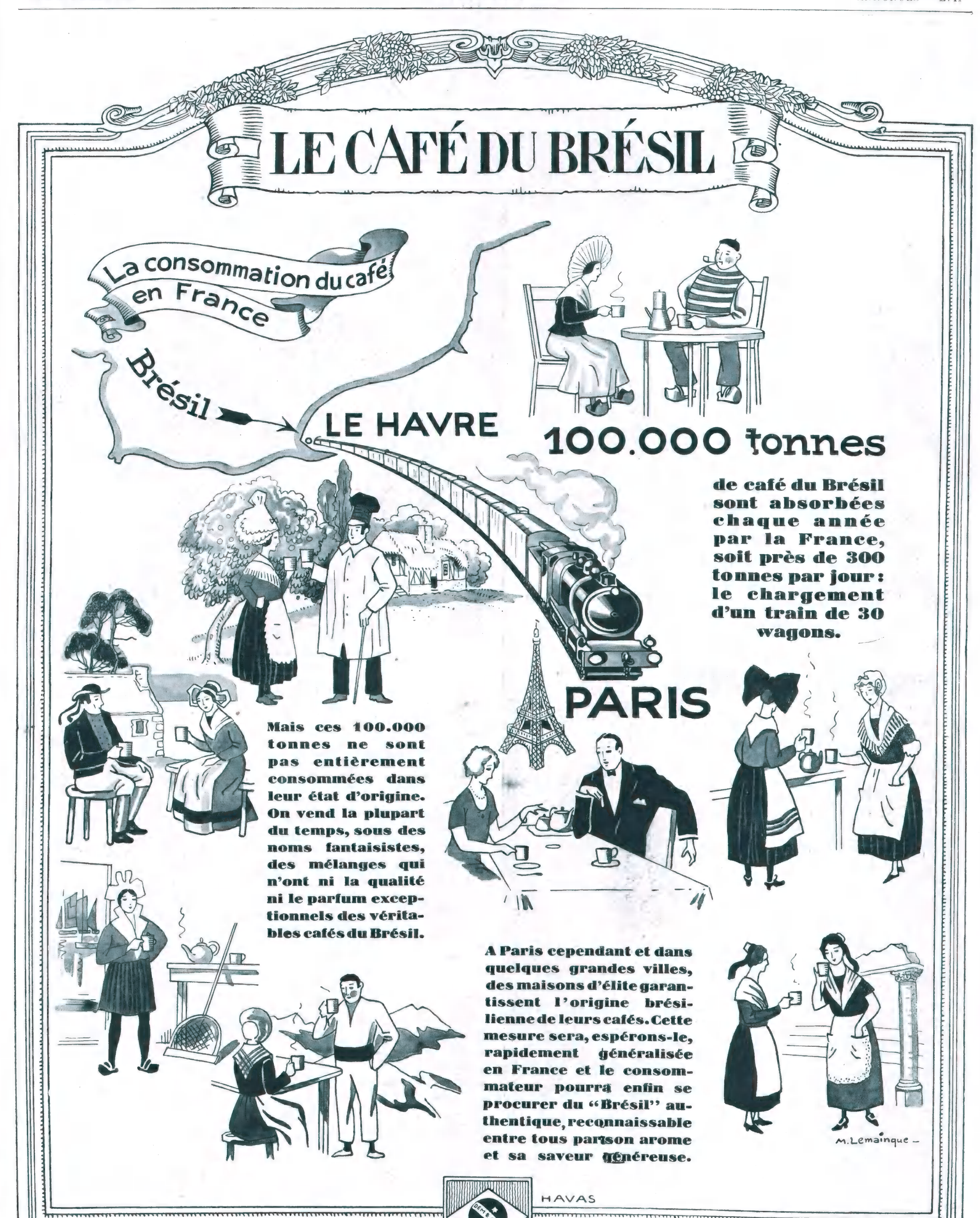
Avec l'emploi du nouveau dentifrice "Pepsodent" on peut être tranquille ; le film disparaît, le brillant des dents réapparaît. Hygiène et beauté y trouvent leur compte. Voyez plutôt vous-même... Procurez-vous du Pepsodent immédiatement, ou demandez un tube gratuit - suffisant pour un essai de dix jours - à Dépt. 28 - Scott et Fils, agent général, 38, rue du Mont-Thabor, Paris.

Acheter une pâte dentifrice répondant aux exigences les plus scientifiquement modernes de l'art dentaire, c'est de l'argent bien placé.



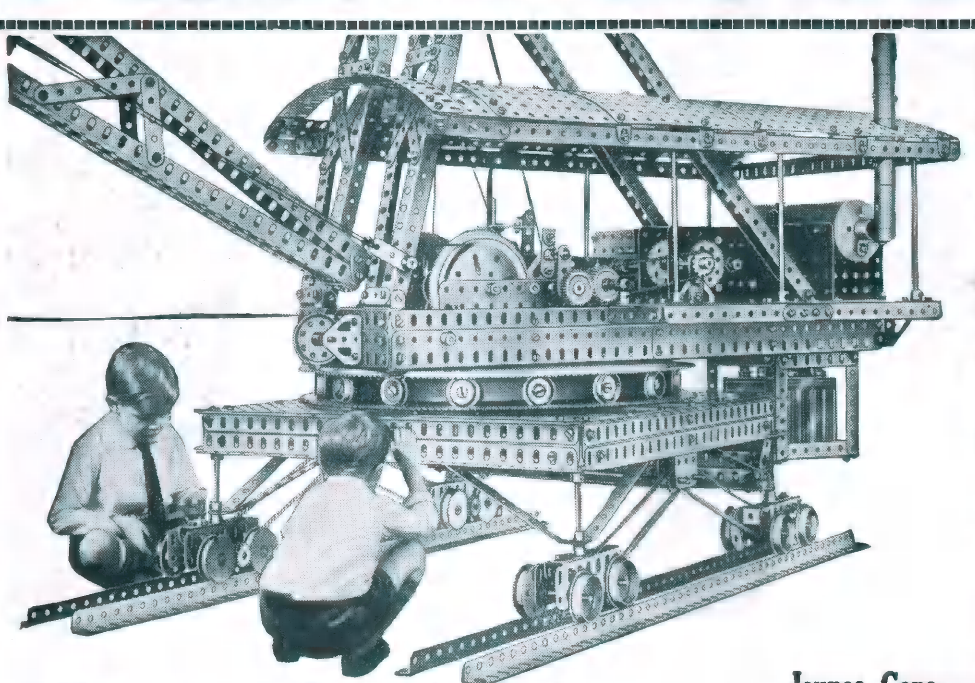
Dentifrice spécial pour éliminer le film

2613-A


LE CAFÉ DU BRÉSIL
La consommation du café en France
Brésil
LE HAVRE
100.000 tonnes
de café du Brésil sont absorbées chaque année par la France, soit près de 300 tonnes par jour : le chargement d'un train de 30 wagons.
PARIS
Mais ces 100.000 tonnes ne sont pas entièrement consommées dans leur état d'origine. On vend la plupart du temps, sous des noms fantaisistes, des mélanges qui n'ont ni la qualité ni le parfum exceptionnels des véritables cafés du Brésil.
A Paris cependant et dans quelques grandes villes, des maisons d'élite garantissent l'origine brésilienne de leurs cafés. Cette mesure sera, espérons-le, rapidement généralisée en France et le consommateur pourra enfin se procurer du "Brésil" authentique, reconnaissable entre tous par son arome et sa saveur généreuse.
M. Lemainque
HAVAS







Vous pouvez Construire Ceci

Meccano contient des milliers de véritable modèles.

VOUS pouvez construire tous les jouets que vous avez jamais désirés : Avions, Automobiles, Ponts, Grues, Machines, si vous possédez Meccano, le système ORIGINAL de constructions. Les modèles que vous faites sont de véritables modèles mécaniques montés pièce par pièce, exactement comme les prototypes de vos modèles sont construits par les véritables ingénieurs.

Meccano est la véritable mécanique en miniature. Toutes les pièces sont des reproductions exactes des mêmes pièces véritables. Elles sont toutes standardisées et interchangeables et peuvent servir à la construction de centaines de modèles variés. Aucun autre système de construction ne peut créer autant de modèles que le système Meccano. Les bandes et les plaques sont superbement émaillées en rouge et vert ; elles sont d'un fini solide et durable et ne s'ébrèchent pas. Meccano, le plus passionnant jouet du monde, devient de jour en jour plus intéressant. Cette année, les boîtes sont encore plus belles qu'avant et jamais encore les Manuels d'Instructions n'ont contenu autant de modèles. Demandez à votre fournisseur de jouets de vous montrer les Boîtes Meccano.

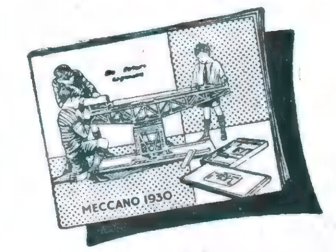
TARIF DES BOITES MECCANO

Nº 00	20.00	Nº 5 Carton	465.00
Nº 0	30.00	Nº 5 Boîte de choix	600.00
Nº 1	60.00	Nº 6 Carton	800.00
Nº 2	110.00	Nº 6 Boîte de choix	1000.00
Nº 3	185.00	Nº 7 Boîte de choix	2400.00
Nº 4	340.00		

MECCANO

78-80, RUE RÉBEVAL, 78-80 — PARIS (XIXe)

Jeunes Gens, demandez-nous le nouveau Livre Meccano gratuit !



Il est plein de belles illustrations représentant les merveilleux modèles que l'on peut construire en Meccano. Toutes les Boîtes Meccano y sont complètement décrites avec beaucoup d'autres détails sur ce jouet merveilleux.

Nous vous ferons parvenir à titre gracieux un exemplaire de ce nouveau livre Meccano, si vous nous indiquez les noms et adresses de trois de vos camarades.

Ecrivez lisiblement, et mettez comme référence le Nº 38 après votre nom.





Les inséparables

GOLD STARRY

le stylo qui marche

Porte-plume à bélière et Porte-mines de couleur

en écrin de fantaisie, velours frappé or

N° 2500 .... 120 Frs

Coloris mode

Bleu lapis	Améthyste	Opéra
Vert jade	Ecossais	Bleu roi
Mosaïque	Parme	Kachmir, etc.

EN VENTE
chez
plus de 5.000 Papetiers
Spécialistes du Stylo
et Grands Magasins

GROS
63, Faubg Poissonnière
Paris

A.S.I.P.

Publicité Ch. Lemonnier





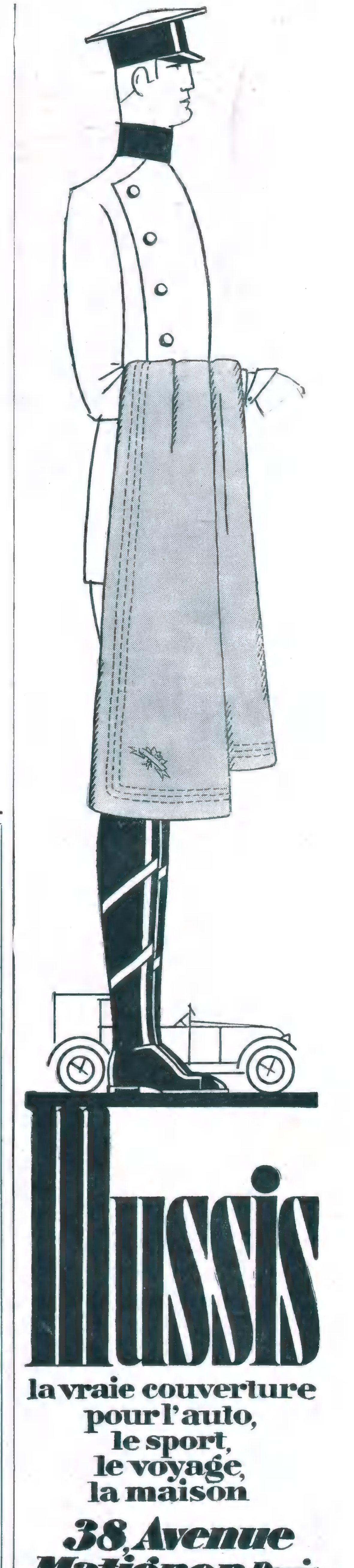


Situé sur les rives historiques de la Tamise, l'Hôtel Cecil offre à ses hôtes, dans une ambiance de luxe, la quintessence de la traditionnelle hospitalité britannique.

HOTEL CECIL

LONDON

Pour conditions, s'adresser au Directeur, télégrammes : CECELIA-LONDRES ou dans les Agences de Voyages habituelles.





Votre peau a besoin de soins spéciaux en hiver.

Les vents froids et mordants dessèchent et rident la peau du visage. Comment vous préserver des rigueurs de la mauvaise saison? Harriet Hubbard Ayer a résolu le problème.

EMPLOYEZ tous les jours, pendant quelques minutes ses trois crèmes essentielles qui procureront à votre peau la nourriture qui lui est indispensable et la préserveront des rigueurs de l'hiver.

Le matin, étendez une bonne couche de *Luxuria*. Cette crème alimente et, en même temps, nettoie l'épiderme et le débarrasse des plus petits grains de poussières mieux qu'aucun savon ne pourrait le faire. Essuyez *Luxuria* et, avec un tampon d'ouate, étendez sur le visage de l'*Eau de Beauté Harriet Hubbard Ayer,* eau tonique et rafraîchissante.

Étendez ensuite une légère couche de *Beautifying Face Cream.* Laissez pénétrer quelques instants, puis essuyez doucement. *Beautifying Face Cream* est une base idéale pour "tenir" la poudre. Pour finir, étendez une des poudres *Harriet Hubbard Ayer* (celle qui vous convient le mieux comme nuance et comme grain) et vous serez ravie du velouté et de la fraîcheur de votre teint.

Le soir, après un nouveau nettoyage avec *Luxuria,* faites une application de *Skin and Tissue Builder* de *Harriet Hubbard Ayer,* en massant le visage et le cou et en vous conformant aux indications qui accompagnent chaque pot. Cette nourriture unique s'assimile aux secrétions sous-cutanées de l'épiderme qui l'absorbe immédiatement et lui procure ainsi un bien-être nouveau. *Skin and Tissue Builder* tonifie les muscles relachés, repose les nerfs et renouvelle les tissus. Pour finir, étendez une légère couche de *Beautifying Face Cream* que vous laissez pendant la nuit.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes maisons. Pour renseignements complémentaires ou pour recevoir notre Livre de Beauté "Pour être Belle", écrire à Harriet Hubbard Ayer, 33, Boulevard Haussmann (près de l'Opéra) Paris.

HARRIET HUBBARD AYER

PARFUMS ET PRODUITS DE BEAUTÉ

NEW-YORK PARIS LONDRES

YENDIS

273 RUE St HONORÉ
29 RUE CAMBON PARIS

Le VIe Salon de la T. S. F. 1929

Avec le même succès que celui des années précédentes, le VIe Salon de la T. S. F. a tenu ses assises au Grand Palais où se trouvait réunie l'élite des constructeurs français. Il fut inauguré, comme habituellement, par le président de la République qui, fervent de la T. S. F., prit un réel plaisir à s'arrêter à de nombreux stands.

Les constructeurs ont présenté des postes pour tous les goûts, depuis les plus simples jusqu'aux plus luxueux. De grands progrès ont été constatés dans la fabrication des lampes de réception, de la commande directe, de l'automatisme et surtout de l'alimentation par le secteur alternatif.

Mais pourquoi, cette année, y eut-il deux Salons de la T. S. F. et à peu d'intervalle l'un de l'autre ? A mon avis, je ne crois pas qu'au point de vue commercial ce soit là une bonne chose, attendu que les acheteurs et visiteurs, surtout ceux de province et de l'étranger, regardent à se déplacer deux fois pour des expositions similaires dans une même ville — celle-ci fût-elle même Paris. Il faut espérer que, dans l'avenir, ces deux Salons seront réunis en un seul, à la satisfaction de tous.

L. BIRGÉ.

QUELQUES BEAUX STANDS

Les Etablissements A. FOUQUET, à *Etables* (Côtes-du-Nord) exposaient une série de Super-trigrilles, tous aussi remarquables par leur impeccable présentation et leur perfection de montage : le « PHO-NO-RAH », portable-Pick-up-T. S. F., de dimensions incroyablement réduites ; la valise « F-30 », alimentée par oxy charger ; le « F-29 » au glorieux palmarès, muni cette année, comme tous les appareils de la série, de l'alimentation interchangeable, accus ou secteur, furent très remarqués. Quand au « *Rural* », sa réalisation est, à son prix, un réel tour de force.

En résumé : *beaux postes, montages parfaits.*

Agent général : M. ZELLER, 110, rue Saint-Dominique, *Paris* (7e).

« SAREA »

24, rue Saint-Laurent, BORDEAUX.

Très remarqués les étonnants perfectionnements présentés par la « SAREA » — la firme bordelaise bien connue — avec son « *automatique* 30 »... Un bouton tourne sous vos doigts et les stations défilent à la puissance désirée... Une simple prise de courant et la voix, le piano, l'orchestre, etc., sont rendus avec la plus extraordinaire vérité.

Voilà vraiment de grands progrès réalisés.

REES-RADIO

Parmi tous les appareils portatifs présentés au Salon, il faut mentionner tout spécialement ceux construits par REES-RADIO qui a pour devise :

« Pour une Spécialité... des Spécialistes. »



Nous avons remarqué à leur stand leurs appareils : le « JUNIOR 5 » à 5 lampes, permettant la réception des postes locaux et étrangers. Prix : 3.500 fr. ; le « SENIOR 6 » à 6 lampes, convenant plus spécialement pour la province. Prix : 3.900 fr. ; l'« IDÉAL 8 » à 8 lampes, convenant en tous endroits pour tous postes d'émission.

Les types SENIOR 6 et IDÉAL 8 fonctionnent sur le courant avec le bloc secteur REES-RADIO ; supplément de prix : 950 fr.

Une merveilleuse nouveauté : « Le Gnome QUATRE », de dimensions exceptionnellement petites : 34 c/m long., 28 c/m larg., 16 c/m haut., contenu dans une valise de superbe présentation, donnant des résultats incomparables et d'un prix très abordable : 2.500 fr.

En un mot, REES-RADIO ne fabrique que des « *Portables* », mais les fabrique *bien*.

REES-RADIO, 46, rue Pierre-Charron, *Paris* (8e). Maisons à Londres et à New York.

LE STAND DES ÉTABLISSEMENTS « GODY », D'AMBOISE



Phot. F. Nobécourt, Paris.

Dans sa visite au Salon, le président de la République n'oublie jamais d'examiner attentivement le stand du réputé constructeur d'Amboise. Cette année encore, il n'y a pas failli et M. Doumergue a vivement félicité M. Gody des succès qu'il remporte partout et pour la part active qu'il prend dans l'industrie de la T. S. F.

Ces succès viennent, du reste, d'être confirmés non seulement au Salon de la T. S. F. de Paris, mais encore aux Expositions de T. S. F. de Lyon et de Bordeaux.

Nous avons particulièrement remarqué, dans son stand coquettement aménagé, diverses nouveautés des plus intéressantes.

C'est tout d'abord un poste « 4 *lampes écran* » fonctionnant directement sur le secteur. Ce poste se distingue par sa grande simplicité d'entretien : une prise de courant, et c'est tout. Il est d'une grande pureté d'audition, par suite de l'emploi des nouvelles lampes à écran de grille en moyenne fréquence et d'une lampe trigrille en basse fréquence. Le chauffage s'effectue directement en alternatif. La tension plaque est obtenue par une valve biplaque combinée avec un système de filtre spécial éliminant *tout ronflement*. Un jack a été prévu pour son emploi avec pick-up.

Puis, ensuite, voici un poste récepteur à *grande puissance ;* poste particulièrement destiné aux auditions publiques ou dans de très grandes salles ; des récepteurs pour capter les ondes courtes de moins de 100 mètres sur petite antenne ; une boîte d'alimentation fonctionnant sur secteur alternatif.

En outre de ces nouveautés sensationnelles, d'autres postes ont été également très admirés. Citons parmi ceux-ci : le poste « GODY C. 642 », très pur et très sélectif, permettant une réception facile sur petites et grandes ondes ; des Postes Meubles en acajou verni et Meubles de luxe, en tuya verni avec appliques et filets marqueterie et cadre intérieur ; la célèbre « Valise GODY » qui connaît tant de succès depuis son apparition, etc.

Pour tous renseignements et catalogues, s'adresser aux Etablissements GODY, à Amboise (Indre-et-Loire), ou pour Paris et environs à leur succursale, 24, boulevard Beaumarchais (11e), et pour les régions de Tours, Angers, Poitiers, Orléans, Clermont-Ferrand, aux succursales de chacune de ces villes.



SIÉGEL

LE
MODÈLE
1
301

COMPLÉMENT INDISPENSABLE D'UN INTÉRIEUR MODERNE

PARCE QUE :

1°

SES DIMENSIONS EXTRÊMEMENT RÉDUITES PERMETTENT DE LE PLACER DANS LES APPARTEMENTS LES PLUS EXIGUS

2°

MALGRÉ SON PEU D'ENCOMBREMENT SA **SONORITÉ** EST CELLE D'UN **PIANO DE FORMAT SUPÉRIEUR**

3°

SON MEUBLE CONSTRUIT AVEC DES BOIS APPROPRIÉS ET DE DIFFÉRENTES ESSENCES **S'HARMONISE A LA PERFECTION AVEC LES MEUBLES D'UNE INSTALLATION MODERNE**

4°

ENFIN SON PRIX EST **SENSIBLEMENT LE MÊME** QUE CELUI D'UN PIANO

GAVEAU

DE MODÈLE COURANT

◆◆

PRIX :
16.500 fr.

GAVEAU

45-47 Rue La Boëtie · PARIS

DEMANDEZ-NOUS LES CATALOGUES SPÉCIA



La Ceinture LINIA, conçue suivant un principe nouveau et breveté, fait merveille pour réduire l'embonpoint et affiner la ligne. En tricot fin élastique et résistant, elle exerce une pression rationnelle, prévient la hernie, convient admirablement aux sportifs et aussi après opération. Essayez-la à notre magasin spécial ou faites-vous-la envoyer en nous donnant votre tour d'abdomen et la hauteur désirée (22, 24, ou 26 cm. devant). Notice gratuite.

Prix : France : Frs. 210. » franco (c/remb. Frs 5. » en plus). Etranger : Frs 235. » franco (c/remb. Frs 15. » en plus). Tout envoi est échangé ou remboursé s'il ne convient pas.

Portez la Ceinture Linia

En vente seulement chez J.-L. Roussel, 26, rue Cadet, Paris (9e)



CHAUFFAGE CENTRAL par radiateurs
IDEAL CLASSIC
57, rue du DÉPARTEMENT
PARIS (18e). — Tél. NORD 38-82



Le meilleur LAXATIF **GRAINS DE VALS**
nettoie : Foie – Estomac – Intestin



JUMELLES Stéréo-prismatiques **"HUET"**
et tous instruments d'optique.

Exigez la  marque

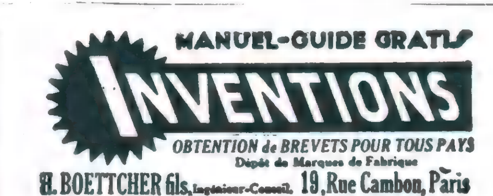
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'OPTIQUE
76, Boulevard de la Villette, Paris.
FOURNISSEURS DES ARMÉES ET MARINES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

CATALOGUE FRANCO sur demande mentionnant *L'Illustration.*
EN VENTE CHEZ TOUS LES OPTICIENS
R. C., Seine : 148-367.





Vous qui cherchez depuis longtemps du linge de table et de toilette en couleur de tout repos, exigez de votre fournisseur la fabrication du "Pays-Basque" que vous reconnaîtrez par la tête du bon Roi Henri IV .. marque déposée ..



H. BOETTCHER fils, Ingénieur-Conseil, 19, Rue Cambon, Paris

LE FROID AUX PIEDS EST VAINCU !



CHAUFFE-PIEDS = CHANCELIÈRE-PERFECTIONNÉE

Utilisant la caloricité humaine, donnant + 25° de chaleur environ.
SANTÉ — CONFORT — HYGIÈNE
Dépense nulle — Durée indéfinie.

Poids : 2 kgs environ, construits en bois, acajou, okumé, ciré ou verni. Les matelas sont interchangeables.

Mode d'emploi. — On emploie EUREKA sans se déchausser on garde aux pieds les chaussures ou les pantoufles.

Expédition en France :

EUREKA N° 5, ciré.. .. .. 130 fr.
— N° 6, grand luxe, verni au tampon .. 150 »
Franco de port et d'emballage, gare de l'acheteur, contre mandat-poste ou chèque.

Expédition pour l'Algérie, les Colonies françaises et l'étranger :

EUREKA N° 5, ciré.. .. .. 150 fr.
— N° 6, grand luxe, verni au tampon .. 170 »
Franco de port et d'emballage, quai ou gare de l'acheteur, contre mandat-poste ou chèque.

LA BROCHURE EXPLICATIVE EST ENVOYÉE FRANCO SUR DEMANDE

ADRIEN PADIRAS, 9, Place Bourgogne, BORDEAUX (Gir.)
Chèque post. N° 7.212 - Adresser les commandes au Serv. n° 12.



AU FEU VOS YEUX BRULENT !
Un produit corrosif a allumé l'incendie....
N'employez donc plus que la
CIRE TONICYLE MADELYS
garantie sans danger qui embellira vos yeux
SANS LES PIQUER
BLEU.NOIR.BRUN.CHATAIN
l'Ecrin nécessaire complet...... 12 frs
la CIRETONICYLE seule (*Rechange*) 7f50
dans toutes les bonnes Parfumeries et franco contre mandat ou timbres
37, RUE St LAZARE - PARIS

ECZÉMAS, DÉMANGEAISONS
ULCÈRES, MALADIES de la PEAU
VICES du SANG
guéris rapidement sans retour par la
POMMADE ROMON
La Boîte : 7 fr. 85 franco
ESSAYER C'EST GUÉRIR !
— Milliers de guérisons déjà obtenues —
Brochure explicative envoyée gratuitement par les Laboratoires ROMON, 8, Rue Bridaine, Paris



G.H. WICKHAM
Demandez l'adresse du dépositaire dans votre ville, ou écrire en envoyant les mesures A.B.C.
15, RUE DE LA BANQUE - PARIS - (2e Arrt)

LES PHONOGRAPHES ET DISQUES COLUMBIA POLYDOR BRUNSWICK
" LA VOIX DE SON MAITRE "
Portatifs, Coffrets et Meubles, sont vendus sur demande
PAR RÈGLEMENTS ÉCHELONNÉS
AU MAGASIN DE MUSIQUE DU CONSERVATOIRE
35, Faubourg-Poissonnière - PARIS. (*Catalogues et conditions franco.*)
OUVERT DIMANCHE 14 A 19 HEURES



LES CAFÉS GILBERT
LES MEILLEURS CAFÉS DE PARIS
SONT EN VENTE PARTOUT EN Btes & Paqts de 125 et 250 gr.



Au moment où approche l'époque des étrennes, vous cherchez un présent qui sorte de la banalité quotidienne, un objet qui apporte avec lui cette part de mystère et d'inconnu qui suscitera chez ceux que vous aimez les joies chaudes de la possession. Or, le seul cadeau vraiment nouveau, le seul qui possède un pouvoir certain de séduction, c'est la montre sans remontoir HARWOOD, **"L'heure Vivante"** qui se remonte à chaque mouvement que l'on fait et qui peut marcher toute seule pendant trente heures dès qu'on l'a portée quelques instants. C'est le cadeau le plus captivant en même temps que le plus utile puisqu'il nous délivre d'une servitude quotidienne. Faites à votre entourage la surprise de lui offrir ce cadeau qu'il attend.

LA MONTRE HARWOOD SE VEND EN OR ET EN ARGENT CHEZ TOUS LES BIJOUTIERS ET HORLOGERS A PARTIR DE **550** FRANCS

CADEAUX NOËL ET JOUR DE L'AN

PETITS MEUBLES

modernes et copies d'ancien. Tables gigognes, guéridons. Tables de bridge : **115 fr.**
TABLES A THÉ : 300 fr. Catalogue franco sur demande.
PAGNY, 100, rue du Bac, PARIS (7e).



La Pde Philocôme GRANDCLEMENT
EST UNIQUE AU MONDE !!!
Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber et, sans graisser, les fait repousser abondants et soyeux après la 3e fric. Envoi fco 9.90. Les 4 pots, 39.90c. Rbs. Dépôts ttes Phies. C/C post. 92-48, Lyon. Adr. command. Laboratre GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura), France.

AUTOMOBILISTES!
ZIP DISSOUT le GOUDRON, DONNE un beau BRILLANT
— *Echantillon contre 1 fr. 50.* —
Sté LUZENA, 139, quai d'Asnières, ASNIÈRES



Hôtels, Restaurants recommandés

PARIS WEST END HOTEL 7, rue Clément-Marot (*Champs-Elysées*)
HOTEL DES FAMILLES - DERNIER CONFORT - PRIX MODÉRÉS

PARIS HOTEL OPAL *rue Tronchet, 19.*
ULTRA-MODERNE. Opéra. Madeleine. St-Lazare.

PARIS MADISON-HOTEL
143, Bd St-Germain. Adr. tél. : DISONOTEL

PARIS HOTEL MAGELLAN
59, av. Marceau, ETOILE. Excellent Restaurant.

DÉPARTEMENTS

CANNES-*Gallia-Palace Hôtel*
Les six fameux courts de tennis sont situés dans le parc fleuri de l'hôtel.

CANNES-*BEAU-SÉJOUR*
SITUÉ DANS SON PARC

CANNES GRAY D'ALBION
CROISETTE Meilleure situation. Cuisine très soignée. — Jardins.

LE SOLEIL, LA FORÊT, L'OCÉAN & LE LAC.
CAPBRETON-s.-Mer & HOSSEGOR (Landes)
Climat délicieusement tempéré et fortifiant. Cette région est la seule que la vague de froid de 1929 ait épargnée.
Demander prospectus et renseignements au **Syndicat d'initiative de Capbreton-s.-Mer & Hossegor** (Landes).

CHAMONIX SPORTS D'HIVER. Ouv. 15 déc. 2 BONS HOTELS. P. Simond, propre.
LE CARLTON. — Qualité et confort. Orchestre. Face Casino. Pension dep. 75 fr.
L'ASTORIA. — Tout à neuf. Maison de famille. Cuis. et serv. impeccables. P. 55 à 75 fr.

MARSEILLE. Hôtel Bristol 18, Cannebière. (face Bourse).
75 ch. av. eau cour., chauf. cent. et tél. 30 salles bains priv.

MENTON Pension de Famille des CIAPPES FLEURIES
Tout confort moderne. Cuisine soignée.
Vue incomparable. Prix modérés. Ouvert toute l'année.

MORZINE (Hte-Savoie) Altitude : 1.000 m. Sports d'Hiver HOTEL BEAU SITE *Tout Confort*

NICE CONCORDIA HOTEL
Rue Eug.-Emmanuel (7, bd Victor-Hugo).
L'été au Touquet-Paris-Plage.
— WINDSOR HOTEL, rue Saint-Georges. —

NICE HOTEL MASSÉNA
Entièrem. remis à neuf, 1er ordre. Le plus central. Ouv. toute l'année.

NICE Hôtel FÉLIX-FAURE
Face au Casino municipal
Ouvert 1929. Le plus confortable. Sans pension.

NICE *GRAND HOTEL DE CIMIEZ et PAVILLON VICTORIA*
LE PLUS GRAND PARC DE LA RIVIERA
SITUATION INCOMPARABLE
Dernier confort. Prix modérés.

NICE GRAND HOTEL DES PALMIERS
200 chambres avec ou sans bains.
Grand jardin. — Garage. — Prix modérés.
— *Ouvert toute l'année.* — MANZ & STEUER. —

NICE
GRAND HOTEL O'CONNOR
GIRAUDY
Ouvert toute l'année.
200 chambres. — 100 salles de bains.
Téléphone dans chaque chambre.

NICE *HOTEL WESTMINSTER*
PROMENADE DES ANGLAIS
Chamb. dep. **50** fr. — Pens. dep. **100** fr.
— Adr. télégr. : *Westminster-Nice.* —

NICE
HOTEL WEST END
PROMENADE DES ANGLAIS
Le plus grand confort. — Hôtel de famille.

Italie. ÉTRANGER

SAN REMO
A 25 KM. DE LA FRONTIÈRE FRANÇAISE.
LE ROYAL
SES JARDINS, SES TENNIS. SON RESTAURANT.
M. BERTOLINI. PROP.

MOUVEMENT MARITIME

DÉPARTS DE PAQUEBOTS

NORD-AMÉRIQUE. — *Mauretania* (C. L.), 17 décembre, de Cherbourg pour New York. — *De Grasse* (C. G. T.), 18 décembre, du Havre pour New York. — *Milwaukee* (H. A. L.), 21 décembre, de Boulogne pour New York.

ANTILLES ET CENTRE-AMÉRIQUE. — *Espagne* (C. G. T.), 21 décembre, de Saint-Nazaire pour Santander, Gijon, la Corogne, la Havane, Vera-Cruz.

SUD-AMÉRIQUE. — *Asturias* (R. M.), 19 décembre, de Cherbourg pour la Corogne, Vigo, Lisbonne, Madère, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Aires. — *Campana* (S. G. T. M.), 20 décembre, de Marseille pour Barcelone, Alméria, Las Palmas, Rio de Janeiro, Montevideo, Buenos-Aires. — *Orania* (L. R. H.), 22 décembre, de Cherbourg pour la Corogne, Vigo, Lisbonne, Las Palmas, Pernambuco, Bahia, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Aires. — *Cap-Polonio* (H. S.), 22 décembre, de Boulogne pour Vigo, Lisbonne, Rio de Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Aires.

COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. — *Amérique* (C. R.), 17 décembre, de Bordeaux pour Dakar, Conakry, Tabou, Grand-Bassam, Lomé, Cotonou, Souellaba, Libreville, Port-Gentil, Pointe-Noire, Banane, Boma, Matadi. — *Thysville* (C. B. M. C.), 17 décembre, d'Anvers pour Ténériffe, Boma, Matadi. — *Médie II* (C. P.), 18 décembre, de Marseille pour Tanger, Casablanca, Dakar.

AFRIQUE DU SUD. — *Arundel-Castle* (U. C. L.), 20 décembre, de Southampton pour Madère, le Cap, Algoa Bay, East-London, Natal.

LEVANT. — *Eridan* (M. M.), 17 décembre, de Marseille pour Alexandrie, Jaffa, Beyrouth, Mersina, Smyrne, Constantinople, le Pirée, Naples. — *Angkor* (M. M.), 24 décembre, de Marseille pour Naples, le Pirée, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Larnaca, Mersina, Beyrouth, Jaffa, Alexandrie.

OCÉAN INDIEN. — *Général-Voyron* (M. M.), 19 décembre, de Marseille pour Port-Saïd, Suez, Djibouti, Mombasa, Dar-es-Salam, Zanzibar, Mohéli, Mayotte, Majunga, Nossi-Bé, Diégo-Suarez, Tamatave, la Réunion, Maurice et, au retour, Moroni, Aden.

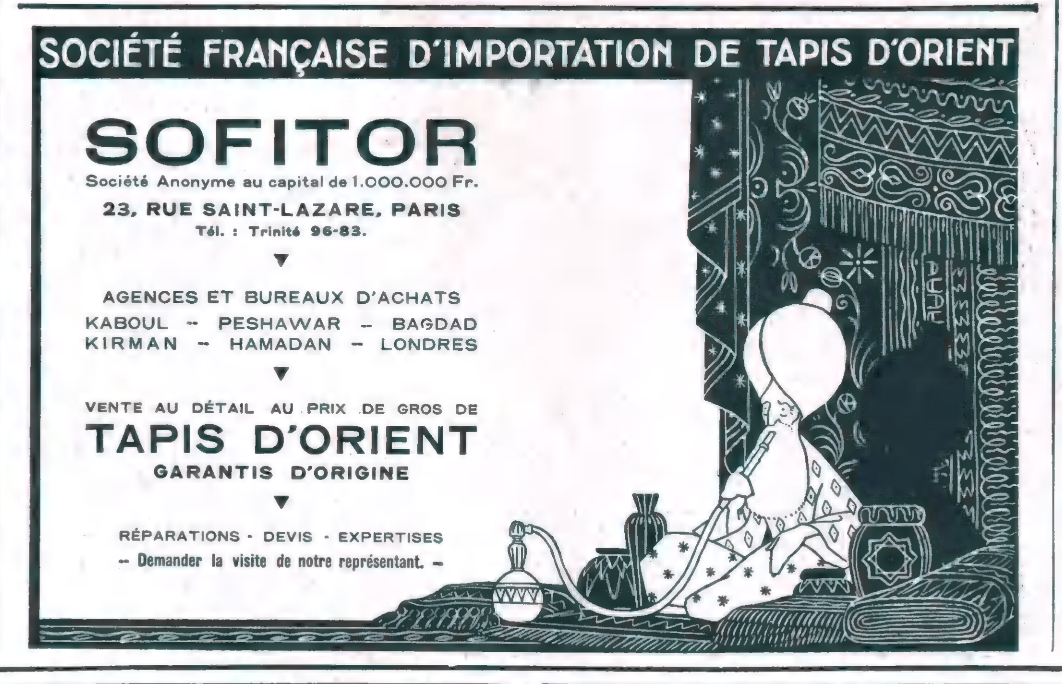
INDE. — *Ranchi* (P. O.), 27 décembre, de Marseille pour Malte, Port-Saïd, Aden, Bombay.

INDOCHINE. — *Désirade* (C. R.), 20 décembre, de Marseille pour Port-Saïd, Colombo, Singapour, Saïgon, Tourane, Haïphong.

CHINE ET JAPON. — *André-Lebon* (M. M.), 27 décembre, de Marseille pour Port-Saïd, Djibouti, Colombo, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Changhaï, Kobé, Yokohama.

OCÉANIE. — *Maloja* (P. O.), 20 décembre, de Marseille pour Port-Saïd, Bombay, Colombo, Fremantle, Adélaïde, Melbourne, Sydney.

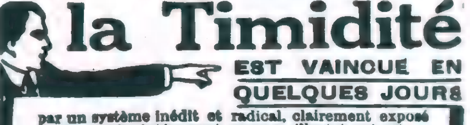
Pilules de Vichy
Laxatives. Purgatives. Dépuratives. Antibilieuses
LABORATOIRES LEPRESTRE, 18, Rue Favart, PARIS, et toutes Pharmacies. La Boîte de 30 Pilules 4.50







TIMBRES DES MISSIONS
au kilo, par paquets de 500, 250, 125 grammes
Beaucoup d'Afrique du Nord
Notice gratis.
Rien des kilos annoncés ordinairement
"TIMBRES DES MISSIONS"
58, Rue J.-J.-Rousseau, Paris (1er).





SAINT-MORITZ
GRAND HOTEL DES BAINS
200 chambres avec tout confort moderne.
Le séjour idéal pour les familles.
TOUS LES SPORTS D'HIVER
Pension complète depuis Frs franç. : 130 à 160 (Taxes et pourboires compris).



NICE HOTEL MAJESTIC
Les plus luxueux et les plus confortables appartements de la RIVIERA
400 CHAMBRES — 300 BAINS
toutes en plein Midi avec vue sur la mer.
Même Direction : ***GRAND HOTEL, BAGNOLES-DE-L'ORNE***

CRANS (SUISSE) super SIERRE
ALTITUDE : 1.500 mètres. "LIGNE DU SIMPLON"
Sports d'hiver et soleil d'hiver. Panorama magnifique sur les Alpes. Terrain de ski excellent. Funiculaire pour sports de bobsleigh et de luges. Hôtels confortables et modernes.
GOLF-HOTEL — CARLTON-HOTEL — HOTEL BEAU SEJOUR — HOTEL EDEN — HOTEL BRISTOL — HOTEL ROYAL



NICE Cimiez **RIVIERA-PALACE**
LE PLUS BEAU PARC DE LA COTE D'AZUR
Service automobile gratuit avec les Casinos.
ORCHESTRE TENNIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

La ligne : 42 francs.

S'adresser à MM. Gog, Pierrot et Cie, 23, quai de l'Horloge, Paris.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 18 décembre 1929, à 14 heures :

PROPRIÉTÉ DE RAPPORT

à Paris (14e arrondissement),

avenue d'Orléans, n° 85

Contenance : 1.447 mètres environ. — Revenu brut : 153.756 fr. 80 environ.

Mise à prix . . . . 1.500.000 francs.

S'adresser pour renseignements : à Mes **Thorel** avoué, 4, rue de la Paix ; **Brunet**, avoué ; **Vigier**, notaire ; **Valentin**, administrateur judiciaire, et sur place pour visiter.

BRETAGNE : *A vendre*, **proche Saint-Malo, Dinard,**

LA BELLE PROPRIÉTÉ

de **COUESBOUC**, château et terres, 130 hectares. S'adr. Me **de la Tribouille**, notaire à Rennes (I.-et-V.).

A VENDRE AU MAROC :

5.800 hect. de **terrains agricoles** 1re qualité, convenant toutes cultures, eau abondante, région saine. " LE GROUPEMENT TECHNIQUE ", **CASABLANCA.**

Adjudication chamb. not. Paris, le 17 décembre, **de divers IMMbles** ci-après, — **en 4 lots :**

3 Maisons à Paris :	**Contces**	**M. à prix :**
139, rue Pelleport..........	714 m. 74	200.000 fr.
170, rue Pelleport..........	360 m.	110 000 fr.
24. 28, rue Saint-Blaise	1.800 m.	500.000 fr.

Terrain rues St-Maur, 20, 22 ; Duranti, 2 à 10, et Ser an. 25. Cont. : **1.346 m.** Mise à prix : 942.200 fr. S'adr. **Assist. Publique**, 3, av. Victoria (Serv. Domaine), et Me **R. Morel d'Arleux**, not., 15, r. des Saints-Pères.

PRÈS AVENUE VICTOR-HUGO GRANDE PROPRIÉTÉ **SUR DEUX RUES. — Surface : 868 mètres.** S'adresser : MM. **Bernheim**, 23, rue de l'Arcade, Paris.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 21 décembre 1929, à 14 heures :

PROPRIÉTÉ A COURBEVOIE

(Seine), quai de Courbevoie, 80. Cont. : 522 m. environ.
Mise à prix........................ 100.000 fr.
Libre de location.

S'adresser à Me **René Mavré**, avoué à Paris, 51, rue de Miromesnil ; Mes **Leveillé Nizerolle** et **Tissier**, avoués à Paris ; M. **Gatté**, syndic, 11, place Saint-Michel, à Paris.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le samedi 21 décembre 1929, à 14 heures :

PROPRIÉTÉ AU KREMLIN-BICÊTRE

(Seine), 151, avenue de Fontainebleau.
Contenance environ 700 m. Revenu brut env. : 25.500 fr.
Mise à prix.......................... 180.000 fr.

S'adresser à Mes **Sureau**, avoué à Paris, 25, rue Tronchet ; **Hébert**, avoué, et **Guérin**, notaire, au Kremlin-Bicêtre.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le samedi 21 décembre 1929, à 14 heures :

PROPRIÉTÉ A PARIS

IMPASSE DU RUISSEAU, 33

Contenance env. : 350 m. Revenu brut actuel : 12.500 fr. plus appartement libre.
Mise à prix........................ 160.000 fr.

S'adresser à Mes **Sureau**, avoué, 25, rue Tronchet ; **Prestat**, avoué, et **Hasselmann**, notaire, à Paris.

SOLOGNE

MONTRIEUX (Loir-et-Cher), 160 km. Paris. 370 hect. env. Chalet de chasse. Confort. 6 fermes. 7 étangs poissonneux. **Très beaux bois** non exploités. Chasse très giboyeuse. Adjudication 19 décembre, 14 heures, étude de Me **Bellessort**, notaire, à Neung-s.-Beuvron. **Mise à prix : 1.106.000 fr.** S'adresser au notaire, Me **Bellessort**, à Neung-s.-Beuvron (tél. 1), et Me **Pierson**, à Orléans (tél. 21-62), dép. ench.

IMMEUBLE A PARIS, 14, R. DE NAPLES

Contenance : **332** m. env. Revenu br. : **328.785 fr.** Mise à prix : **3.200.000 fr.** *Prêt amortis. à cons. 1.700.000 fr. à 7.50 %.* **EXEMP. TEMP. IMPOT FONCIER.** A adjuger chamb. not. Paris, le 17 décembre 1929, à 14 h. S'adresser à Me **Laeuffer**, notaire, 11, rue de Rome, à Paris.

Etude de Me **Champeaux**, avoué, Aubusson.
Vente *sur saisie immobilière*, au Palais de Justice, à Guéret, le 18 décembre, à 13 h. 30.

ÉTABLISSts THERMAL d'ÉVAUX-les-Bains

compr. l'**Etabliss**t **avec 20 sources d'eaux minérales** dans un périmètre de 2.000 mètres attenant, piscines, réservoirs, canalisations, buvette, machines élévatoires, bâtiments annexes. **LE GRAND HOTEL**, construit sur l'Etablissement et y communiquant par ascenseur 100 chamb., confort, sal. de bains privées. **L'HOTEL DES SOURCES** ; ciné, chapelle, logement personnel, garage, écuries, buanderies, blanchisserie, salle d'embouteillage. Jardins agrément et potager. Tennis. **Parc** vallonné et accidenté, 13 hectares 1/2 environ. Terrains à bâtir, etc. etc.

Mise à prix.... .... 300.000 francs.

S'adresser, pour tous renseignements, à Me **P. Champeaux**, avoué poursuivant, 1 *bis*, Place du Palais, à Aubusson.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 19 décembre 1929, à 14 heures.

IMMEUBLE à usage INDUSTRIEL A SURESNES

(Seine), 20, rue Gambetta. **LIBRE DE LOCATION.**
Contenance environ 1.590 m. **Mise à prix : 209.000 fr.**
S'adresser à Mes **Sureau**, avoué, à Paris, 25, rue Tronchet ; **Pla[illegible]naud** et **Musnier**, avoués, et **Planque**, syndic de faillites, à Paris.

JEUX DE SOCIÉTÉ

BILLARDS BATAILLE

EXPOSITION INTERNATLE des ARTS DÉCORATIFS PARIS 1925 GRAND PRIX

13, RUE de l'ENTREPÔT
angle rue Beaurepaire
PLACE DE LA RÉPUBLIQUE
PARIS

TOURAINE IMMOBILIÈRE — PROPRIÉTÉS RAPPORT ET AGRÉMENT
79, rue Nationale, **TOURS.**

Entre Aix-Marseille : **PROPRIÉTÉ** 50 hect., rapport et agrément. **Château** ancien meublé, 15 pièces, salle de bains, source, w.-c., électricité, garage. Ferme grandes dépendances, porcherie 300 têtes, chasse, pêche, rivière dans propriété. 10.000 pieds vignes, climat très sain, belle exposition. Prix : 600.000 fr. S'adr. **P. GOUTTE**, château du Puget, MEYREUIL (B.-du-R.).

NORMANDIE

A vendre à l'amiable :

BELLE PROPRIÉTÉ

à 100 kilomètres de Paris, route de Deauville.
Château, parfait état, grand confort. **Ferme** modèle. Le tout 170 hectares. Libre à la vente.
Pour renseignts et traiter, s'adr. à **M. Lévy-Godchot**, 86, rue de Monceau, à **Paris**. (Laborde 20-08).

A VENDRE, DORDOGNE :

1° **Gentilhommière**, chauffage, eau, électricité, 52 hect., cheptels, tracteur. 500.000 fr.
2° **Château** XIIIe, 3 kilom. de bord rivière, 160 hectares, 4 domaines. 750.000 fr.
MARTY, immeubles, RIBÉRAC.

LESCALLIER

46, Rue de Provence, PARIS *(59e Année)*
Expert foncier spécialiste pour **VENTE, ACHAT, GÉRANCE, EXPERTISE de**

IMMEUBLES

Hôtel particulier, 16e arrondissement. Parfait état. 6 pièces principales, tout confort. **925.000 fr.**
BAILLY, 51, rue Condorcet, Paris (9e).

TOURAINE Propriété rapport et agrément.
Chalet 15 pièces. Tout confort, belle vue, ferme importante louée en blé, 225 hectares. 1.200.000 fr.
Fernand GIRAUD, Négociant en Immeubles, 6, rue Corneille, TOURS. — Tél. : 16-11 et 16-28.



Maigrir est un plaisir avec les Pilules GALTON

Être mince ! Être svelte ! N'est-ce pas là notre rêve à tous ? La sveltesse ne donne-t-elle pas à l'homme comme à la femme, de l'élégance, du chic et de la distinction ?

Pourquoi y a-t-il des personnes obèses ? La nature ne nous a pas créés ainsi. C'est donc une maladie comme une autre que l'on peut soigner et guérir à condition d'avoir le vrai remède. Or, ce remède existe : il a nom

Pilules Galton.

De composition exclusivement végétale, il agit sur l'obésité en améliorant la digestion. Ses succès ne se comptent plus, pas plus que les lettres qui en témoignent. Citons quelques extraits au hasard ; toutes, du reste, débutent, par une formule analogue à celle-ci : « Très satisfait des Pilules Galton » ou : « Très heureuse du résultat produit par les Pilules Galton » ou : « Vos excellentes Pilules Galton m'ont fait un bien énorme », etc...

Mlle X., de Chabris (Indre), écrit :

« *Voilà deux semaines que j'emploie les* « **Pilules Galton** *et je trouve qu'elles me font* « *beaucoup de bien. J'ai déjà maigri de quatre* « *livres ; aussi, Monsieur, je ne sais comment vous remercier.* »

« *Mme L. C. de Perpignan :*

« *Le premier flacon m'a donné des résultats* « *que je n'espérais pas. J'avais, bien corsetée,* « *89 cent. de tour de taille ; maintenant j'en ai* « *80. De plus, j'avais un très gros ventre qui* « *a baissé comme par enchantement ; c'est vous* « *dire combien les* **Pilules Galton** *m'ont fait* « *du bien.* »

Mme C., d'Epernay :

« *Veuillez m'envoyer par retour* « *un flacon de* **Pilules Galton**, « *car l'effet est très satisfaisant ;* « *j'ai déjà maigri de vingt livres* « *depuis que j'en prends.* »

Les **Pilules Galton** constituent l'amaigrissant idéal, facile à employer, n'exigeant aucun régime, sans rival pour réduire les bajoues, le double-menton, les hanches, le ventre, et ne s'attaquant qu'à la graisse en excès comme le fait remarquer Mme V. A., de Nice, qui dit : « *J'ai diminué juste de ce qu'il faut, je me porte à merveille ; ma chair est très dure au lieu d'être molle et flasque, j'ai un beau teint tandis qu'il était jaunâtre ; merci à ces pilules.* »

Ainsi, que tous ceux qui désirent réduire leur embonpoint et redevenir jeunes et sveltes, n'hésitent pas à employer les

Pilules Galton.

Le flacon avec instructions : **18.60** contre remboursement.

S'adresser à J. RATIÉ, pharmacien
45, rue de l'Échiquier, Paris

Dépôts à l'Étranger : **Bruxelles** : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc. **Genève** : A. Junod, 21, quai des Bergues et principales pharmacies de tous pays.

CARILLONS FRANÇAIS

Brevetés jouant à volonté plusieurs airs.
Rénovation des vieilles chansons françaises.

Toute notation musicale exécutée suivant demande des clients.

HORLOGES — RÉGULATEURS

PENDULES DE STYLE

Réparation et reconstitution d'horlogerie ancienne.

F. de SAINTILAN, fabricant
17, rue St-Sébastien, PARIS (XIe).
Téléph. : Roquette 54-64.



Madame **portez la nouvelle**

CEINTURE MAILLOT

en tissu élastique de

M. GLASER

***Invisible** sous la robe même la plus légère, elle affine la ligne, remplace le **Corset**, combat l'**Obésité** et supprime toutes les affections de l'**Abdomen** ou de l'**Estomac**.*

Album des CEINTURES-MAILLOTS
franco sur demande

Exposition et application tous les jours par Dames spécialistes de 9 à 19 h. (Dimanches et Fêtes, de 9 à 12 h.)

44, Boulevard Sébastopol - PARIS
et Arcades des Champs-Élysées n° 9



VOUS QUI SOUFFREZ

de ***Digestions pénibles***, de ***Constipation***, d'***Entérite***, de ***Névralgies*** dans la tête ou le corps, de ***Rhumatismes***, d'***Eczéma***, de ***Psoriasis***, de ***Dartres*** ou ***Boutons***, etc., supprimez la cause en dépurant votre sang avec la

TISANE des CHARTREUX de DURBON

au suc des plantes des Alpes, selon la formule des anciens moines et vous serez émerveillé du résultat obtenu. — ***Vous qui êtes pâle, anémique, faible des nerfs, sans courage, sans appétit***, ajoutez à ce traitement les

PILULES SUPERTONIQUES des CHARTREUX de DURBON

et vous serez surpris de votre résurrection.

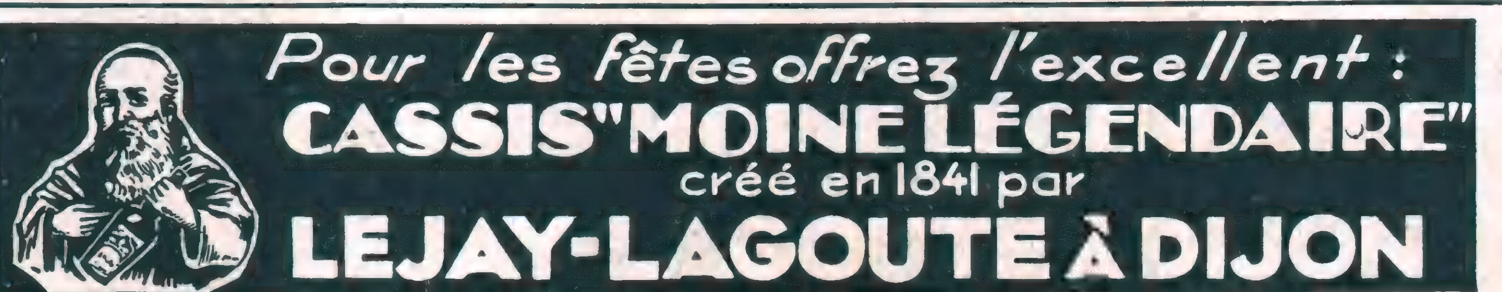
PREUVES INNOMBRABLES

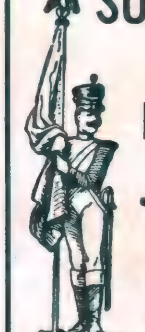
TISANE, *le flacon*, 14.80 — PILULES, *l'étui*, 7.85
BAUME (maladies de peau), *le pot*, 5.95 (*Impôt en sus*).

RENSEIGNEMENTS ET ATTESTATIONS :
Laboratoires J. BERTHIER
22, Square des Postes, GRENOBLE

VITTEL

"GRANDE SOURCE" contre poison de l'acide urique





SOLDATS de PLOMB et d'ÉTAIN EN TOUS GENRES

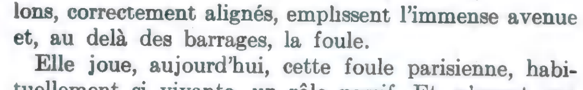
JOUETS POUR ENFANTS

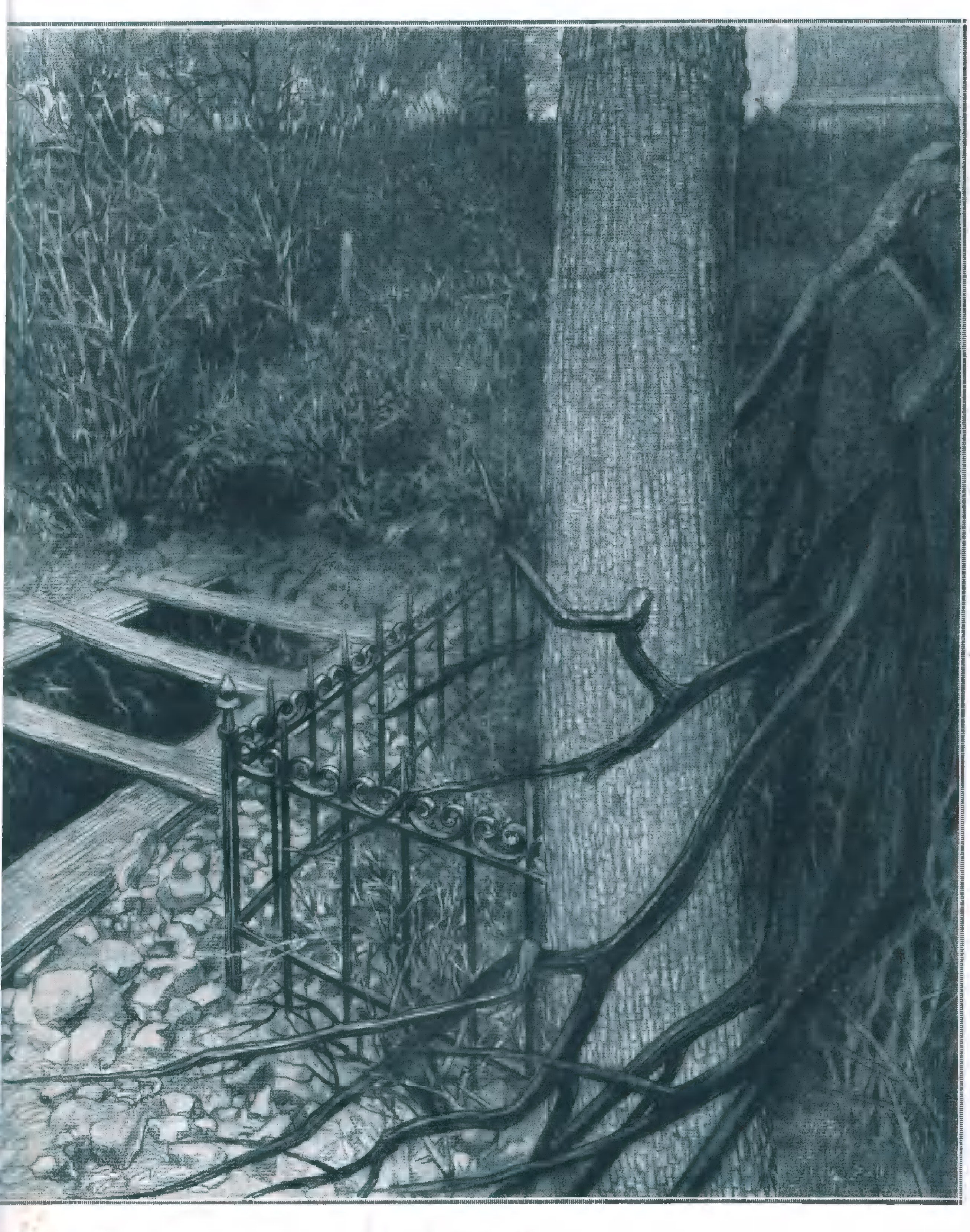
SPÉCIALITÉ UNIQUE
pour Collectionneurs

CIVILS et SOLDATS d'étain toutes époques, toutes armes, toutes nations, toutes attitudes.
Catalogue 1 fr., remboursé à la première commande.

E. LELONG

24, rue de Dunkerque, PARIS (10e)
Fermé le mardi. — Tél. : Trudaine 24-13.





de la famille, arrive devant la tombe du Colombier.
uments recueillis au moment de la cérémonie.

lons, correctement alignés, emplissent l'immense avenue et, au delà des barrages, la foule.

Elle joue, aujourd'hui, cette foule parisienne, habituellement si vivante, un rôle passif. Et, n'ayant que son silence à donner, elle l'offre avec une dignité impressionnante. Le rôle actif revient aux anciens combattants, — et jamais, depuis celui de la victoire, un de leurs défilés ne me parut si nombreux, si discipliné, si émouvant. Il y a dix ans, ils passèrent déjà sous l'Arc triomphal, venant de l'extérieur de la ville, comme s'ils arrivaient de la frontière, après la plus dure des batailles. Aujourd'hui, ils repassent en sens inverse, venant du côté de Paris, comme s'ils allaient en sortir pour annoncer aux autres peuples le grand deuil qui frappe la Patrie. Et après tout, au delà des images et des rencontres fortuites, n'est-ce point cela la signification profonde de leur cortège ?

Ni musiques, ni fanfares, ni clairons, ni tambours pour escorter ces cohortes de vétérans. Le vent souffle, — un de ces vents que les marins appellent une jolie brise. Les drapeaux des régiments de Paris, au nombre de douze (six à droite, six à gauche au-devant de l'arche centrale) et l'étendard de la flamme, tenu face aux Champs-Elysées, au chevet du Soldat inconnu, claquent et se déploient comme des ailes qui battent. Et c'est, avec l'écho rythmique et sourd des pas répercutés par les voûtes, le seul bruit qui coupe le silence.

Combien défilèrent-ils ainsi ? Vingt mille ? Trente mille? Davantage peut-être... Une heure environ, leur flot a coulé avec la même abondance et le même élan.

Il faudrait les nommer tous, car ils le méritent tous ! Rêve impossible... Quelques-uns, au passage, arrachent non pas des cris d'admiration, car il faut se taire, mais des saluts plus profonds, plus respectueux, plus prolongés. Et l'on acclame, de cette façon silencieuse : le bureau de la Fédération nationale, les Grands Mutilés — aux rangs éclaircis — dont les petites voitures font monter des larmes dans les yeux, les Aveugles de guerre soutenus par des mères, des épouses ou des sœurs, les « Gueules cassées » que mène le colonel Picot, la F. I. D. A. C. qui groupe les combattants alliés, les religieux aux longues barbes et aux robes brunes, noires ou blanches, les Alsaciens, parmi lesquels deux jeunes femmes fleurissent au passage la tombe de l'Inconnu, l'Association Marius-Plateau d'allure si martiale, les médecins du front, les innombrables sections des Croix-de-Feu et les cinq mille délégués de l'Union Nationale précédés de leurs deux cents drapeaux...

Puis, le défilé terminé, la foule est arrivée, et de la journée elle n'a plus quitté le tombeau sous l'Arc de Triomphe.

Sans cesse, de tous les coins de Paris, comme pour une relève mystique, à midi et le soir, sous le soleil, sous la pluie, et longtemps après l'heure où l'Arc doucement illuminé a rayonné au-dessus de la ville — innombrable, silencieuse, recueillie, elle a offert à deux des sauveurs de la Patrie — le Poilu et l'Organisateur de la Victoire — le plus simple et le plus magnifique des hommages.

⁂

Cependant, la tombe du Colombier ne demeure point abandonnée en ce jour d'exaltation nationale. Des



ěle du Colombier. dans la nuit du dimanche 1er décembre



Les religieux anciens combattants se dirigeant vers l'Arc de Triomphe.

Les membres du Gouvernement, par rangs de quatre, ayant à leur tête les quatre Présidents (Président de la République avec, à sa droite, les présidents du Sénat et du Conseil et, à sa gauche, le président de la Chambre), précèdent le cortège des anciens combattants sous l'Arc de Triomphe.



Les deux cents drapeaux, précédant les 5.000 délégués de l'Union Nationale, descendent l'avenue de la Grande-Armée.

L'HOMMAGE RENDU A CLEMENCEAU PAR LE GOUVERNEMENT ET LES ANCIENS COMBATTANTS



En Vendée, le 1er décembre, à 11 heu es du soir : les délégués de la Confédération Nationale des Anciens Combattants viennent déposer sur la tombe de Clemenceau des fleurs cueillies sur les champs de bataille d'Arras et de Verdun

combattants vendéens de Mouchamps et de Saint-Maurice sont allés offrir au grand Vendéen, en ce premier dimanche du séjour définitif dans la terre natale, le salut simple, cordial et rude de la Vendée. Puis, tard dans la nuit, d'autres sont venus — une dizaine — portant des flambeaux et des fleurs.

Ceux-là, ce sont encore des combattants, et ces fleurs ont été cueillies sur les champs de bataille d'Arras et de Verdun. De la gerbe ainsi assemblée on a fait deux parts : l'une pour l'Inconnu, qui a été déposée le matin à l'Arc de Triomphe ; l'autre, destinée à la tombe de Vendée et qui a été apportée de Paris en automobile dans la journée même par M. René Hersent, délégué de la Confédération Nationale.

Un chien qui hurle à la mort, un hibou qui hulule, le Petit Lay, coulant dans sa ravine avec un gros bruit doux, orchestrent mélancoliquement cette scène. Pas un mot. En silence, une ombre, agrandie par la clarté rouge des torches, s'incline sur un humble tertre et dépose au chevet de Clemenceau les fleurs d'Arras et de Verdun dont les racines, à dessein intactes, plongèrent déjà dans la terre des morts...

Paul-Emile Cadilhac.



Le couvent du mont Cassin, vu de la route.

L'ABBAYE DU MONT CASSIN

AU QUATORZIÈME CENTENAIRE DE SA FONDATION

La station qui, à égale distance de Rome et de Naples, a nom Cassino demeure insoupçonnée de la plupart des voyageurs tant sa figure est modeste et insignifiant le petit bourg dont on aperçoit, à quelques mètres de là, les toits et les crépis pareils à ceux des bourgades égrenées au long de la voie ferrée.

Il suffit pourtant de lever les yeux jusqu'aux cimes proches pour apercevoir, posé sur l'une d'elles, l'ivoire d'un domino en forme de castel. Cette minuscule clarté luisant à la crête du roc, au large de l'azur, c'est l'Abbaye du mont Cassin, le joyau monastique à quoi l'on ne trouverait d'égal en cette Italie Mère que le couvent d'Assise aux flancs du Subasio.

Aux environs de l'an 529 (ou plus vraisemblablement de 523), c'est là que Benoît, venant de Subiaco à la tête d'une petite troupe de moines, découvrit un temple consacré à Apollon, un bosquet où l'on avait sacrifié à Vénus, un autel élevé à Jupiter. Les pieux compagnons s'empressèrent de jeter bas ces témoins des vieux cultes païens, et les *Dialogues* de Grégoire le Grand, l'historien de saint Benoît, nous content que le démon, ivre de fureur, ne cessa de harceler les frères occupés à édifier en ce lieu la maison qu'ils voulaient consacrer au vrai Dieu.

Benoît avait alors près de cinquante ans. Des épreuves cruelles n'avaient pu fléchir la vocation ni l'idéal qui le possédaient. Avec cette force qui conduit d'un pas si sûr les contemplatifs vers le foyer le plus propre à l'épanouissement de leurs facultés spirituelles, il sut, en fixant son asile dans les ruines de la tour élevée jadis par la garnison romaine de Casinum, qu'il occupait enfin l'ermitage où, loin de l'agitation du monde, il allait scruter plus avant encore que par le passé le dessein du ciel et rédiger cette règle à laquelle, à travers tous les temps et de par l'univers, la plupart des ordres monastiques devaient soumettre leur esprit et leurs mœurs.

Pax et *stabilitas*, paix et stabilité, tels furent les deux mots que, du haut de ce nouveau Sinaï, le Patriarche d'Occident jeta au monde comme le symbole de la perfection spirituelle et le commandement hors duquel il n'est ni voie droite ni ferme vérité.

⁂

Que reste-t-il aujourd'hui du couvent primitif dont on fête cette année la fondation vieille de quatorze siècles ? Bien peu de chose en vérité. Quelques pierres sur l'authenticité desquelles il convient de se montrer circonspect. Mais si les murs ont changé, la nature est restée celle que le grand moine eut sous les yeux et au sein de quoi, pour peu que les vapeurs de l'aube ou les nuées du couchant s'y glissent, le monastère actuel semble toujours une arche en marche vers le ciel.

Quand on s'achemine de la station vers la montagne, un petit bourg s'offre à la vue. C'est l'ancien S. Germano, devenu Cassino depuis 1871. De là, par une montée parfois assez dure, on gagne à pied, en moins de deux heures, le sommet conventuel. Accroché aux premières pentes, un bourg en ruine retient l'attention. C'est l'ancien château des Hohenstauffen, témoin des luttes qui mirent aux prises l'empire et la papauté. Puis, au milieu des pierres et de la rocaille, on poursuit sa course, l'œil embrassant peu à peu une perspective plus ample de plaine et de montagne. De rudimentaires oratoires, qu'adorne une imagerie naïve, annoncent le couvent proche. A l'un des derniers coudes, magnifiquement musclée en ses pierres massives, impérieuse en ses lignes, toute patinée d'ocre, apparaît l'Abbaye, à laquelle on accède désormais, non plus par le sentier muletier d'antan, mais par la route carrossable tracée voilà un peu plus de quarante ans.

Avant de franchir le seuil, comment ne pas considérer ce mur cyclopéen dont les pierres en étage sont demeurées immuables malgré la fréquence des tremblements de terre ?

C'est là l'ultime trace des Etrusques qui, fortifiant le *castrum Casini*, le bâtirent à cette place onze siècles avant l'ère chrétienne.

Une large voûte de pierre, deux lions à sa garde, ces lions qui figurent fièrement aux armoiries des abbés, et, tout auprès, une porte étroite, plus récente, telle est l'entrée qui vous accueille. Aussitôt passé ce seuil, un cloître d'où l'œil découvre, alignés dans le même axe, trois *cortile* en pleine lumière que bordent des galeries arquées.

Pour le pèlerin anxieux de rejoindre le sentiment du premier temps, la désillusion est immédiate. L'aspect des lieux n'offre point figure primitive. Je lui conseille alors de gagner sans retard les terrasses qui dominent les cloîtres inférieurs, celle en particulier qu'on a si heureusement appelée la *Loggia del Paradiso*. Là, où qu'il promène ses pas, comment ne se récrierait-il pas d'aise, face au spectacle qui l'attend ? La masse des montagnes escaladant le ciel, la barrière des Abruzzes coupant l'horizon, la cime princière du Cairo, haute de 1.700 mètres, tandis que vers les pentes du roc conventuel moutonnent en assaut un monde de vergers, de bosquets, de cultures multicolores et que, plus loin, au creux de l'Apennin, d'innombrables taches claires évoquent la poussière des fiefs sur lesquels, au cours de tant de siècles, l'Abbaye exerça sa suzeraineté. Qu'on se rappelle ! L'un d'eux n'a-t-il pas nom Aquino, et n'y distingue-t-on pas, si l'on jouit d'un œil aigu, le castel en ruine où vécut saint Thomas au milieu de sa famille seigneuriale ? Dans la direction du sud, parmi les blés, les oliviers, les vignes, quelle est cette eau sinueuse, mirant d'une onde flâneuse l'image limpide du ciel ? C'est le Garigliano désaltérant les terres ensanglantées par les hordes d'Annibal, par la défaite du roi Louis XII, par tant de batailles dont les noms sont dans toutes les mémoires. Et là-bas, cette nappe vaporeuse étincelant sous le soleil ? C'est le golfe de Gaëte, où se penche la cité somnolant aujourd'hui dans le souvenir de son prestige défunt. Au cœur de cette campagne, que les Romains nommèrent si justement la *Campania Felice*, l'heureuse Campanie, telle est la couronne dont la Providence encercle toujours le domaine de saint Benoît.

Voilà ce que des larges terrasses, de la Loggia del Paradiso, authentique balcon du ciel, et des plates-formes plus humbles du cloître des hôtes, le regard étreint avec émerveillement, qu'il s'y attache pour la dixième fois ou qu'il le contemple pour la première. Je n'oublierai point l'indicible fraîcheur que j'en éprouvai le soir où cet enchantement me fut révélé, après la blessure d'une incandescente journée et la fatigue de la route gravie à pied. Après cela, il serait malvenu à ne point tenter de corriger sa première impression celui que la vue des bâtiments trop modernes du monastère a tout d'abord chagriné.

Les trois vastes cours ne manquent d'ailleurs pas de beauté. Ne la partage-t-on guère, on peut comprendre la séduction de certains devant l'élégance sévère du *Cloître des Bienfaiteurs*, le second de ces *cortile*, ainsi nommé du fait qu'on y a dressé les statues des plus éminents d'entre eux, du pape Urbain V entre autres, le généreux restaurateur de l'Abbaye, et de Clément XI, qui la défendit avec un zèle si pur. Il n'est pas davantage interdit de se plaire à la majesté du *Cloître des Prieurs*, ceint de ses clairs portiques, au centre de quoi, surmontée par deux pilastres portant architrave, une large citerne alimente de son eau tous ceux, moines, visiteurs, paysans, qu'altère l'ardeur du ciel.

De l'une de ces cours un escalier solennel nous conduit à l'église abbatiale. Sur le parvis s'ouvre son portique aux colonnes antiques provenant, dit-on, du temple d'Apollon trônant jadis en ce lieu. La porte passée, il est certain que le pèlerin accoutumé à l'atmosphère mystique des sanctuaires romans ou gothiques de l'Europe du Nord y cherchera en vain semblable émotion. La splendeur de cette basilique appelle en tous sens le regard, qui a tôt fait de s'y noyer. De la porte de bronze, fondue au onzième siècle à Constantinople, au somptueux maître-autel, des mosaïques du pavement au granit des pilastres, de la dorure des stucs à l'étincellement des couleurs, l'admiration qui s'impose fait tort à d'autres sentiments plus intimes. Cette accumulation de marbres, jaunes, noirs, vert antique, d'améthystes, d'agates, de lapis-lazuli, de maintes autres gemmes, étourdit à la façon d'un orchestre trop dense où le cœur épris de solitude se trouve subitement assailli et perdu. Malgré sa pensée du « luxe pour Dieu », que ne se fût écrié Huysmans au sein de pareille profusion ! Cette basilique, que l'on mit près d'un siècle à édifier (1637-1727), rehaussée en son éclat par les cinq grandes fresques à l'huile de Luca Giordano et par son œuvre magistrale représentant la Consécration de la précédente église par le pape Alexandre II en 1071, agrémentée au chœur de quatre autres fresques de Solimène, et dans sa sacristie de magnifiques armoires baroques, demeure sans doute bien différente de celle que Didier, le grand



Une partie du monastère et des jardins.



Phot. E. Schneider.

La chaîne des Abruzzes vue de la terrasse dite *Loggia del Paradiso*.

A L'ABBAYE DU MONT CASSIN



Phot. E. Schneider.

Le château des Hohenstauffen, témoin des luttes qui mirent aux prises, au XIIe siècle, l'empire et la papauté.

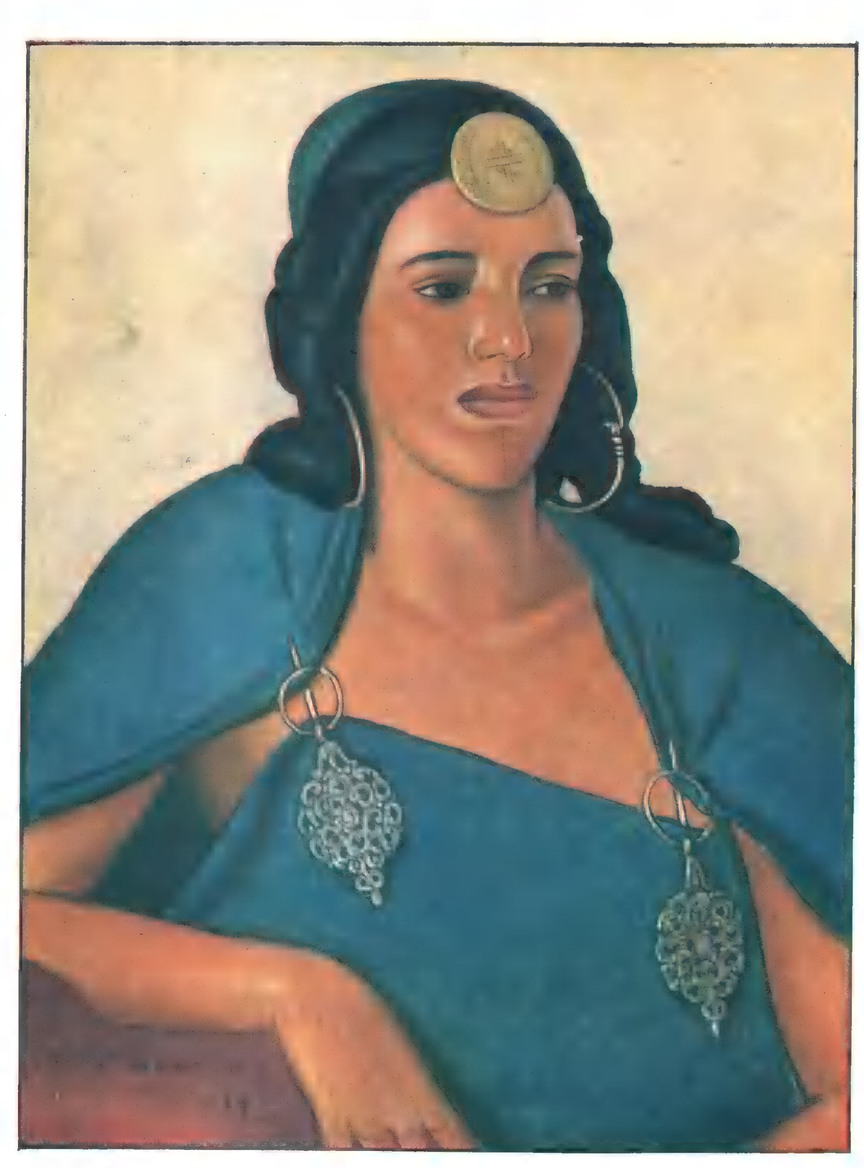
SUR LES PENTES DU MONT CASSIN



Zahra, fille berbère, à la chevelure
fleurie selon la mode des femmes de la montagne.



La belle M'Barka
tenant sa *gdra* de terre cuite.



Les bijoux de Myriam : une médaille talisman, des boucles d'oreille
et des agrafes d'argent.



Fatna au pur profil aryen, enveloppée dans son *khout*
de cotonnade teinte.

TYPES DE FEMMES BERBÈRES

Pastels de RENÉ MARTIN

FEMMES BERBÈRES

Texte de JEAN MARTIN. — *Pastels de* RENÉ MARTIN

Tous les peintres voyageurs ne vont pas chercher seulement dans les pays lointains ce signe de la couleur locale, pittoresque toujours parce que peu connu, qui leur permet avec quelque habileté de donner en peinture un semblant de renouveau. Ils désirent quitter les jeux endeuillés des natures mortes dont on abuse décidément pour trouver des harmonies nouvelles, plus colorées, plus chaudes ou plus lumineuses.

Comme l'ethnologue, mais pour une fin différente, l'artiste a aussi recherché parfois l'histoire des races et l'empreinte des siècles, non seulement dans les paysages où la pierre est marquée, mais sur les visages et sur les corps. Il a lu les signes qui expliquent l'âme et l'étreinte des races et il a contemplé les caractères qui, de génération en génération, se sont maintenus en variant à peine. C'est avec une passion égale que l'historien et le peintre poursuivent et croient découvrir le souvenir des Mongols sur les traits de quelques bigoudens de Bretagne, ou des caractères sarrasins dans certains types de montagnards des Alpes. Et je me souviens de mon émotion quand je rencontrai dans un village crétois, au pied du Mont-Ida, des bergers que je crus sortis des fresques minoennes.

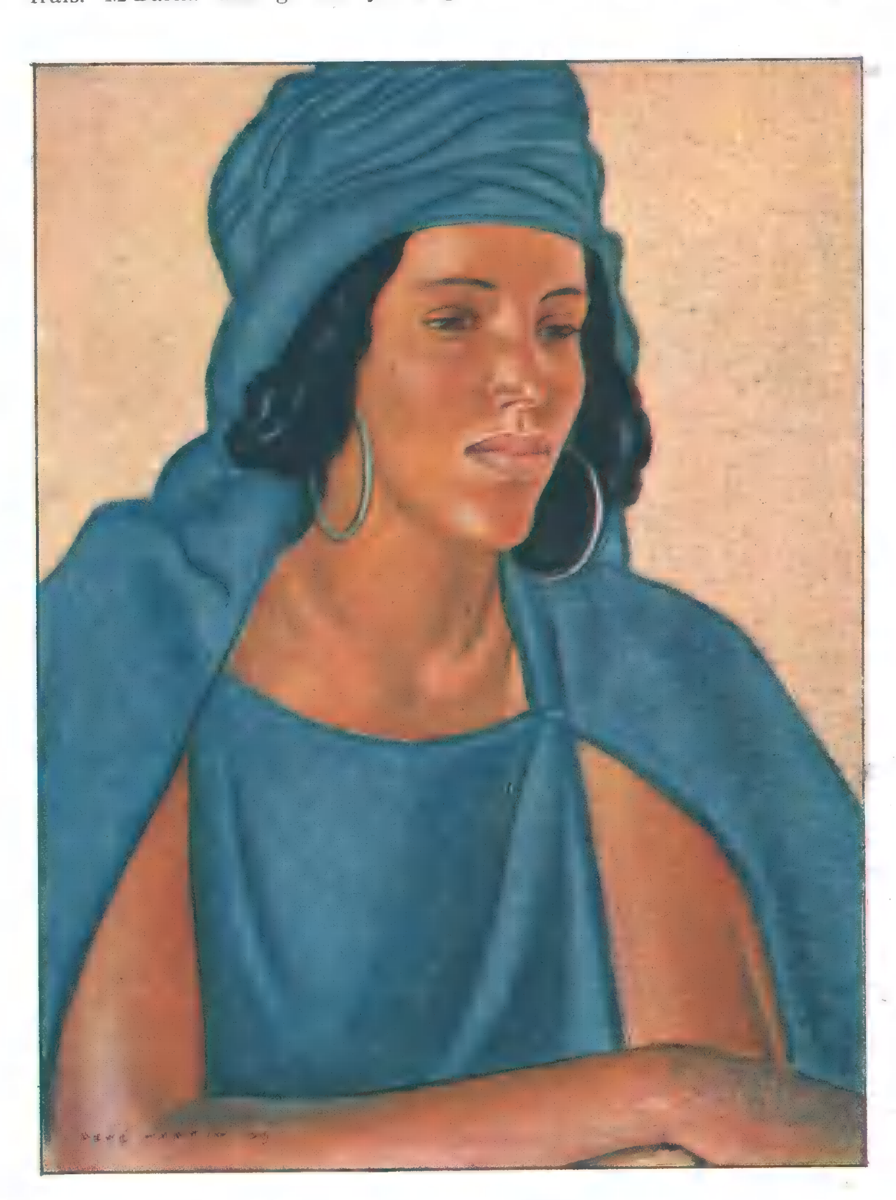
Suivant la destinée de l'Afrique du Nord, le Maroc a subi la domination de Rome et des Vandales et de Constantinople. Quelles traces ont, dans les types de ses habitants, laissées ces conquérants? Dans Marrakech la Grande, se coudoient Arabes et nègres, Berbères et Maures et les caractères de ces races se sont mêlés souvent. Le peintre René Martin a séjourné longtemps dans cette ville ; c'est de là qu'il partit vers l'Atlas à la rencontre des types purs, isolés dans leur cadre sauvage, et voici quelques-uns des pastels qu'il a rapportés.

En suivant les pistes qui s'en vont à travers les moissons et les oliviers, le peintre avait aperçu de fines silhouettes bleues, groupées autour des puits ou des tentes noires en poil de chameau. Et c'est alors qu'il s'avoua que les Mauresques de Marrakech, les *cheïkhat,* couvertes de bijoux, grasses et somnolentes, et les négresses aux soieries multicolores l'avaient déçu.

Par un midi torride, il s'était approché d'un *douar* et M'Barka, mince et droite dans les plis tombants de sa tunique, vint lui offrir un bol de lait frais. M'Barka aux grands yeux, gazelle prête à fuir parmi les murs effondrés de l'*agadir,* incarna pour lui la beauté berbère, et il resta quand le cheik l'eut invité.



Une fillette vêtue du toubit aux longues manches relevées par la hamala de laine verte.



La coiffure en turban d'Aïcha.

Tandis que le *douar* retentissait du bêlement des troupeaux, l'artiste eut la vision splendide des sœurs de M'Barka, rentrant de la fontaine, au rythme balancé de leurs hanches, les bras de bronze pâle levés vers les cruches ruisselantes qu'elles portaient. Puis, tout en écoutant les récits du vieux cheik disant ses souvenirs de jeunesse, il admira les purs visages aryens.

Dans l'ovale très beau, encadré par les torsades de cheveux noir bleuté, les yeux étaient légèrement ombrés de khôl et le henné donnait aux joues des reflets orangés. Les minces tatouages du menton étaient à ces visages impénétrables le sceau du mystère. Les corps élancés étaient vêtus du *khout,* cette pièce de cotonnade teinte à l'indigo que portent les nomades du nord de l'Afrique, vaste draperie qui entoure le corps deux fois, formant la jupe aux plis serrés, que retient le *k'sam* de laine, et la blouse fixée par des épingles d'argent.

Zahra avait apporté l'eau pour les ablutions. Mériem préparait le *couscous.* Les mains aux doigts fuselés roulaient la semoule et la farine dans le *t'bag* de jonc tressé. La belle M'Barka avait allumé un feu de brindilles et offrait les *bourir* brûlantes, ces galettes que l'on mange avec du beurre frais. Les visages restaient graves dans l'accomplissement des gestes rituels. Tandis que se répandait le parfum enivrant du thé à la menthe, Fatna, profil de princesse, filait, accroupie dans un coin de la terrasse de terre battue. Les anneaux d'argent de ses oreilles brillaient dans la nuit venue et son regard errait sur le moutonnement cendré des olivettes.

Dans le *douar* bruyant, où se mêlaient les lignes de tous les corps en mouvement, où les couleurs s'opposaient ou s'harmonisaient pour être un tableau de vie diverse, le peintre a isolé les jeunes Berbères, choisissant dans leurs attitudes, belles toujours, celle qui les mettait mieux en valeur, et c'est pourquoi il a simplifié leurs traits et les plis des étoffes qui les vêtent, fixant ainsi de leur beauté la ligne immuable.

René Martin a lu dans ces visages et dans ces yeux. Il en a connu peut-être l'âme et son parfum sauvage, mais n'est-ce pas mieux qu'il n'en ait laissé paraître que fort peu de chose dans son œuvre ? Il n'a pas voulu, par ses figures, exprimer ce que lui-même sentait devant les belles Berbères et il n'a pas dévoilé leur secret, mais celui qui voit saura lire dans leurs traits les caractères d'une grande race et s'attachera à leur distinction et à la vie qui palpite sur les lèvres et la chair fleurie, dans les narines frémissantes.

JEAN MARTIN.



Le dernier défilé des troupes belges, musique en tête, dans les rues d'Aix-la-Chapelle. — *Phot. Wide World.*



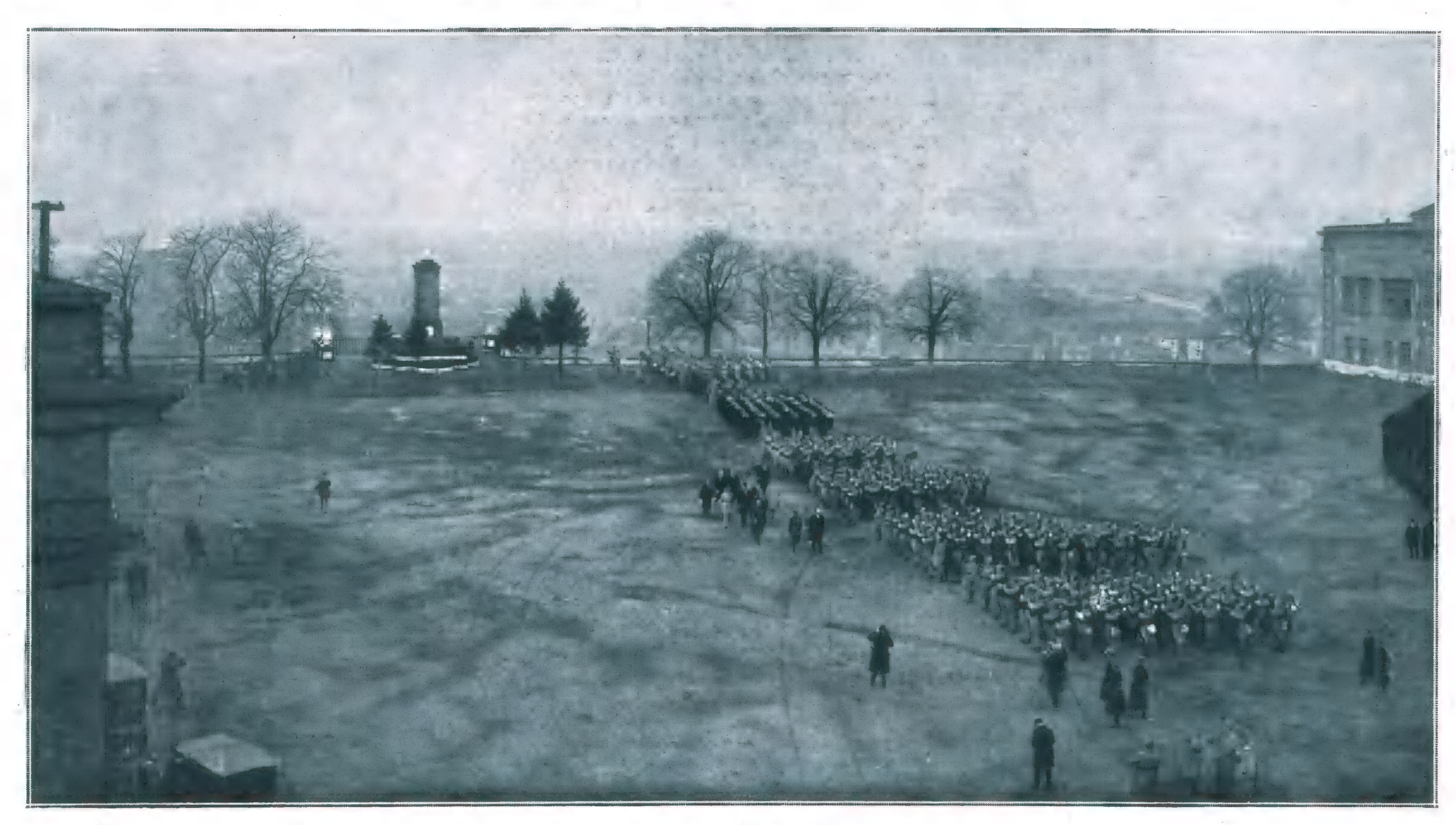
Une rue de Coblence pavoisée de drapeaux allemands.

accueilli les généraux français qui venaient prendre congé d'eux. Mais les cloches des villes ont sonné à toute volée. Des retraites aux flambeaux ont parcouru les rues pavoisées et illuminées. A Coblence, une cérémonie patriotique s'est déroulée au pied du monument de Guillaume Ier, au confluent du Rhin et de la Moselle, tandis que des avions sillonnaient le ciel, portant en énormes lettres cette inscription : « Coblence est libre ! » Le président Hindenburg, le chancelier Hermann Muller ont envoyé des télégrammes de félicitations à M. Fuchs, président supérieur des provinces rhénanes. De nombreux membres du cabinet d'Empire et du cabinet prussien se sont rendus à Coblence et à Aix-la-Chapelle où ils ont prononcé de vibrants discours : M. Severing, ministre de l'Intérieur du Reich ; M. Wirth, ministre des Régions occupées ; M. von Guérard, ministre de la Justice ; M. Braun, président du Conseil de Prusse, et son ministre de l'Instruction publique M. Becker. Ils y ont affirmé leur foi dans les destinées de l'Allemagne, leur espoir en l'imminence d'une complète et définitive libération, et salué la mémoire des morts qui furent les artisans de la politique de relèvement national : Ebert, Erzberger, Rathenau, Stresemann. Sur la tombe de l'ancien ministre des Affaires étrangères, de nombreuses couronnes ont été déposées en témoignage de reconnaissance.

Il reste encore en Rhénanie quelques troupes britanniques, mais celles-ci auront été retirées entièrement à la date du 12 décembre. A ce moment l'occupation ne sera plus assurée que par des troupes françaises et uniquement dans la troisième zone, celle de Mayence. Toutefois les hauts-commissaires britannique et belge demeureront auprès du haut-commissaire français jusqu'à la dissolution de la haute-commission interalliée des territoires rhénans, au lendemain du départ des derniers effectifs français. D'ores et déjà les services qui fonctionnaient jusqu'ici à Coblence ont été transférés à Wiesbaden où s'est également rendu le haut-commissaire belge.



Après l'évacuation de Coblence : la foule écoutant un concert organisé en signe de réjouissance. — *Phot. Pacific and Atlantic.*



La dernière revue des troupes françaises sur la plate-forme de la forteresse d'Ehrenbreitstein. — *Phot. Pacific and Atlantic.*

L'ÉVACUATION RHÉNANE

L'évacuation de la Rhénanie occupée, qui se poursuivait méthodiquement et par échelons depuis plusieurs semaines, a pris fin le 30 novembre pour la deuxième zone : celle de Coblence, et M. Briand en a aussitôt adressé notification officielle au commissaire du Reich.

Les troupes françaises de Coblence, les dernières qui fussent restées, ont quitté leur garnison dans la matinée du 30. A midi, le drapeau français a été amené sur la forteresse d'Ehrenbreitstein, qui domine magnifiquement la ville et le Rhin. Les honneurs ont été rendus par les troupes massées à l'intérieur de la forteresse, à l'effectif d'un bataillon d'infanterie, par les fusiliers marins de la flottille du Rhin et par les équipages de la canonnière *Hoche*. M. Tirard, haut-commissaire, accompagné de son adjoint M. Léon Noël, des généraux Thevenin et Trousson, assistait à cette cérémonie émouvante.

Du côté belge, l'évacuation de la région d'Aix-la-Chapelle s'était terminée le 29 novembre à midi. La dernière unité, le 2e bataillon du 4e régiment du génie, s'était massée devant le quartier général du général Pouleur où les honneurs furent rendus de la même manière aux accents de *la Brabançonne*. Puis, musique en tête, le bataillon défila jusqu'à la gare, où des trains spéciaux l'emmenèrent à Namur.

Cette libération du territoire occupé depuis onze ans a été fêtée par les Allemands avec un grand enthousiasme, sans que l'on ait eu, toutefois, d'incident à regretter. C'est, au contraire, avec une parfaite courtoisie que les hauts fonctionnaires allemands ont



A la forteresse d'Ehrenbreitstein : le drapeau français est amené.



Les marins et fantassins français quittent la forteresse.

L'ÉVACUATION DE LA SECONDE ZONE RHÉNANE

pendant quelques années dans la collection du docteur Viau. C'est à ce dernier qu'elle fut achetée en 1917 par son propriétaire actuel M. Hansen.

Quelle suite de hasards heureux il a fallu pour que fussent rapprochés ces deux vestiges d'une œuvre inachevée — et placés sur la même cimaise deux illustres amants que de pénibles tragédies intimes séparèrent après tant d'heures vécues au même rythme !

Devant une telle rencontre, quel passant prévenu ne rêvera pas ou ne méditera pas ?

Le portrait de George est d'une grande audace ; et son « modernisme » étonne. Tout y est rendu par antithèses ; l'expression est résumée avec une vigueur brutale. Etude qu'on sent sincère, directe, vraie. Mais qu'il est piquant de contempler après cela ce crayon délicat, qu'en 1831 celle qui signait encore Aurore Dudevant a fait avec soin pour sa mère, Mme Maurice Dupin, née Delaborde : George Sand nous apparaît là dans toute la grâce d'une bourgeoise de bonne famille, d'une jolie femme encore très Restauration par la coiffure, l'expression et la mise.

On ne se félicite pas moins que l'exposition soit une occasion pour nous de regarder et d'admirer le Lamartine vieilli dont Ricard fixa magistralement l'image. On possède beaucoup d'effigies du noble poète, depuis les délicats dessins de Mlle de Virieu qui font rêver les adolescentes, jusqu'au portrait peint par Henry Windham Philipps et qui est conservé au musée du Louvre. Sur cette peinture si propre, si lustrée, comme sur la grande toile du musée de Mâcon due à Decaisne, nous est offert un Lamartine bien chaussé, bien habillé, très diplomate, très dandy, parfaitement décoratif, mais dont la beauté, la distinction ont quelque chose d'apprêté et de conventionnel, d'un peu creux et d'un peu figé.

Ricard, au contraire, fait apparaître devant nous vraiment le grand homme auquel avaient été conférés des dons de demi-dieu. L'artiste, dont jamais l'observation n'a été à la fois plus palpitante, plus sincère, plus pénétrante, a su, par la franchise de son exécution, la solidité de son dessin, la riche matière que ses brosses ont créée, nous faire comprendre de façon incomparable son illustre modèle. Au contraire de ses prédécesseurs, il a accusé ce qu'il y avait d'intime robustesse dans l'élégance d'un Lamartine, et d'énergie dans son aristocratique nonchalance. A tous les traits du poète il a laissé leur forme si caractérisée, et, par suite, leur véritable signification. Quelle autorité, quelle séduction, quelle force prestigieuse dans ce front, dans ce regard un peu voilé mais si assuré, dans ce nez impérieux aux narines vibrantes, dans ce menton un peu hautain, dans cette bouche dont les sinuosités sont si expressives ! Sur les plans bien établis de cette belle figure, l'âge, l'effort, le malheur ont mis leurs marques impitoyables sans leur retirer leur fermeté. Et la musculature de la joue et de la mâchoire fait comprendre avec quelle vigueur l'orateur incomparable avait pu soutenir les combats de tribune ou les assauts d'un peuple en délire. Ce Lamartine-là, ce « Lamartine aigle » est inoubliable.

On n'a pas manqué de regarder, avec une curiosité où l'art n'entrait que pour une part, une page de belle venue due à Henry Lehmann : le portrait de la fameuse princesse Belgiojoso. O miracles de la mode ! Celle qu'un portrait par F. Hayez nous révèle comme une beauté à ses débuts presque poupine, par quel sortilège s'est-elle, pour obéir aux lois de l'art 1830, transformée à ce point que son visage est tout en yeux ? Sous ses bandeaux collés, on oublie son front ; ses joues sont escamotées ; on néglige ce qu'un bas de visage encore juvénile pourrait avoir de rassurant pour ne voir que ces yeux immenses, trop grands, trop profonds, trop fixes. Le regard dont ils vous poursuivent laisse dans l'esprit une inquiétude — comme certains leitmotive de ballades germaniques. Il vous fait penser à des histoires de cimetières et de revenants, à tout le lugubre appareil du romantisme macabre. Et, après cela, l'on trouve tout naturel que cette dame aux yeux hystériques ait trouvé bon (si la légende dit vrai) de conserver auprès d'elle, dans sa chambre, en un coffret de cristal, les restes d'un homme qui l'avait ardemment aimée...

Même si le regard de la princesse vous effraie un peu, regardez-le : car le portrait est une curiosité, et c'est une bonne fortune que de pouvoir l'admirer ici. Il appartient au marquis Franco del Pozzo d'Annone et est conservé à Stresa. Pour qu'il franchît les monts, il a fallu l'intervention d'un personnage considérable dont la volonté s'exerce souvent au profit des arts.

Il faut aller moins loin que Stresa pour voir le portrait de Baudelaire, par Emile Deroy, mais ce n'est pas commettre un jugement téméraire que d'assurer que nombre de Français, pourtant cultivés, ignorent qu'il se trouve au musée de Versailles. Il n'a pas seulement été fait avec une conviction et une ardeur qui se sentent ; il a de jolies qualités d'exécution. Et puis, il justifie, en partie, les descriptions de Baudelaire jeune que Théophile Gautier a faites dans une préface



La princesse Belgiojoso, par Henry Lehmann.
Collection du marquis F. del Pozzo d'Annone.

célèbre des *Fleurs du mal*. Il est piquant de comparer ce Baudelaire barbu et chevelu au Baudelaire dépouillé du tableau de Courbet — dont une réplique par Alphonse Legros figure à l'exposition, grâce à un amateur parisien du goût le plus raffiné.

Nodier et sa fille ont eu de la chance. L'un et l'autre ont été peints par de bons peintres : bonne fortune qui n'est pas échue à beaucoup de romantiques... Car il est curieux, mais, en somme, médiocre ce portrait de Théophile Gautier jeune par Auguste de Châtillon, et il n'est guère meilleur le portrait de Hugo tenant, debout, près de lui, l'un de ses fils, François-Victor, ce tableau qui orna longtemps le logis du poète avant la catastrophe de 1851. Le Nodier que ressuscite pour nous une jolie toile signée L. R. est bien séduisant, et voilà qui nous explique les brillantes aventures de jeunesse du lettré conspirateur. Quant à Marie Nodier elle justifiait les madrigaux des familiers de l'Arsenal, si elle était aussi charmante que nous la montre le tableau conservé au musée de Besançon — et qui est du meilleur Jean Gigoux.

« On a toujours le peintre qu'on mérite », déclarait l'autre jour, devant moi, un homme d'esprit. Cette boutade est d'autant plus savoureuse qu'elle est injuste. Elle ne fait pas la part assez belle au hasard qui se complaît parfois — ou souvent — à ne pas faire passer par le même point d'intersection un écrivain illustre et un grand peintre. Qui oserait soutenir que Victor Hugo ne méritait pas mieux qu'un Louis Boulanger, Mérimée qu'un Rochard, Musset qu'un Landelle, Chateaubriand qu'un Girodet-Trioson (pour ne parler que des morts) ?

Pendant ce temps, un Delecluze a Ingres pour portraitiste, et un Champfleury, Gustave Courbet ! Une exposition comme celle que nous parcourons en ce moment accuse les taquineries du sort, auxquelles nous devons la carence d'un beau portrait d'Alfred de Vigny, par exemple. Mais, si on la considère dans son ensemble, le mot de notre ami prend figure de vérité. Bien souvent une harmonie préétablie semble avoir présidé à la rencontre du modèle et du peintre et ordonné leur choix mutuel. Vérifier comment cette manière de loi a fonctionné pourrait constituer un petit jeu — qui ne serait pas toujours un jeu innocent.

Raymond Lécuyer.

UN STENDHAL INCONNU

L'exposition dont il est question ci-dessus réservait aux standhaliens une découverte. Ils ont vu pour la première fois apparaître à leurs yeux un Stendhal inattendu. Au vrai, est-ce bien Stendhal que voici? Où sont ce regard profond, cette bouche ironique que d'autres images de lui nous ont appris à connaître? Non, ce personnage rogue et rougeaud, sanglé dans son uniforme aux broderies d'or, et qui étale sur sa poitrine la plus flamboyante décoration, ce n'est point le tendre et subtil écrivain, c'est M. Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, avec sa figure des cérémonies officielles. Mais peut-être, s'il paraît à ce point renfrogné, si ses traits mobiles prennent ici la dure marque de la vieillesse, c'est aussi qu'Henry Beyle, dans l'exil où son consulat l'enchaîne, souffre d'un incurable ennui : l'ennui qui allait conduire jusqu'à la mort ce vieil amoureux sans amour.

De ce portrait de Stendhal, demeuré secret jusqu'à ce jour, voici la singulière histoire.

Dans l'appartement que Beyle occupait à Rome, via Condotti, on découvrit en 1842, après sa mort, trois portraits de lui. Romain Colomb, son exécuteur testamentaire, conserva le plus ressemblant, qui appartient aujourd'hui au musée de Versailles. Il laissa le fidèle ami de Beyle à Civita-Vecchia, Donato Bucci, disposer librement des deux autres. Bucci garda l'un, que l'on voit encore là-bas chez son petit-fils. Apparemment donna-t-il l'autre peut-être au peintre Constantin, dont Beyle appréciait assez l'affection pour partager avec lui son appartement romain.

Quelques années après, ce portrait, on ne sait comment, était entre les mains de Prosper Mérimée. Mais il n'y resta point, comme on l'a cru, jusqu'à sa mort, et ne fut pas brûlé en 1871, avec son appartement. Depuis de longues années, il était sous d'autres yeux, que sans nul doute Beyle eût préférés à ceux de cet ami, sur le cœur duquel il ne comptait guère.

On a déjà maintes fois raconté qu'Henri Beyle, pendant son dernier séjour à Paris, avait été présenté à la comtesse de Montijo. Ce solitaire, qui n'avait plus « rien à aimer », s'attacha moins à la mère qu'à ses deux jeunes filles. Il avait su gagner leur amitié. Elles l'attendaient avec impatience, et à peine « monsieur Beyle » était-il installé à côté de la cheminée qu'Eugénie et Pacca sautaient sur les genoux du vieil homme, qui leur racontait de très merveilleuses histoires, les



Stendhal consul.
Portrait qui appartint à Prosper Mérimée, puis à l'impératrice Eugénie et qui fait maintenant partie de la collection de la comtesse de Gramont.

campagnes de Napoléon, la retraite de Russie, ce que lui-même avait vu. Et c'est ainsi que Stendhal, par une rencontre inattendue, préparait l'imagination de Mlle Eugénie Guzman y Palafox à devenir impératrice des Français.

Retourné dans son exil de Civita-Vecchia, il écrivait : « Je regrette vivement mes deux amies de quatorze ans, ces deux charmantes Espagnoles. » Et il envoyait à Eugénie de longues lettres, en recommandant à cette petite fille d'inventer « une occupation » pour le temps où elle serait vieille, ce qui, dans ce siècle-là, advenait aux femmes, paraît-il, dès la quarante-cinquième année.

Quand la petite fille fut devenue impératrice, elle n'avait point oublié M. Beyle. C'est alors, en effet, et sur sa prière, que le portrait de Stendhal passa des mains de Mérimée dans les siennes. Le 31 octobre 1862, celui-ci écrit à Donato Bucci : « S. M. l'impératrice... a conservé de lui un souvenir très vif et très tendre. Elle a voulu que je lui donnasse un portrait de Beyle que je possédais et qui a été fait à Rome par le prince D... Si Beyle avait vécu, elle lui aurait assuré *otium cum dignitate*... »

Faute de pouvoir faire de son vieil ami un sénateur, l'impératrice conservait donc son portrait, dans quelque appartement privé des Tuileries ou de Compiègne. Puis vinrent le désastre et l'exil... Le 27 mars 1916, à Farnborough, l'impératrice Eugénie montrait elle-même à un visiteur le portrait de « monsieur Beyle ». Elle s'en entretenait longuement avec lui, comme d'un souvenir très précieux et très cher. Elle en affirmait enfin la « ressemblance remarquable » (1).

Ainsi, trois quarts de siècle après sa mort, les beaux yeux de la petite fille que Beyle allait voir au temps de Louis-Philippe, ces yeux qui étaient maintenant ceux d'une très vieille dame, se posaient encore avec amitié sur son image. Si Beyle l'avait pu prévoir, quand il posait, raide et guindé, dans son bel uniforme consulaire, sans doute verrions-nous s'adoucir, s'attendrir peut-être ce dur visage de vieillard morose.

Paul Arbelet.

(1) Cet émouvant témoignage a été recueilli par ce délicat lettré, ce parfait honnête homme à la mode d'autrefois, Lucien Pinvert. Si tous les stendhaliens peuvent le contempler à l'exposition de la *Revue des Deux Mondes*, c'est au comte Philippe de Gramont, son possesseur actuel, que doit aller leur gratitude.

« CENT ANS DE VIE FRANÇAISE »

EN FEUILLETANT
LA « REVUE DES DEUX MONDES »

Dans une atmosphère d'amitié rayonnante, de gratitude et de respect, la *Revue des Deux Mondes* fête son centenaire qui se confond à peu près avec le centenaire du romantisme. Ce n'est pas seulement un rapprochement de dates. La présente et remarquable exposition de l'hôtel Charpentier montre tout ce que la *Revue des Deux Mondes* doit au romantisme et tout ce que le romantisme doit à la *Revue des Deux Mondes*. Et pourtant, si paradoxal que cela puisse paraître à nos yeux accoutumés à rechercher le meilleur des lettres dans l'éminente publication, la *Revue des Deux Mondes*, quand elle fut fondée en 1829 par ces deux oubliés : Prosper Mauroy et Ségur-Dupeyron, n'accordait rien à la littérature. Le premier numéro, paru le 1er août 1829, avec cette adresse de rédaction : 12, rue de Bellechasse, portait comme sous-titre : « Recueil de la politique, de l'administration et des mœurs. » La couverture était alors de teinte pâle, d'un beige rosé avec un titre détaché en vigueur dans un triple cadre de filets. Le texte, en beaux caractères Didot tout neufs, contenait cent vingt-huit pages avec des articles traitant de « M. Canning et M. de Metternich », de l' « Insurrection de Candie », de l' « Empereur du Brésil don Pedro », de l' « Emancipation des catholiques en Irlande », de l' « Histoire de la Pologne » et de la « Compagnie des Indes ». Tout ce qui faisait les discussions d'alors. En somme, une publication de grands reportages politiques, pratique, réaliste, libérale, indépendante et qui inscrivait en épigraphe à la première page de sa première livraison cette pensée de Pope : « *Party is the madness of many, for the gain of few.* »

« L'esprit de parti est une folie de beaucoup d'hommes au profit de quelques-uns. »

Des vers, en 1830, sont imprimés dans la revue. Elle présente à son public des poètes et, parmi ces poètes, Alexandre Dumas. Et voici bientôt des notices critiques sur les livres, des comptes rendus de pièces nouvellement jouées, des récits d'exploration en bon nombre, la *Revue des Deux Mondes* ayant fusionné avec le *Journal des Voyages*. En 1831, la revue est entrée dans sa véritable histoire et l'on peut dire qu'elle prend son départ décisif. Elle a trouvé son chef, son créateur, son cerveau dirigeant, Buloz, François Buloz, venu de Savoie pour conquérir Paris, naguère typographe, correcteur d'imprimerie, traducteur d'ouvrages anglais, un peu journaliste, et maintenant rédacteur en chef de la revue aux appointements de 1.200 francs par an, avec en plus 2 francs par nouvel abonnement recueilli. Buloz est un instinct, une force, une intelligence, une vision. La revue est sa revue. « Ma fille, ma revue, devait-il dire plus tard. » Il disait encore : « Le champ d'une revue nous a toujours paru un centre élevé et tempéré à la fois, où la littérature et l'art, la science et la politique (l'une de ces quatre choses n'est pas moins nécessaire que l'autre à la formation et à la solidité de l'œuvre commune) doivent se rencontrer et vivre ensemble sur le pied de la plus parfaite égalité, sans voisinage dominateur et absorbant, sans coterie ou parti qui la tiraillent et prétendent se la subordonner. » Mais cela ne voulait pas dire que lorsque l'une ou l'autre de « ces quatre choses » prenait une importance dominante dans l'actualité, on ne devait point lui faire la part essentielle. Par bonheur, à cette époque, la politique, l'art, la littérature réalisaient ensemble le triomphe romantique. Buloz s'empare deux fois par mois du romantisme. Il présente au public ses expressions et ses hommes. Tous les grands noms de l'époque 1830 s'inscrivent aux sommaires de la revue. C'est tout le salon de Nodier et Nodier lui-même. Alfred de Vigny publie *Stello* et *Servitudes et grandeurs militaires*. Et voici : Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Lamartine, Chateaubriand, Auguste Barbier, Brizeux, Heine, et, pour le recrutement des auteurs et la critique, Gustave Planche et Sainte-Beuve. En 1833, entrent à la revue Alfred de Musset qui y donnera *Rolla, les Nuits, André del Sarto*, ses *Comédies et Proverbes*, et George Sand qui y publiera nombre de ses romans. En 1834, Mérimée apporte *Colomba* et *Carmen*. A partir de 1837, c'est la collaboration de Stendhal. Entre 1840 et 1850, Théophile Gautier et Gérard de Nerval signent à la revue. *Mademoiselle de La Seiglière*, de Jules Sandeau, paraît en 1844. « Epoque homérique des débuts, écrit Mme Marie-Louise Pailleron dans l'un de ses ravissants articles du « Livre du Centenaire », où la revue ressemblait plus à un cercle familial qu'à un journal bimensuel, où Mme Buloz, toute jeunette, montait prendre des nouvelles de Mme Mérimée après le repas (Mme Mérimée habitait la même maison) et allumait avec elle la lampe de Prosper, où Musset avait vingt-deux ans, Sainte-Beuve vingt-sept, où le fondateur, toujours coiffé de sa calotte, ne consentait à se découvrir que devant George Sand qu'il appelait « la reine de France » et M. Thiers. Epoque de luttes, de surprises et de joie, de pauvreté et de jeunesse, de pudeur et d'incohérence, où Planche se battait en duel pour défendre l'honneur de George Sand, où Paul de Molène disait : « M. de Vigny porte un manteau pour cacher ses ailes. »

Observons cependant que, même dans son enthousiasme romantique, la revue conserve le sang-froid nécessaire, ne s'attache qu'aux œuvres, ne demande compte aux écrivains que de leur talent. « Si, écrit M. Gustave Lanson, elle rejette les règles étroites et les traditions surannées du classicisme, ce n'est pas pour dresser à leur place un autre dogmatisme également tyrannique, également destiné à s'ossifier. Elle ne publie pas de manifestes. Ce qu'elle défend, ce qu'elle salue, ce n'est pas l'avènement d'un nouvel art poétique qui remplacera l'art poétique de Boileau, c'est l'apparition de puissances créatrices capables d'enrichir les trésors de la littérature française. Toute affirmation d'idée ou de technique se fait à propos d'une œuvre, se fonde sur une réalisation. En second lieu, là où ne s'affirme pas une personnalité originale, d'une force créatrice, ni l'orthodoxie ni la surenchère romantique ne réussissent à forcer la porte de la revue. Ni Jules Lefèvre, ni Saint-Valéry, ni Rességuier, ni Pétrus Borel, ni Lassilly ne sont admis. »

C'est un double devoir d'actualité de parler ici de la *Revue des Deux Mondes* au temps du romantisme et presque de la *Revue des Deux Mondes* romantique. Dans l'histoire d'une grande publication française, aujourd'hui centenaire, ce vaste mouvement de transformation et de rajeunissement n'a pas pu ne pas avoir un rôle considérable. Et, de fait, le romantisme — comme il sera démontré par Raymond Lécuyer dans l'article qui va suivre — prend la meilleure part de l'exposition de portraits et de dessins, d'autographes, organisée ainsi pour la joie des élites de l'art et des lettres, sans oublier les bibliophiles.

Retenons l'idée de Buloz, en 1855, de fonder des prix littéraires afin de faire surgir des talents inconnus. L'une de ces récompenses ou de ces primes d'encouragement, un prix du roman de 5.000 francs, ce qui représenterait plus de 30.000 francs aujourd'hui, serait décerné à un roman de mœurs ou de caractère dont l'action se passerait au dix-neuvième siècle et qui représenterait les tendances et les idées morales qui peuvent découler, sous la plume de l'observateur, d'un tableau de la vie contemporaine. La tentative ne donna, paraît-il, aucun résultat.

On est surpris et l'on est heureux de trouver Baudelaire dans la collaboration lyrique de la revue qui publie, le 1er juin 1855, sous le titre : *les Fleurs du mal*, une série de dix-huit pièces. De même, l'entrée à la revue de Murger, « le bohème par excellence », dira Buloz, doit être notée pour le saisissement que cette audace provoqua à l'époque.

Suivre les destins de la *Revue des Deux Mondes* sous les directions successives de François Buloz, de Charles Buloz, son fils, de Ferdinand Brunetière, de Francis Charme, enfin de M. René Doumic, son éminent directeur actuel et qui préside si justement au triomphe de la présente commémoration, c'est lire les chapitres, en époques, de l'histoire de la société française pendant cent ans. La direction de la *Revue des Deux Mondes* a pu justement intituler son très beau « Livre du Centenaire » : *Cent ans de vie française*. Les collaborateurs de la revue y ont fait, comme dans une académie, les portraits de leurs grands prédécesseurs. Ils ont déterminé, par la liaison des études publiées, l'évolution française d'une politique et d'une philosophie, des expressions de l'art et des conceptions de l'histoire.

La *Revue des Deux Mondes* était déjà une belle vivante lorsque, en 1843, *L'Illustration* vint au monde, pour refléter, elle aussi, parallèlement, et avec d'autres puissants moyens, la vie française. Dès lors, souvent les mêmes noms illustres paraissent et grandissent dans l'une et dans l'autre publication. Ah! quelle exposition étonnante eût-on réalisée, quelle profusion de noms, de documents, de souvenirs, souvent communs, s'il y avait eu une exacte concordance de centenaires et de commémorations!

Les revues, depuis un demi-siècle surtout, se sont multipliées. Les « journaux littéraires » abondent. Chacune et chacun a ses grandeurs, ses initiatives, ses découvertes, ses écrivains. L'une a fait connaître Pierre Loti, d'autres ont révélé Verlaine. De plus récentes publications s'appliquent à discerner ce qui pourrait être retenu des expressions neuves et des plus modernes audaces. L'ensemble fait la vie intellectuelle française. Mais la *Revue des Deux Mondes* a vécu pendant un siècle sa vie, ce qui est grand, et *L'Illustration*, dont elle est de si peu l'aînée, lui adresse, à l'occasion de sa noble fête familiale, son salut et ses vœux fraternels.

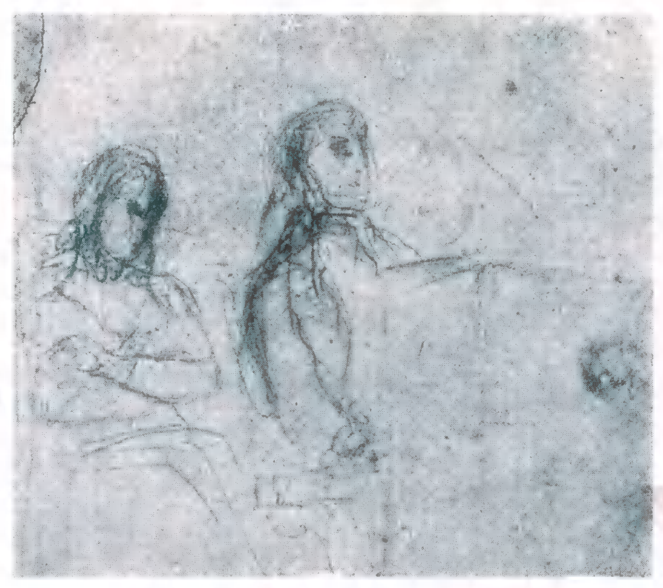
Albéric Cahuet.

EN PARCOURANT
L'EXPOSITION DU CENTENAIRE

Parce qu'elle avait le 21 novembre cent ans, trois mois et vingt et un jours d'existence, la *Revue des Deux Mondes* a résolu d'évoquer toutes les modes intellectuelles à la vitalité desquelles elle a puissamment contribué ; et elle vient d'inviter la France d'aujourd'hui à regarder des images successives de la France d'hier qui laissent d'ailleurs voir sous leur variété le fond robuste et durable de notre race. C'est une jolie idée ; elle remporte depuis trois semaines le grand succès qu'elle méritait. Tout le monde — dans les Deux Mondes — sait actuellement comment a été réalisé un programme indiqué par un titre que pouvait seul se permettre d'adopter un périodique qui est une véritable institution nationale. Manuscrits, bibelots, objets familiers contribuent autant que tableaux et dessins à donner au visiteur de l'exposition la magique impression qu'il circule sans effort à travers le temps écoulé, et à le faire cheminer sans fatigue au milieu de souvenirs littéraires dans la petite et la grande histoire.

Il va de soi que pour les organisateurs le premier des soucis a été de découvrir et de rassembler des éléments évocateurs. Comme ils sont hommes à ne pas se contenter des succès faciles, ils ont battu avec ténacité les buissons. Et ces bons chasseurs ont été récompensés. Leur zèle leur a permis de montrer quelques pièces qui n'offrent pas seulement un vif intérêt documentaire, mais aussi un intérêt artistique incontestable. Ainsi le portrait de George Sand prêté par un collectionneur de Copenhague.

En 1838, Eugène Delacroix, alors qu'il séjournait à Nohant — où un atelier qui subsiste encore lui était réservé — eut l'idée de fixer une scène qui devait quotidiennement intéresser son âme et son esprit de poétique observateur : Chopin, devant son piano, livré à l'une de ces improvisations qui laissaient ses auditeurs étonnés, éblouis, frémissants ; et George Sand contemplant et écoutant son sublime ami. Le grand peintre jeta sur le papier un croquis où l'essentiel de sa composition était indiqué. Puis il ébaucha sa toile. A la suite de quelles circonstances la figure de George Sand demeura-t-elle seulement à l'état de « préparation », tandis que le maître poussait l'exécution du masque de Chopin ? George Sand, toujours si enfoncée dans son travail et déjà habituée au labeur nocturne, se refusa-t-elle aux séances de pose qui eussent été nécessaires ? En tout cas, le tableau demeura inachevé, et Delacroix le conserva dans son atelier de Paris jusqu'à sa mort (1863). Vers 1880, la toile fut coupée : la partie où était peinte la tête de Chopin fut acquise par Marmontel. Ce dernier la légua au Louvre, — où se trouve actuellement cette effigie saisissante où sont soulignés avec tant de fougue et de force sur la face d'un surhomme les stigmates du génie et de la maladie — prodigieuse vision d'un Chopin exalté par le dieu de la musique et le démon de la tuberculose.



Esquisse de Delacroix pour son tableau : « George Sand écoutant Chopin au piano. »
Musée du Louvre. — Le tableau, inachevé, a été découpé ultérieurement.
(Voir les gravures de la page précédente.)

L'ébauche du portrait de George Sand figure





Le passage des tanks sur la place Rouge.

La salle du Grand Théâtre pendant le meeting.

On remarquera, à gauche, la disposition en échelons des lettres composant le mot « octobre ». — Les inscriptions qui s'étalent aux balcons du Grand Théâtre signifient (de haut en bas) : « Nous avons besoin de dizaines de milliers de nouveaux spécialistes prolétariens. » — « Octobre est le salut ardent des ouvriers de l'U. R. S. S. » — « Le parti du prolétariat mondial est le puissant support de la Révolution d'Octobre. » — « En dépit du capitalisme, ouvriers et ouvrières réalisons le plan quinquennal. »





Le défilé de l'artillerie de campagne.

Le défilé de l'infanterie devant la tribune officielle.

Au centre, sur la petite tribune surélevée : MM. Kalinine, président du comité central exécutif ; Boudienny, comt en chef la cavalerie ; Boukharine, membre du bureau politique ; Staline, secrétaire général du parti communiste, et Vorochilof, commissaire du peuple à la Guerre.

A MOSCOU : LE XIIe ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE

Photographies Rap.



FIN D'UN GRAND RAID : L'AVION DE COSTE ET BELLONTE, REVENANT D'HANOÏ EN QUATRE JOURS ET DEMI, SE POSE AU BOURGET

La brume, au milieu du jour — midi moins dix-huit à l'horloge — estompe encore les lointains ; elle baigne, à l'arrière-plan, les hangars de l'aviation militaire opposés à ceux de l'aéroport civil. L'avion qui vient de relier Hanoï à Paris en cent heures, posé sur son terrain de départ, roule au moteur vers l'aire bétonnée où sera reçu son équipage. Des gardes républicains à cheval encadrent et escortent la machine ; les invités, seuls admis au delà des barrières, forment comme une haie d'honneur ; des ministres attendent. La plate-forme de régulation des compas semble une cocarde jetée sur le terrain ; au delà, le cercle d'identification de l'aérodrome, où le raccourci perspectif rend illisibles les mots « Le Bourget ». Décor déjà traditionnel de dernier acte pour ces actions dramatiques, confusément senties par les foules : les grands raids. — *Phot. Cie Aérienne française.*

SUR LES ROUTES AÉRIENNES
D'ASIE ET D'AFRIQUE

Aujourd'hui que les avions de raid regagnent si vite leur point de départ, les documents relatifs à leur arrivée et à leur séjour en pays lointains nous parviennent alors qu'on peut croire comblée la curiosité du public. Il nous a cependant paru intéressant de réunir dans cette page quelques photographies qui ont trait à des voyages récents.

Après 7.900 kilomètres — comptés en ligne droite — et près de 9.000 selon les détours du vol. Coste et Bellonte avaient atterri à la nuit, la troisième depuis qu'ils avaient quitté le Bourget le 29 septembre, au nord de Tzitzikar (Mandchourie) ; faute d'une demi-heure de jour pour atteindre la ville en avion, ils durent ensuite la gagner au prix de trois journées de marche. Là, le gouverneur militaire de la province, à défaut — ce qui peut surprendre — de pièces attestant l'identité des aviateurs et d'autorisations régulières leur permettant de survoler le territoire chinois, plaça l'équipage sous surveillance ; quand Coste et Bellonte, sept jours plus tard, furent autorisés à télégraphier pour faire connaître les conditions de leur atterrissage, le consul de France le plus proche, M. Reynaud, se rendit aussitôt à Tzitzikar et obtint rapidement pour ses compatriotes la facilité de poursuivre leur vol jusqu'à Kharbine.


Groupes de jeunes Chinoises regardant curieusement de loin l'appareil de Coste et Bellonte à Kharbine.

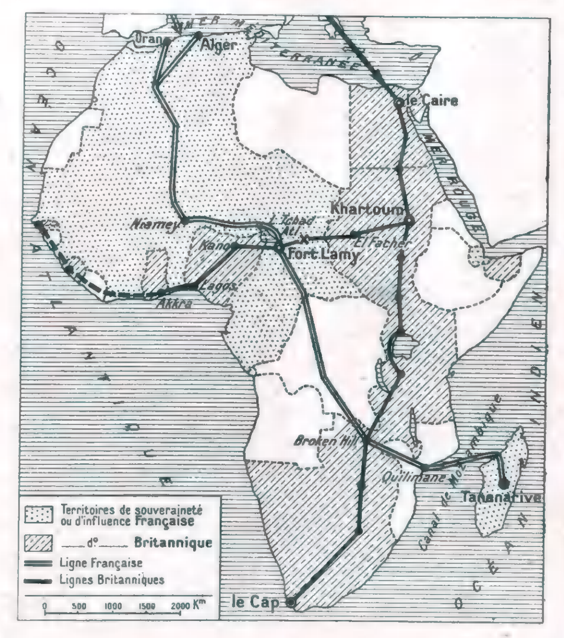

Devant le « Point-d'interrogation », à Kharbine.
Coste, ayant à sa droite Mme Reynaud, M. Maffei, consul d'Italie, Mme Ducimetière ; à sa gauche Mlle Chaplik, Mlle Latchinoff, M. Reynaud, consul de France. — *Phot. de Mlle Gruengut.*

C'est dans cette ville que fut prise l'image où la curiosité distante des femmes mandchoues — devant l'avion et les aviateurs — fait un contraste curieux avec une autre photographie où les femmes sont européennes et d'un charme que nous sommes surpris de devoir associer au nom de Kharbine, évocateur de la guerre russo-japonaise boueuse et glacée.

Notons, par parenthèses, que si Coste et Bellonte ne furent pas d'abord trop bien accueillis en Chine, l'U. R. S. S., à son tour, leur fait un grief véhément d'avoir survolé la zone interdite où était déployée l'armée rouge d'Extrême-Orient ; or, ils n'avaient sollicité — et obtenu — que la permission de tenter le vol Paris-Irkoutsk, sans dépasser le territoire soviétique. Manquant d'éléments sûrs pour juger le litige « au fond » et sachant toutes les incertitudes d'un vol de record, nous constaterons seulement une fois de plus combien sont ombrageux les nationalismes dès que l'avion rend manifeste la menace qu'il fait peser sur cette souveraineté sans restriction.

Il faudra pourtant, si l'on veut que l'aviation tienne ses bonnes promesses — car pour les mauvaises il n'est pas besoin d'effort — en venir à des compromis raisonnables. La grande route aérienne d'Extrême-Orient par le nord, techniquement mal équipée, n'est pas politiquement en meilleur point. Les grands parcours transafricains proposent d'autres exemples de ces coopérations nécessaires.

Bailly et ses camarades, Goulette et ses compagnons de vol ont récemment joint en des temps records la France à Madagascar. Ce faisant, ils ont suivi un itinéraire qui, pour être une route impériale française, n'en dépend pas moins — pour que nos avions la survolent de bout en bout — de l'agrément d'autres nations : Belgique pour le survol du Congo belge, Grande-Bretagne pour la Rhodésie, Portugal pour le Mozambique, Grande-Bretagne encore si, renonçant à contourner le Tchad par le nord ou à le traverser, on longe sa rive sud-ouest qui appartient à la Nigéria anglaise. Nos amis britanniques ont réussi à souder, du nord au sud de l'Afrique, leurs possessions et les terres soumises à leur influence en un bandeau continu qui les rend maîtres de la ligne Le Caire-Le Cap. Mais ils ont d'autres possessions en Afrique occidentale et ils viennent précisément de les rattacher par la voie aérienne à leur grande artère nord-sud ; tout récemment, trois avions de la 45e escadrille de bombardement, stationnée en Egypte, ont gagné, par Khartoum et le Dar-Four, d'abord la Nigéria, ensuite la Côte de l'Or, puis ont rejoint leur base égyptienne. Mais à leur tour, sur cet itinéraire, les Anglais ont dû traverser notre colonie du Tchad, faisant escale chez nous à Abéché, Ati et Fort-Lamy ; c'est à Ati, chef-lieu de la circonscription du Batha, qu'a été photographiée la grande porte du poste battant à l'occasion de ce passage — notre image le montre — les couleurs britanniques et françaises. Mieux : la lettre qui nous a apporté ce document porte la mention « par avion du Royal Air Force d'Ati (Tchad) à Lagos (Nigéria) ».



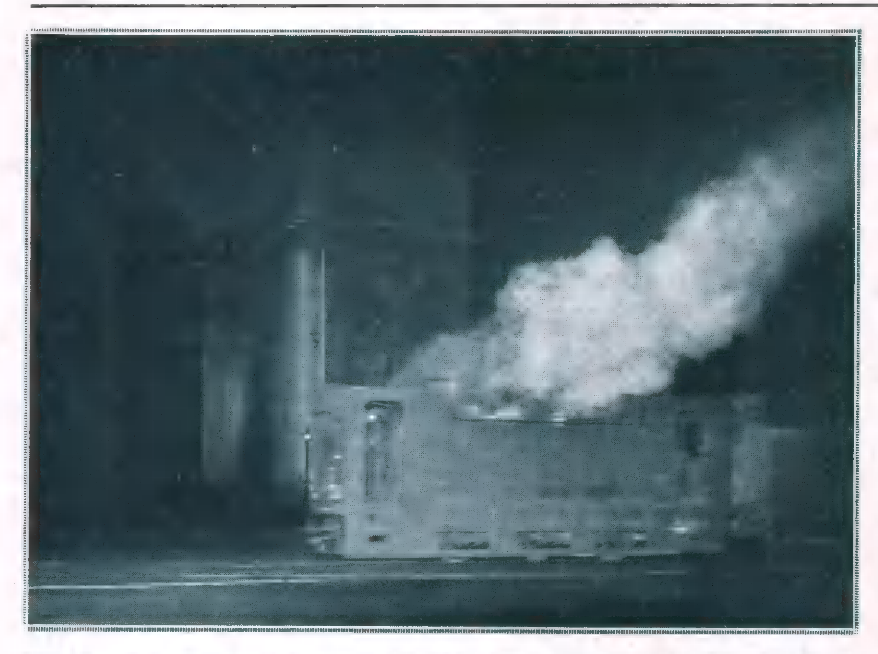
Les grandes transversales aériennes du continent africain.


Le drapeau anglais arboré, avec le drapeau français, au poste d'Ati (colonie du Tchad)

A la vérité, les Européens sont bien peu nombreux sur ces immenses territoires et ils sont tous disposés à accueillir comme un des leurs — comme un blanc d'élite — l'aviateur qui passe, travaillant à les rapprocher tous des métropoles. Nous imaginons mal ces quasi-solitudes. Goulette et Marchesseau — qui depuis lors ont touché, les premiers, la Réunion — ont atteint Majunga avant que leur passage y eût été annoncé ; personne ne les attendait, personne n'était là pour les recevoir lorsqu'ils se posèrent sur la brousse à peine déblayée, personne sauf — par hasard — le photographe de *L'Illustration* à qui nous devons cette dernière photographie. Image assez saisissante du rôle réservé à cette aviation au long cours et aussi des difficultés qu'elle aura à vaincre.

H. B.


L'atterrissage de l'avion de Goulette, Marchesseau et Bourgeois sur un terrain près de Majunga, où se trouvait seul présent un correspondant de *L'Illustration*. — *Phot. de M. Duchesne.*



L'anachronique petit train à vapeur qui, chaque nuit, contourne la place de l'Etoile, pour transporter aux Halles les légumes de la région de Saint-Germain.

COURRIER DE PARIS

UN FANTOME

Je me promenais, ces jours derniers, vers une heure du matin, sur la place de l'Etoile. L'agitation frénétique de la capitale avait cessé. L'accès de fièvre que lui causent quotidiennement ses troubles circulatoires était calmé. Tout dormait, sauf la flamme vigilante qui, sous l'Arc de Triomphe, palpitait ainsi que tressaille dans un cerveau ce que Léon-Paul Fargue appelle la « huppe d'une pensée » qui ne veut pas mourir.

Le silence était tel qu'il donnait le vertige, et c'est à cette anomalie que j'attribuai tout d'abord l'hallucination dont je me crus victime. Je vis, en effet, sortir de la brume et s'avancer vers moi, coiffée d'un gigantesque panache de fumée, une honnête locomotive traînant derrière elle une demi-douzaine de wagons de marchandises.

Elle avançait avec précaution en haletant doucement. Elle faisait le moins de bruit possible. On la sentait visiblement gênée et intimidée de son escapade. Elle n'était pas dans son cadre habituel, sur un solide lit de ballast avec de belles lignes droites devant ses lanternes et des signaux protecteurs lui lançant amicalement leur clin d'œil complice. Cette locomotive-fantôme abordait avec prudence un grand virage qui lui faisait encercler la tombe du Soldat inconnu.

On avait l'impression de rencontrer un convoi faisant l'école buissonnière ou une machine égarée ayant renversé les murailles d'une gare parisienne et rôdant, inquiète et désorientée, à la recherche d'une voie de garage ou d'une rotonde hospitalière. Cette pauvre locomotive en rupture d'aiguillage faisait penser à ces paysannes déracinées que l'on rencontre parfois sur nos Grands Boulevards, les yeux agrandis de curiosité et d'angoisse et marchant avec circonspection au milieu des périls de la ville tentaculaire.

Le train fit ainsi lentement le tour de la place, puis, trouvant enfin une avenue propice, s'y engagea et disparut.

C'était, tout simplement, l'arrivée quotidienne du « tortillard » qui amène aux Halles les légumes que lui confient les maraîchers de Saint-Germain-en-Laye. Nous avions déjà le tramway à vapeur d'Arpajon qui remplit le même office nocturne sur le boulevard Saint-Michel, mais son trajet est moins saisissant que celui que fait accomplir aux carottes et aux salades de notre banlieue ouest le train qui débouche chaque nuit, par l'avenue de la Grande-Armée, dans l'aristocratique quartier de l'Etoile.

Cette mystérieuse apparition, dans les ténèbres, d'un instrument de locomotion aussi archaïque prend la valeur d'un symbole assez éloquent. Le train de Saint-Germain, ne l'oublions pas, c'est celui qui provoqua les inoubliables anathèmes d'Alfred de Vigny dans *la Maison du berger*. Au moment de sa naissance, il représentait la forme la plus agressive et la plus terrifiante du progrès. C'était « la magique fournaise » que les poètes chargeaient de leurs malédictions épouvantées.

Aujourd'hui, au contraire, cette locomotive qui se risque à la faveur de la nuit sur la place de l'Etoile a quelque chose de comique et d'attendrissant. C'est le vestige d'un passé qui meurt. L'automobile a pris tyranniquement possession des rues de Paris. Elle veut en expulser les tramways eux-mêmes ! C'est parce que tous les moteurs à explosion dorment dans leur garage qu'une pauvre vieille machine à vapeur ose se risquer à proximité de l'avenue des Champs-Elysées. Elle se cache. Elle finit son existence dans la plus humble condition : elle est devenue « bonne à tout faire », et c'est elle, maintenant, qui va aux provisions en rasant les murs.

Tous les thèmes poétiques se transforment périodiquement. Les romantiques accusaient le chemin de fer de mettre en fuite les nymphes bocagères ; aujourd'hui, dans notre Paris empesté de pétrole et d'essence, c'est au contraire ce bon vieux train qui, en laissant derrière lui un sillage d'odeurs rustiques et un parfum de terre humide et de feuilles fraîches, apporte aux citadins noctambules une évocation suggestive de toutes les féeries de la nature. C'est par lui que le rat des villes est humilié par le rat des champs.

Parisiens, mes frères, lorsque le hasard vous conduira à l'Etoile au milieu de la nuit, saluez ce sympathique train campagnard qui s'avance avec lenteur, dans ce quartier de luxe, en tirant de sa pipe de grosses bouffées de fumée. Il ne transporte pas en effet que des légumes, il emporte dans ses fourgons toute la philosophie d'une époque.

Le Semainier.

CONCOURS DU VOYAGE EN AMÉRIQUE

Nous avons annoncé dans notre numéro du 26 octobre que la revue franco-américaine *Paris Comet* organisait un concours dans le but d'offrir à un jeune Français et à une jeune Française un voyage gratuit de neuf semaines en Amérique. Le magazine américain s'est assuré le concours et la puissante diffusion du journal *l'Intransigeant* qui publie en ce moment les conditions de ce concours. Nos lecteurs, qui ont été fort intéressés par cette initiative, à en juger par les lettres qu'ils nous adressent, peuvent demander à notre confrère, 100, rue Réaumur, à Paris, le règlement qui leur sera adressé contre 30 centimes en timbres-poste.

Il suffit, pour courir la chance du prix, de répondre avant le 20 décembre, en quarante lignes, à cette simple question : « *Pourquoi je voudrais visiter les Etats-Unis.* » Les lauréats, dotés d'un trousseau fourni par les meilleures maisons de Paris, s'embarqueront le 25 mars sur *l'Ile-de-France* et séjourneront à New York, Washington, la Nouvelle-Orléans, Los Angeles, Hollywood, San Francisco, Chicago, etc., défrayés de toute dépense.

LES THÉATRES

Au théâtre Saint-Georges, *Durand, bijoutier*, de M. Léopold Marchand, est un « Français moyen ». Ses affaires prospèrent. Il possède une femme jeune et charmante, qui l'aime exclusivement. Ses moyens lui permettent d'aller passer ses vacances autour du tapis vert de Deauville. Pourtant, il s'ennuie. La cause ? Il est marié depuis dix ans. Monotonie, satiété, lassitude. Le piment de la nouveauté lui est offert par une oiselle aguichante et exécrable. Liaison banale qu'il dramatise et où il se ridiculise à souhait. M. Léopold Marchand possède l'art des raccourcis de théâtre. Il sait, en un style vif, camper des personnages et il lui suffit de quelques répliques pour créer l'atmosphère de la vie et approfondir des sentiments secrets sans bavardage psychologique. Il semble qu'il ait voulu ici nous présenter la philosophie du mariage bourgeois, avec une ironie légèrement amère. Il a choisi des héros aussi peu exceptionnels que possible, d'une médiocrité représentative. Pourtant M. et Mme Durand n'ont pas d'enfants. Ils ne le regrettent pas et n'ont même pas l'air de s'en apercevoir. Peut-être trouveraient-ils là le naturel remède à leur désenchantement. Les joies et les soucis de la famille feraient oublier à M. Durand sa neurasthénie, à Mme Durand sa sentimentalité déçue et sa jalousie tatillonne. Voilà pourquoi leurs tribulations égoïstes nous paraissent quelquefois mesquines. M. Jacques Baumer et Mlle Blanche Montel figurent avec autant d'intelligence que de finesse le ménage que Mlle Germaine Auger trouble par son acidité piquante. M. Jean Wall, particulièrement remarqué, Mlle Yo Maurel, M. Maurice Bernard et Mme Lulu Watier les encadrent heureusement dans un style brillant.

Mme Colette a écrit un livre fameux qui s'intitule *l'Envers du music-hall*. C'est ce même « envers » que M. Charles Méré nous présente pittoresquement et dramatiquement, à la Renaissance, au cours d'une nombreuse suite de tableaux groupés sous le titre de *Music-hall*. Plusieurs d'entre eux nous montrent d'ailleurs, au sens littéral du mot, *l'envers* de ce que le public voit d'ordinaire, car la scène représente les coulisses et les spectateurs n'aperçoivent des décors que les montants de bois et les panneaux de toile tels que les acteurs les connaissent. L'action sert seulement de prétexte à la reconstitution réaliste du milieu. Un brave homme de province, enrichi dans le commerce et que sa femme a quitté il y a une vingtaine d'années pour devenir une célèbre vedette, cherche à reconquérir la fugitive et surtout à l'arracher aux influences néfastes qu'elle subit. Il croit y réussir, mais la vedette est trop intoxiquée, dans tous les sens du terme. Désespérée par un amour malsain et corrompue par la drogue, elle se suicide. Autour de cette intrigue mélodramatiquement émouvante, M. Charles Méré a fait revivre avec beaucoup d'adresse et de couleur un certain nombre de types expressifs et curieusement dessinés. Un des attraits du spectacle est de voir et d'entendre dans son répertoire la grande artiste Mme Damia, qui exerce toujours sur le public une si vive impression. Auprès d'elle, Mmes Germaine Rouer et Lili Mitchell, MM. Gaston Severin, Florencie, Christian Argentin, G. Mauger et d'autres font apprécier leur talent de comédien et leur art de composition.

Bien que M. Georges Oltramare soit de nationalité suisse, *l'Escalier de service* qu'il vient de donner au théâtre Michel est d'une tradition toute française, car on y retrouve un de ces royaumes balkaniques de fantaisie qui nous ont valu, outre tant d'opérettes, deux chefs-d'œuvre d'esprit léger et de verve satirique : *Education de prince*, de Maurice Donnay, et *le Roi*, de Robert de Flers et Caillavet. Evidemment, M. Oltramare n'atteint pas à la perfection de ces maîtres, mais les aventures amusantes qu'il nous conte ne laissent pas d'avoir leur originalité et leur agrément. Elles tournent autour d'un certain précepteur qui répond, on ne sait d'ailleurs trop pourquoi, au nom de Fénelon et qui a décidé de faire sa fortune par « l'escalier de service », c'est-à-dire en devenant le favori de la reine sur qui il a fait impression. L'entreprise échoue, bien qu'elle ait très favorablement commencé, et c'est au contraire la petite amie de Fénelon, une certaine Nounouche, qu'il s'efforce de dissimuler, qui se fera épouser par un prince. La pièce est menée avec une remarquable sûreté par M. Signoret et, si l'on peut dire, tambour battant par Mlle Clara Tambour. MM. Saturnin Fabre, Jean Wall, Robert Clermont, Mmes Claire Gérard, Balletta, Linyris et la toute jeune et piquante Mlle Gaël, qui n'a qu'une douzaine d'années, ont contribué pour leur part à cet aimable succès.

M. Lucien Farnoux-Reynaud, qui, jusqu'ici, s'était surtout manifesté comme poète, a écrit pour le théâtre de l'Œuvre une pièce qui est loin d'être indifférente : *Sirènes*. En la faisant connaître, M. Lucien Behr et Mme Paulette Pax, les nouveaux directeurs de la Maison, continuent heureusement la tradition de M. Lugné-Poë, qui a découvert tant de jeunes. Les trois actes ont pour décor unique un petit bar d'un port de mer. C'est là que rêve de fabuleux « ailleurs » un humble bureaucrate, pour qui l'aventure prend la forme d'une troublante ensorceleuse. Ce n'était qu'une espionne que la police démasquera. Une fois de plus, l'amère et vulgaire réalité aura eu raison de la chimère. La pièce est jouée d'une façon très intéressante par MM. Le Gouriadec, Pizani, Ferréol, par Mmes Camille Vernades, Renée Garcia et par Mme Paulette Pax, dans un rôle à côté auquel elle a su donner le relief d'un Toulouse-Lautrec. — R. de B.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

PRIX LITTÉRAIRES, ACADÉMIES, ETC.

Le prix Goncourt, pour l'année 1929, a été, la semaine dernière, attribué à M. Marcel Arland, pour son roman, en trois volumes : *l'Ordre*, et le prix Fémina-Vie heureuse a été donné à M. Georges Bernanos pour l'ensemble de son œuvre.

Le lauréat des Goncourt, M. Marcel Arland, est un jeune, un des rares jeunes de moins de quarante ans dans la littérature d'aujourd'hui, exactement un jeune de trente ans et cinq mois, puisqu'il est né le 5 juillet 1899. Ses précédents ouvrages : *Terres étrangères, la Route obscure, Etienne, Monique, Ames en peine*, avaient déjà témoigné d'une curiosité pénétrante et presque douloureuse de l'inquiétude humaine. *L'Ordre* réalise avec plus d'ampleur le développement de la recherche. Le sujet traité va de l'humain au surhumain, pour revenir tristement et cruellement à ce qui est humain. Ce roman de minutieuse et longue analyse eût gagné à se resserrer un peu, peut-être beaucoup. Le livre part très bien. La distribution de prix, aux premières pages, les mentalités adolescentes qui s'opposent pour donner tout son relief à l'un des personnages naissants, volonté, inquiétude, recherche de soi, ambition incertaine encore, sont remarquables. (On songe un peu cependant aux moyens de M. Roger Martin Du Gard, d'une expression plus dépouillée et plus prenante.) Puis l'action s'enchaîne et se développe avec des lenteurs où elle se disperse un peu. Deux demi-frères, dans un parallélisme dont les lignes dévient pour des rapprochements et des heurts, représentent, semble-t-il, dans la pensée de l'auteur, les deux types de deux générations. Du moins incarnent-ils les conceptions opposées d'un développement moral et intellectuel dans l'effort. L'un, l'aîné, le docteur Justin Villars, député, épris d'ordre, se donne à une poli-

tique de conservation nationale et de sécurité dans la tradition et l'idéal religieux. Le second, Gilbert Villars, en qui s'exagère l'individualisme d'après guerre, n'entend recevoir sa direction d'aucune règle sociale établie, d'aucune philosophie, d'aucun mysticisme, d'aucune pression familiale ou sentimentale. Il développe sa force pour dépasser ses propres limites. Ce n'est point l'arriviste tant de fois étudié et discuté. L'arriviste, c'est le voleur du succès d'autrui, qui s'élève par les moyens des autres ou, comme Rastignac, par l'exploitation de la faiblesse, de l'instinct, du dévouement féminins. Peu nous importe que Gilbert, par indépendance farouche, par horreur des disciplines, se jette dans le communisme dont, si nous en jugeons par ses articles, il ne promet point d'être un flambeau. Surtout, il est une force qui tourne dans le vide, sans points d'appui, sans autre but que de se déchaîner et qui, sans direction possible, incapable de construire, ne saurait que blesser, frapper, détruire les êtres atteints par sa giration désordonnée. Cette force elle-même s'exténuera de ne point s'appliquer ou s'adapter, c'est-à-dire de ne rien pouvoir, parce qu'il faut en tout une méthode des lois ou des règles. Pour le dynamisme humain il y a peut-être une science qui est la conscience. La fin seule de cette terrible aventure humaine remettra tout dans l'ordre. La mort est une limite que l'on ne franchit pas.

Un beau sujet, en somme, traité avec un indiscutable talent et où l'on sent un grand effort. Les Dix ont distingué ce talent et récompensé cet effort.

M. Bernanos, à qui le jury féminin « Vie heureuse » a rendu justice avec tant de lucidité, est un tempérament, et c'est très bien que l'on distingue dans les lettres cette chose rare : un tempérament. L'œuvre de M. Georges Bernanos est faite de trois romans successifs : *Sous le soleil de Satan,* dont on se rappelle le grand succès, *l'Imposture* et enfin *la Joie,* qui peut être tenue pour une conclusion des deux premiers livres. Mais le premier ouvrage : *Sous le soleil de Satan,* pouvait à la rigueur se suffire à soi-même. Dans ce livre du début, M. Bernanos a tenté de restituer les saints à la réalité de leur vie physique et morale, selon les procédés de l'observation balzacienne. Tâche ambitieuse, périlleuse et passionnante, que M. Bernanos a réussie dans une grande mesure, avec des pages nombreuses, fortes, inégales, souvent obscures, où la pensée trop riche et trop pressée tourne et se mêle dans un écheveau qu'il faut débrouiller avec quelque labeur. Du moins, sommes-nous éblouis, ici et là, par des éclairs dont s'illumine tout le livre. Le débat, la lutte dans le fond et le bas-fond de l'âme est suivie par le même cruel observateur dans *l'Imposture* et dans *la Joie.* Mais, peut-être, ici et là les personnages sortent-ils un peu trop de leur humanité. Les terrifiantes dialectiques par quoi ces gens se torturent participent davantage de la démence, de la littérature ou de l'hagiographie que des réalités vivantes et pensantes. Ah ! comme les personnages de Huysmans nous paraissent plus simples et plus vrais, avec leurs repos, leurs rémissions qui alternent avec les exaltations, les désespoirs et les terreurs ! Il n'empêche que par ses défauts (qui ne sont pas des insuffisances mais des excès) autant que par ses qualités puissantes, M. Georges Bernanos s'isole dans les lettres, ce qui est une fameuse réussite.

Les deux noms de MM. Marcel Arland et Georges Bernanos allongent la liste déjà copieuse des lauréats des deux grands prix attribués depuis un quart de siècle.

Les créateurs de l'Académie des Dix ont affirmé par la voix d'Edmond de Goncourt que leur titre à se survivre serait la recherche du vrai en littérature, la résurrection de l'art du dix-huitième siècle et la victoire du japonisme. A tort ou à raison, l'académie fondée par les deux frères et surtout le prix annuel décerné par cette académie auront fait davantage vivre leur nom dans le grand public que toutes leurs œuvres où il y a cependant deux ou trois authentiques chefs-d'œuvre. Ajoutons que le plus grand nombre des lecteurs pressés d'acquérir les livres distingués chaque année par le jury des Dix sont fort peu renseignés sur l'origine et la vie intérieure de l'Académie Goncourt. M. Léon Deffoux, en un clair, exact et très captivant petit livre, rétablit, pour ceux qui l'ignorent, la chronique vivante de cette institution.

L'un des intéressants chapitres de M. Deffoux traite des lauréats du prix Goncourt, des incidents de leur désignation, de leur carrière. Il semble bien que les meilleurs d'entre les lauréats Goncourt doivent peu à cette distinction et n'auraient pas eu besoin de cette publicité pour se faire connaître. Et l'on peut constater que, jusqu'ici, quand il s'est agi de désigner un nouveau membre de l'Académie, aucun des bénéficiaires du prix n'a été choisi par ses anciens juges.

Ajoutons que le prix Théophraste-Renaudot a été réservé par les informateurs littéraires à M. Marcel Aymé pour *la Table-aux-Crevés* (N. R. F.), évocation de souvenirs d'enfance, sur un arrière-plan de légende, dans un joli parfum de poésie rustique.

Albéric Cahuet.

L'Ordre, 3 vol., N. R. F. — *Sous le soleil de Satan, l'Imposture, la Joie,* Plon, édit.
Chronique de l'Académie Goncourt, Firmin-Didot, édit.

LES EXPOSITIONS

M. Camille Mauclair, dont on connaît la vaillante campagne contre les tendances extrémistes, a été chargé par le journal *Figaro* d'organiser dans ses salons des expositions mensuelles où voisineront des artistes contemporains choisis dans toutes les régions de l'art, mais parmi ceux qui défendent le goût français. C'est lui permettre d'appliquer les idées exposées par lui dans la série de ses véhéments articles et c'est répondre aux vœux de tous les esprits sincères, véritablement épris d'un art clair, vivant, sans parti pris d'école. Les tentatives de ce genre faites jusqu'à présent n'ont été qu'éphémères, les artistes répugnant quelque peu à des voisinages souvent dangereux et finissant par se regrouper suivant leurs affinités. L'autorité d'un Mauclair est seule capable d'imposer cet éclectisme, et son expérience sera suivie avec le plus vif intérêt. Pour sa première exposition il a fait appel à des peintres comme Jouve, Jaulmes, Méheut, Maurice Denis, Desvallières, qui sont en effet parmi les plus désignés pour montrer le traditionalisme en accord avec le goût moderne. Il en est heureusement beaucoup d'autres, mais leur nombre n'est tout de même pas infini et, dès que l'organisateur de ces manifestations s'écartera de ces chefs de file, il sera guetté aussi bien sur sa droite que sur sa gauche. Quoi qu'il en soit, la tentative est courageuse comme le fut l'attaque par la plume et ce n'est pas ici où l'art français n'a cessé d'être défendu qu'on lui ménagera les encouragements.

Deux artistes exposent cette quinzaine qui mériteront une place importante un jour sur ses cimaises. L'un est M. Désiré Lucas. Nous parlions dernièrement de ceux qui se croyaient permis de nous présenter toutes leurs premières pensées, toutes leurs improvisations. M. Désiré Lucas n'est certes pas de ceux-là. Au faîte d'une carrière bien remplie et couronnée par le succès, il se décide à réunir pour la première fois quelques œuvres dans une galerie de Paris, chez Ecalle, et ces œuvres sont toutes de la plus rare qualité. Ah ! voici un artiste qui ne mésestime pas le public et le croit bon à tout accepter ! Nous pressentons bien que chacun de ces tableaux si complets, si expressifs n'est pas de premier jet, conçu dans la facilité d'une ébauche. Des études ont précédé, faites devant la nature, dans l'émotion directe ; puis, méditées, reprises, recréées, les œuvres ont pris les signes des réalisations définitives avec leur beauté de métier, leur densité, leurs simplifications, non plus expéditives, mais de celles qui marquent un aboutissement. Peu de couleurs. Une gamme riche et réduite à la fois, montant de gris solides à quelques notes chaudes, suffit par les valeurs justes, par le prestige de la lumière à exprimer toute la puissance d'un effet. Tantôt c'est la Bretagne avec des ciels menaçants ou dans le sourire des jours heureux, mais toujours compacte, pesante, et tantôt un Midi tiède dont les lueurs roses ou dorées laissent des patines aux vieux murs. Partout un art large et consistant.

C'est un geste charmant de ce maître du paysage que d'avoir voulu lier à la fortune de son exposition les œuvres de son élève Marie Reol. Pas un moment, tant sa confiance était grande, il n'a redouté d'être un voisinage écrasant. Il a eu raison. C'est un tempérament très rare qu'il a guidé, formé, le tempérament d'une coloriste qui se plaît parfois aux harmonies soutenues, sinon éclatantes, mais sans jamais perdre le sens des valeurs. Il y a beaucoup de sensibilité dans ses peintures de fleurs et un métier sûr, gras, où l'on retrouve l'autorité de l'enseignement reçu.

L'autre peintre que nous considérons comme l'un des représentants de cet art neuf et sain qui doit être celui de notre époque est M. Jean Bouchaud. Son exposition chez Georges Petit est de premier ordre. Nos lecteurs connaissent cet orientaliste qui a marqué d'un tel caractère ses interprétations de la nature dans nos pays d'Extrême-Orient. Ses visions d'Afrique offrent la même qualité d'expression : force et solidité alliées à une sensibilité des accords poussés jusqu'à certaines tendresses du pinceau. C'est ce mélange complexe et raffiné dans l'harmonie qui donne cet attrait exceptionnel aux œuvres de cet artiste. Paysages, types mauresques intérieurs, tout est d'une belle exécution et marqué par le style. — Jacques Baschet.

FUTURS TIMBRES-POSTE COLONIAUX

L'Agence générale des colonies, qui fait choix des timbres coloniaux, a été conduite, dans un but de propagande coloniale et plus spécialement à l'occasion de l'Exposition coloniale internationale de 1931, à émettre dans chacune de nos possessions d'outre-mer une série de quatre timbres-poste qui seraient en quelque sorte les annonciateurs de cette solennité. L'Agence générale avait donc adressé, en mai dernier, un appel aux artistes, en leur laissant entière liberté pour le choix du sujet des vignettes.

Les envois ont été nombreux, puisque le concours a réuni 76 concurrents. La plupart des œuvres présentées témoignent d'un bel effort artistique. Certaines, même, ont été jugées à ce point remarquables que le jury a cru pouvoir les récompenser, bien qu'elles n'aient pu être retenues pour leur caractère trop particulièrement asiatique ou trop spécialement africain ou océanien.

Le jury, qui était présidé par M. Edmond Joucla, directeur de l'Agence générale des colonies, a retenu huit envois, parmi lesquels M. Alcide Delmont, sous secrétaire d'Etat aux Colonies, vient d'arrêter son choix sur les quatre travaux que nous reproduisons ci-dessous, et dont les auteurs sont : Mme Cayon-Rouan, M. J. de La Nézière (primes de 6.000 francs), MM. Georges François et Henri Parent (primes de 2.000 francs).

LA HALLEBARDE DE L'AMIRAL

Le 25 novembre, à bord du cuirassé amiral *Provence,* mouillé en rade de Toulon, le capitaine de corvette Bastarreche, attaché naval à l'ambassade d'Espagne, a remis au vice-amiral Durand-Viel, commandant en chef la 1re escadre, une hallebarde d'honneur, offerte par S. M. le roi Alphonse XIII pour armer le factionnaire posté à l'entrée des appartements de l'amiral. Cette hallebarde porte, gravée sur la douille d'emmanchement, l'inscription suivante : « A l'amiral de l'escadre française, le roi d'Espagne, Barcelone, mai 1929. »

Ce geste royal rénove une vieille tradition de la marine française, tombée quelque peu en désuétude. Avant la guerre, les amiraux y tenaient, comme on tient à la pièce honorable des armoiries d'une illustre maison. Le hallebardier de l'amiral était en quelque sorte le héraut de l'escadre.



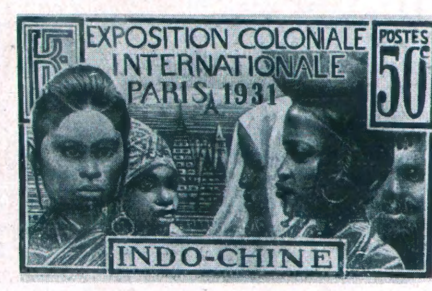
Le hallebardier de l'amiral à bord du cuirassé *Provence.*

Au vrai, ce n'était pas toujours la hallebarde proprement dite, la pique surmontant la hache. Les chefs d'escadre choisissaient dans les panoplies des arsenaux celle des armes moyenâgeuses qui leur semblait la plus noble.

On peut sourire de cette coutume, elle mérite pourtant d'être respectée. Comme beaucoup de vieilles choses, elle rappelle des souvenirs très chers à l'âme d'un grand peuple. L'arme blanche symbolise les temps héroïques où les hardis équipages de la marine en bois s'élançaient, hache et sabre en mains, à l'abordage des vaisseaux de haut bord, pour la gloire du pavillon français. — R. Lest.



ALGERIE
50 RF
POSTES
PARIS 1931
EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE





Quatre projets de timbre dont l'émission va précéder l'Exposition Coloniale de 1931.



LE REFLET DU COMBAT. — Le petit Stribbling sur les bras de sa maman suit les péripéties d'un match où son père boxe contre le géant Carnera.

Phot. Keystone.

Pendant le rude match Carnera-Stribbling qui se déroula récemment à l'Albert Hall de Londres, un photographe a obtenu ce cliché singulièrement émouvant en braquant son appareil non pas sur le ring, mais sur les spectateurs. Ce que l'objectif a fixé, en effet, c'est l'expression d'angoisse que reflètent les deux visages de la femme et de l'enfant du boxeur américain au moment où le géant italien vient de l'attaquer avec violence. Sur les traits de l'épouse, depuis longtemps accoutumée à ces émotions, se lisent une inquiétude et une amertume un peu résignées, mais sur la petite figure puérile éclatent dans toute leur ingénuité la surprise épouvantée et l'affreux chagrin que lui cause la vue de son pauvre papa roué de coups par un méchant homme. La sincérité de ce sentiment enfantin a été saisie au vol et mise en valeur par l'objectif avec un relief étonnant. Et, n'en déplaise aux fougueux partisans du « noble art », rien n'est plus attristant que de voir passer sur ce visage d'enfant, comme dans un miroir, le reflet douloureux du spectacle brutal qui crispe d'une stupeur horrifiée cette bouche et ces yeux innocents. Il y a là, dans l'ordre du sentiment, le choc visible d'un « direct au cœur » tout aussi cruel que ceux « encaissés » réellement sur le ring. Ajoutons à titre documentaire que, par un curieux renversement de situation, Stribbling, déclaré battu à Londres, il y a un mois, pour coup bas porté à son adversaire, fut proclamé vainqueur à Paris, samedi dernier, à la suite d'un coup irrégulier de ce même adversaire.

JEUX DE MÉNAGE, par Henriot.



Garçon, il a joué au piquet... deux heures d'attente pour la voir passer.



Puis ils jouèrent au mariage.

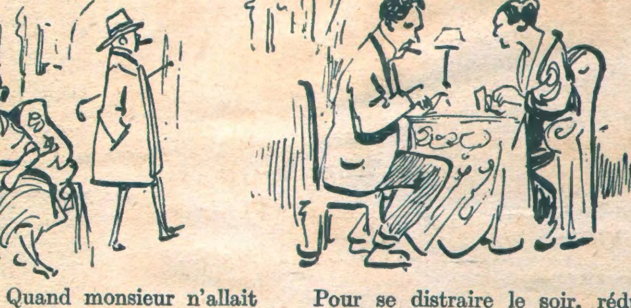


Lune de miel : ils étaient fous du mahjong... mais la mode en passa...



Monsieur alla jouer au bridge à son cercle... Madame fit des patiences... (Lui en fallait-il !)

Quand monsieur n'allait pas simplement au café pour une manille.



Pour se distraire le soir, réduits à jouer au bézigue chinois.



A présent, l'hiver, monsieur joue aux dominos...



...Qui finissent quelquefois par un jeu de dames.



Monsieur et madame connurent les échecs, scènes de ménage...



Le baccara de monsieur causa des pertes sensibles...



Eté, monsieur va à la montagne, madame à la mer, jeu de l'écarté.



— Hélas..., à présent monsieur et madame jouent à la bataille.

Le Directeur : René Baschet.
Imp. de L'Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e). — L'Imprimeur-Gérant : Th. Huc

DEUX AUTEURS DRAMATIQUES CELEBRES ONT TENU A DONNER LEUR APPRECIATION SUR LA BUICK

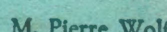
"Voyager dans une Buick, c'est connaitre la plus enivrante des féeries... le glissement rapide et silencieux à travers les paysages, une course qui a la grâce d'un vol !"

Henri Duvernois

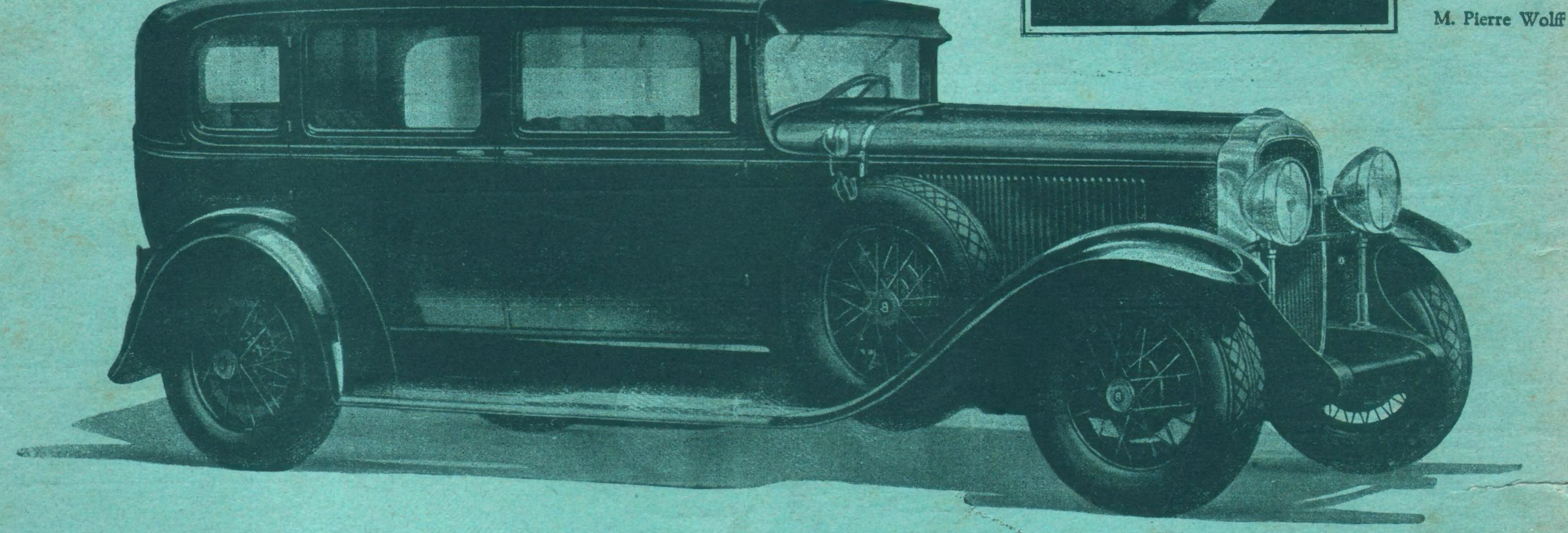
'Elle a toutes les qualités parce qu'elle me plaît. Si elle ne me plaisait pas, je lui trouverais mille défauts qu'elle n'a pas"

Pierre Wolff

M. Henri Duvernois



M. Pierre Wolff



LES personnalités les plus considérables du monde entier sont unanimes dans leur jugement sur la Buick. Elles trouvent que les qualités de puissance et d'accélération du modèle 1930 dépassent tout ce que l'on avait encore vu et que sa ligne basse et allongée est des plus heureuses.

Grâce à son moteur dont la puissance vient encore d'être augmentée de 8 %, la nouvelle Buick est lancée à plus de 100 km. à l'heure en moins d'une demi-minute ! Avec ses nouveaux freins à auto-serrage, il ne lui faut ensuite que quelques secondes pour revenir à la plus petite allure.

Mais c'est surtout en côte que la marche de la nouvelle Buick est un véritable enchantement. Elle grimpe avec une rapidité et une souplesse qui émerveillent tous ceux qui font cette expérience.

Pour tous renseignements complémentaires, et notamment pour connaître les facilités de paiement de la General Motors, s'adresser au concessionnaire le plus proche.

Concessionnaire à Paris : Ets. G. Loiseau, 144-146, Champs-Elysées. Magasin d'Exposition et Service Station à Nice : Riviera Motors Co., 52, rue de France.

BUICK

PRODUCTION DE LA GENERAL MOTORS